



Jean-Marc Agrati

L' APOCALYPSE DES HOMARDS

NOUVELLES & SHOTS

L'apocalypse des homards

Nouvelles & Shots

Jean-Marc Agrati



OceanofPDF.com



Les éditions Dystopia vous proposent volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.

Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Dystopia, vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme dystopia.fr.

OceanofPDF.com



Dystopia Workshop

L'apocalypse des homards
Jean-Marc Agrati
Couverture : Laurent Rivelaygue

ePub v1.0 - 25/12/2011

© Dystopia Workshop 2011
11, square Lamartine 91000 Evry
www.dystopia.fr

Parution : décembre 2011
ISBN : 978-2-9535951-2-3

OceanofPDF.com

Tour de table d'acceptation du monde

C'est un tour de table d'acceptation du monde.

— Et les aliens ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

Tout le monde doit dire ce qu'il a sur le cœur et faire l'analyse de l'acceptable et de l'inacceptable. C'est à Jacky de parler.

— Ça permet de faire moins d'erreurs.

Les gars se marrent. L'animatrice demande :

— Comment ça ?

— Ben oui... Avec l'alien, si tu fais une erreur, t'es foutu.

C'est sûr. Dans les couloirs, s'il y a un alien, il ne faut vraiment pas faire d'erreur. Une jeune femme s'insurge :

— Mais c'est quand même affreux ! C'est toujours la guerre totale...

Elle a raison. Et tout le monde est triste en repensant à cette saloperie.

Puis j'en ai marre de la moquette et du verre, alors je regarde par la fenêtre. Des enfants noirs ramassent le plastique que la mer a vomi. Ils ont des bâtons avec une pointe au bout. Ils piquent la bouteille ou le sachet et ils le mettent dans un immense sac qu'ils traînent. Le long de la plage, il y a des bicoques partout. On peut boire des mojitos comme on veut.

Le directeur bleu prend son mégaphone

Le directeur bleu prend son mégaphone.

— NOUS SOMMES SUR UN BATEAU.

Il a raison. L'eau est partout.

— IL Y A DES PONTS ET DES TUYAUTERIES.

Encore une fois, la stricte vérité. C'est bien comme ça que les choses se séparent. Ma femme et moi, on est plutôt côté pont. L'horizon, les ombrelles, les rambardes, tout ça se dessine si bien.

Les tuyauteries, c'est autre chose. C'est compliqué et c'est en bas. Le top du top, c'est de pouvoir les oublier.

Elles fonctionnent, point à la ligne. Le morceau de culture flotte. La bête est gigantesque, jamais elle ne pourra couler.

— Regarde, papa !

C'est votre fille. Elle est petite et elle vous tire par la manche. Elle vous montre un dessin.

— C'est joli, ça... C'est quoi ?

— Un crabe, papa.

Votre femme vous tient la main, ses cheveux, le soleil et la mer sont une chose délicieuse, et votre fille a dessiné un crabe.

— ET IL Y A UN CLIMAT AU-DESSUS DE NOS TÊTES !

Il montre le ciel. Il a un talent formidable.

Où sont les plans ?

Je monte les escaliers. J'ai des courses au bout des bras et mon sac de bosse me cogne les reins. Il n'y a que cinq étages, mais jour après jour, ils pèsent.

Une mamie laisse sa porte entrouverte. Je perçois une odeur de grailon et une radio qui grésille. Elle m'entend et elle rapplique.

— Ah ! C'est vous...

Je ne réponds pas, je reprends mon souffle. Je n'aime pas sa façon obscène et directe de m'attaquer.

— Vous avez l'air bien fatigué...

— ...

— Vous travaillez dur !

— ...

Ça y est, je dépasse son palier. Je lui tourne le dos et je monte l'étage suivant.

— Au revoir !

— Au revoir, madame...

Au-dessus, c'est plus sympa. Il y a une jolie étudiante, tout ce qu'il y a de plus pétillant. Une forme et une carnation parfaites. Et un œil, bordel... Ça me vrille dans la tête dès que ça rentre dans ma pupille.

Mais là, je ne la croise pas. Le palier est désert. J'ouvre et je rentre chez moi. Je pose mon sac, mes courses, et j'enlève ma veste et ma cravate. Je m'affale dans le canapé, j'ai le dos en compote.

C'est le moment qu'ils choisissent. Ils sortent des ombres et ils viennent vers moi.

— Alors ?

— Belle journée ?

Ce sont mes anges.

— Pas trop d'embouteillages ?

Ils ne sont pas folichons. Des costumes sombres et des gueules qui ont tout vu. Un peu à la *Reservoir Dogs*. C'est plutôt des poulets des ténèbres.

— Ça s'est bien passé ?

Je ne réponds pas. Ils sont habitués à mon silence. Ils s'assoient ou ils se promènent dans le salon. Le chef est à la fenêtre, il écarte les rideaux. Il apprécie le noir des arbres.

— Où sont les plans ?

Un chuchotement, presque rien. On pourrait croire qu'il parle à l'arbre.

— Alors ?

Je ne dis rien. Je ne sais pas où sont les plans. Un ange sort un carnet de sudokus et aligne ses chiffres. Un autre déplie le journal. Un dernier se marre.

— C'est incroyable, tout ce qu'on peut en tirer...

Il parle des couilles. Il dit que quand on se les gratte, c'est une vraie fabrique à peaux mortes et que c'est le repas des acariens. Les autres anges sourient. Celui des sudokus me montre d'un petit mouvement de tête.

— Et lui... Qu'est-ce qu'il va bouffer, ce soir ?

Rire général.

Puis silence absolu. On entend le cliquetis de la serrure. La silhouette de ma femme apparaît dans le couloir et mes anges disparaissent aussitôt. Ils rejoignent les ombres derrière les meubles et les rideaux.

PENSE TRÈS FORT À TES DENTS

Je n'avais pas de chance, j'étais petit et j'avais les dents qui poussaient devant. Elles partaient n'importe comment, en biais, à l'horizontale, elles dépassaient et elles se chevauchaient. C'était impossible de prononcer un mot correctement. J'étais le creuset de toutes les moqueries. Il suffisait que je traverse le préau ou un couloir et ça éclatait.

— C'est Alien !

— C'est le Dariak...

— Non, c'est Résurex. Y a que lui qu'a les dents qui poussent devant.

Et je suis devenu Résurex. Les filles se cachaient le visage et un grand rire secouait les mecs. J'étais habitué. L'affreuse mécanique durait depuis la plus tendre enfance.

Et qu'ils fassent leur bruit, pourquoi pas, mais ça ne s'arrêtait pas là. Dans chaque bande, il y en avait toujours un plus curieux que les autres. Il s'approchait, histoire de voir ce qui se cachait derrière la moquerie, et il me foutait une baffe. Un geste, une scarification ou un pouvoir, ça paraissait sans fin.

Ma mère a voulu lutter contre l'infirmité. Elle m'a emmené chez les plus grands spécialistes. Ils étaient en blouse blanche et ils se sont penchés sur ma bouche avec leurs lampes frontales. Ils ont touché mes dents, étonnés, émerveillés, ou franchement hilares. Ils ont tout de suite pris l'allure d'un cauchemar durable. Ils ont fait des empreintes, des radios, et ils ont reconstitué ma bouche sur ordinateur.

Leurs labos puaien, ça me poissait de partout. Il fallait de longues douches pour se débarrasser de leur sale odeur. Puis je m'attaquais aux petits bouts de pâte rose coincés entre mes dents. La brosse à dents ne suffisait pas. C'était avec la pointe d'un couteau que j'y arrivais.

Ils ont dit à ma mère qu'il fallait tout reprendre à zéro. M'enlever toutes les dents et me greffer de nouvelles racines. On prendrait un peu d'os quelque part et on pourrait visser là-dessus toutes les porcelaines du monde. Ils se régalaient. J'étais un monstre, un cas d'aucune école. Une véritable aubaine.

— Je garde mes dents, maman.

Ma mère a laissé tomber. Puis elle a tenté quelque chose de tout à fait inattendu.

— On va prier.

Un dimanche. Un vrai complot.

— Maman...

— Tu penses très fort à tes dents et tu pries. C'est tout ce que je te demande.

Je n'ai pas voulu faire une crise. De onze heures à midi, ça ne foutait pas en l'air mon dimanche. Alors, je l'ai suivie sur les bancs. Je me suis assis, levé, puis assis et levé à nouveau. J'ai écouté un gars très doux, très gentil, qui nous apprenait des vérités qui duraient depuis des siècles et des siècles. Je ne chantais pas, je disais amen. C'est tout ce que je savais.

Et c'est vrai, pendant tout ce temps, on ne m'a pas fait chier. Un moment de paix, il faut le dire. Il y avait juste une chose qui dénotait. C'était ces peintures d'armures étincelantes, de lances et d'épées qui pénétraient les bouches de sales bestioles ailées, griffues, pleines de dents et d'écailles. Il y en avait partout. On retrouvait l'obsession sur tous les murs et dans tous les renforcements. Il n'en parlait pas, le prêtre. Ça restait mystérieux.

— Viens.

On a rejoint tous ceux qui allaient manger le corps du Christ. J'avais oublié de penser à mes dents. J'ai vite demandé à Dieu de les faire pousser vers le bas. C'était pourtant simple, bordel. Et en ordre, tant qu'à faire. J'ai rayé mentalement le mot bordel et je me suis glissé dans la file des croyants.

Tout le monde était poli, personne ne se pressait. Il n'y en avait pas un qui cherchait à grappiller une place. Je n'avais jamais vu ça. J'ai avancé vers le prêtre, comme tout le monde, les mains jointes. J'ai tiré la langue le plus loin possible.

Et le prêtre a flanché. L'hostie lui est tombée des mains et il a balbutié un truc inaudible. Il s'est étranglé dans son rite. J'ai remonté la file, honteux, furieux, vraiment roulé. J'ai maudit tous ces salauds qui me regardaient de travers. La porte de l'église s'est refermée avec un grand fracas. Ma mère, catastrophée, m'a rejoint.

— J'aime pas Dieu, j'ai dit.

— Ne dis jamais ça !

Ce con m'écartait les lèvres aux forceps. Je ne vois pas pourquoi je l'aurais aimé. C'était impossible de sourire avec la gueule que j'avais. Toujours un ovale avec une plainte perpétuelle. De toute façon, si Dieu avait voulu ma bouche ainsi, il n'y avait aucune raison pour qu'il change d'avis. Et puis j'étais dans l'âge où je pouvais torcher ma mère.

— C'est pas pour moi, maman, tous ces trucs.

À partir de ce jour, chaque soir, en me brossant les dents, je m'enfonçais cette vérité dans le crâne : il n'y avait que moi, les dents que je brossais, et le sang que je crachais dans l'évier. De l'organique pas au point, un essai raté. De la tuyauterie mal vissée. Et tout autour, une vraie merde. Une réalité crasseuse, immense et impossible. Et pourtant, il fallait persévérer. D'autant plus que j'avais choisi l'internat pour échapper à ma mère.

— Tu es sûr ?

— Oui, maman. Je les aurai.

— Ne parle pas comme ça.

Elle était inquiète, ma mère, mais il ne fallait pas. L'internat ne faisait que rajouter des couloirs. Et côté baffe, je m'étais amélioré. Je faisais du judo et j'avais pris du poids. Le temps de la baffe, je chopais une manche ou un pan de blouson et je tirais. Il m'en refoutait, il me donnait des coups de pied, mais je

le plaquais contre moi. Et là, il était foutu. Il volait dans mon dos et je me retrouvais sur lui. Ses potes l'encourageaient.

— Allez ! Vas-y !

— Relève-toi !

Mais c'est presque impossible de sortir d'un truc pareil. Il gesticulait, il s'épuisait, et moi, je pesais sur sa poitrine. Je regardais calmement le ciel ou les cailloux. Je pouvais même penser à autre chose. Puis les pions nous séparaient et il y avait un grand silence. Il fallait les faire taire comme ça. Dans la lutte.

Et j'ai eu un déclic. Les mathématiques. C'est venu d'un coup, à l'entrée en troisième. Je comprenais tout et j'écrasais tout le monde. J'aimais bien ce réseau de lignes squelettiques qui se superposait au monde et qui remuait sans grincer. On y voyait loin, c'était transparent, on apprenait à tourner les yeux dans la tête et il n'y avait pas de dents.

Pas de souffrance, non plus. On n'était pas en train de démeduller une grenouille ou de se rappeler les guerres et les pestes de la vieille Europe. On ne glosait pas non plus sur l'impossibilité du choix tragique ou du drôle et du pas drôle dans un texte. Le mot d'esprit était absent. La chose dite collait tellement à la chose, qu'on n'avait rien à rajouter. On opérait sans tristesse et sans joie. On arrivait à l'expression la plus simple possible et on éprouvait une jouissance intérieure, c'est tout.

Le soir, dans le dortoir, je lisais. Ça me permettait de cacher ma gueule. Je retardais le plus possible le moment où il fallait se brosser les dents. Heureusement, c'était une période où les gars étaient occupés par leurs faciès.

— Putain, nos gueules...

— C'est des westerns !

— Une malédiction...

Ils s'affublaient de petits noms, Volcano, Cul de lune, Apollo treize, et ils procédaient à des curetages explosifs. Les glaces étaient criblées de pus, de sang et de dentifrice. Il fallait déjà être un peu abstrait pour trouver son image là-dedans.

— Une peau lisse, bon Dieu... C'est pas trop demander !

J'étais heureux. Eux aussi, ils sentaient l'injustice. C'est vrai qu'une peau lisse, pour les filles, ç'aurait été bien. Elles étaient juste dans le bâtiment d'en face. Tous les gars étaient dans les starting-blocks. Ils avaient des mouvements nerveux, ils râlaient, ils étaient ténébreux.

Moi, je n'y pensais même pas aux filles. C'était l'impossibilité dans l'impossibilité. Une matière qui n'existait pas dans mon emploi du temps. Je me glissais dans mon lit avec une lampe frontale, je mettais la couvrante sur ma tête et je lisais des revues porno. C'était un prolongement des mathématiques. On n'en voyait pas bien l'utilité, mais on s'assurait que ça marche. Une preuve formelle, un exercice résolu. Les lits grinçaient et la musique berçait la chambrée. Il fallait juste ne pas y aller trop fort, parce que sinon on se prenait une chaussure sur la tronche.

Et un jour, en passant devant une bande de filles, j'ai entendu :

— C'est l'étranger.

— C'est pas un arabe !

— L'étranger, c'est l'étranger. C'est un concept.

Un concept ! Une fille m'avait traité de concept ! Et pas n'importe quelle fille... C'était Sylvie, la chef du clan des guerrières. Une nana incroyablement sexy. Elle écoutait de la musique satanique en continu et elle avait un poing américain dans sa trousse. Tous les gars bavaient sur elle. Elle éteignait ça avec de longs regards de haine. Elle en avait corrigé plus d'un, les gars gardaient leur distance.

Je suis tout de suite tombé amoureux. Le soir même, j'ai grelotté en mitraillant mes draps.

— Qu'est-ce qui lui arrive ?

— Chais pas. Il est malade.

On s'est retrouvés après les cours et on a commencé à causer littérature. Elle me racontait *Crime et châtiment*, Bukowski, et moi je lui parlais de *L'Immoraliste* et de *La Nausée*. Nos rencontres se sont faites tardives, profondes. On aimait bien que la nuit tombe.

— Faut pas qu'on parle de Dieu, j'ai dit.

Et là, elle m'a fait un bisou. Sur mes dents, elle a posé ses lèvres inaccessibles. J'étais interdit. On était assis dans l'herbe, la nuit noyait le stade. Les arbres nous regardaient de toutes leurs feuilles. Elle a réattaqué, mais avec un long baiser. Sa langue a exploré mes gencives compliquées et mes morceaux d'ivoire. Elle a cherché ma langue que je tirais le plus loin possible.

Évidemment, je ne dormais plus.

— Il est possédé !

Je sautais comme une crêpe, je roulais dans les draps, suant, bavant, éjaculant, je mordais mon traversin, puis j'émergeais d'un coup en exhalant un cri. Je me recevais des grolles, des poubelles, des ballons, des slips, tout ce qui traînait. Les pions arrivaient avec leurs torches et ils me foutaient des punitions. Quand c'était fini, je me recroquevillais dans mon lit et je serrais délicatement mon traversin qui n'était autre que Sylvie, épuisée elle aussi par nos ébats imaginaires.

Puis les gars m'ont rappelé à l'ordre. Ils ne trouvaient pas normal que j'oublie les couloirs et que je flotte à ce point-là dans une sorte de rêverie. Et donc, j'ai reçu un coup de poing, un direct, un truc dur en plein dans les dents. Comme d'habitude, les autres étaient autour.

— Faut y aller plus fort.

Le gars a réarmé, mais il n'a pas pu frapper. Il avait la main labourée jusqu'à l'os. Ses doigts tremblaient, il avait pété un nerf.

— Ah putain, merde...

Planté sur mes dents, le gars. Et je n'avais qu'un petit saignement. Pour une fois, mes dents m'avaient vraiment servi. Tout le monde est parti déçu.

Puis Sylvie m'a pris la main. C'était l'heure la plus creuse de la semaine, un mercredi où on glande en hésitant entre la littérature et le gravier. Elle m'a emmené aux chiottes. J'ai pénétré la cabine avec un cœur qui pulsait comme dans le pire des combats. Sur les murs, il y avait des graffitis obscènes et des virgules de merde. Elle m'a fait asseoir sur le trône. Elle haletait, c'était pas du tout évident. Elle s'est mise à califourchon et on s'est palpés, doucement, en découvrant nos corps.

— Bordel de Dieu...

— Ben quoi ?

— T'as des dents !

Je ne pouvais pas le nier, j'avais un doute. Je ne m'étais jamais entièrement retrouvé dans les bouquins de cul. En même temps, quand on tourne les pages de cet univers, tout est rasé, siliconé, bodybuildé, il n'y a plus grand-chose de naturel. Alors, pas de dents sur la bite, ça ne m'avait pas surpris outre mesure. Je me suis dit que les gars se les arrachaient pour obtenir cet aspect de gencive lisse. Ça glissait mieux. Tandis que chez moi, ça dessinait une collerette autour du gland. Des dents bien ordonnées, d'ailleurs. Pas du tout le bordel que j'avais dans la bouche.

Elle ne s'est pas dégonflée. Elle a tremblé, elle a répété bordel de Dieu, et elle s'est empalée. Lentement, résolument, avec un front ridé par la souffrance. Elle a fait disparaître la colonne dentée. Elle étouffait ses cris et elle se mordait les lèvres à faire peur. J'ai pris un bouquin dans son sac et je l'ai mis dans sa bouche. C'était *L'Étranger* de Camus. Comme ça, elle pouvait mordre aussi fort qu'elle voulait.

Et elle a fait les fameux mouvements qu'on fait. Elle s'est levée, puis rabaissée, puis levée, puis rabaissée à nouveau. Elle a accompagné ça de longs râles et des larmes ont jailli de ses yeux. Ça faisait des rigoles sur ses joues, puis sur le livre. Quand ça arrivait au bord, ça rentrait dans les pages où ça tombait sur mon visage. Je pulsais, je raclais, j'avais ma goutte salée, j'étais dans le plus abouti des baisers.

Et les gars n'ont plus parlé de mes dents. Ça les a fait taire d'un coup. Les mathématiques multipliées par Sylvie, et j'étais adoubé. Je pouvais aller dans la salle d'eau quand je voulais. On me laissait tranquille, on m'adressait même la parole.

— Alors... Sylvie... C'est un bon coup ?

Ils se rapprochaient, du coup. Mais j'étais prudent.

— Oui.

J'annulais chaque question, comme aux échecs. Je leur laissais le moins de prise possible.

— Il paraît qu'elle a une langue dans la chatte... C'est vrai ?

— Possible. J'ai pas vu.

Et pourquoi ça ? Parce qu'on n'a pas affaire à un individu, mais à une bande. Une saloperie suceuse et collective. Une substance annelée, pleine de pattes et d'antennes, qui grouille dans les couloirs et qui veut tout prendre et tout pénétrer.

Mais j'étais lisse comme du métal. Ils pouvaient toujours s'abîmer les ongles. J'ai pris ma trousse de toilette et je suis parti dans l'allée centrale avec mon armure étincelante. Le meilleur des hommes, tout simplement. Et j'ai maudit toutes les bandes et tous les gars qui s'agrègent pour manger un sale truc.

Je me suis glissé dans mes draps. J'ai mis la couvrante sur ma tête et j'ai allumé ma lampe frontale. Le temps travaillait pour moi. En cette fin de troisième, le tri social avançait à grands pas. La bête des bêtes, la plus grande des bêtes. Elle allait hacher, avaler, digérer et chier toutes les bandes du monde. Je pouvais juter calmement.

Solo Yaourt

J'ai trois ans, je suis sur une chaise haute et je mange un yaourt. Le pot est conique et il n'en finit pas. Au début ça va vite, mais plus on creuse, plus il y en a.

Je râle, c'est pas possible. Jamais je ne le finirai. La forme est la pire des formes pour manger un yaourt. On tombe dans un puits et les parois s'éloignent. Impossible d'en prévoir la fin. Ma mère réclame que je bouffe encore un peu, mais je résiste, je trépigne. Elle me raconte des sornettes à base de cuillères que d'autres gars bouffent, mais c'est dans ma gueule que va le yaourt, pas dans celle de tonton.

Une diversion. On me berne, c'est tout. Et le pot de yaourt n'en finit pas de devenir cruel et infini. Pourtant, je suis content. J'accepte la cuillerée immangeable et je me retranche. J'apprends à fond le piège terrible de ce tronçon de cône. Ça devient une arme et tout est plus précis. La vengeance s'apprend au quotidien.

Cartable

J'ai sept ans, je rentre en 10^e et je range mon cartable. J'y mets la trousse, les cahiers, le cahier de textes et j'ai la conviction que tout est serré et au chaud, comme dans une ville, qu'il y a une incroyable force dans ce cartable, que je ne suis pas seul, qu'il n'y a pas d'isolement, pas de vide, et que tout est serré à bloc et qu'on viendra à bout de tout.

LE MYSTÈRE DU SCONSE

Il y avait un gars qui connaissait des mots bizarres et qui l'avait appelé « le sconse ». On avait regardé dans le dictionnaire et ça voulait dire qu'il puait. On ne pouvait pas dire qu'il nous gênait, il était à l'autre bout du dortoir. Un immense volume avec une allée centrale qui distribuait douze alvéoles de dix lits chacune, séparées par des murets qui allaient juste au-dessus de nos têtes. L'odeur du gars n'était pas parvenue jusqu'à nous. C'était juste la rumeur.

Et là, on nettoyait notre alvéole parce qu'il y avait une revue. Toutes les armoires devaient être impeccables. Zéro poussière dessus, dessous, et les lits au carré. Grato tenait la pelle et je poussais la poussière.

— Faut qu'on voie ça, il a dit.

— Quoi ?

— Le gars qui pue.

On était d'accord. C'était bizarre qu'il y ait une telle rumeur pour une odeur. Et donc, on l'a coincé, un jour, dans une longue récré où on avait tout le temps qu'il fallait. Il était petit, ça ne posait pas de problème. Il nous regardait depuis son coin de mur. Il ne disait rien, et il puait, c'est vrai, rien qu'à un mètre on pouvait le sentir.

— Même les cheveux, a dit Grato.

On a senti, et c'est vrai, le truc te perçait tellement la tête que tu faisais un bond en arrière.

— Ça vient de son cul, a dit Grato.

— Mais non, si les cheveux puent, c'est pas le cul !

— Il pue de partout, c'est tout.

— Et en plus, il est tout jaune.

— Attendez, a dit Grato...

Il souriait, il était sûr de son coup. Il s'est mis la main dans le survêt, par derrière, et il s'est gratté le cul. Mais une vraie grattouille, avec tous les doigts. Il y allait profond. Il a sorti la main et il a dit :

— Sentez.

On a mis notre nez sur le bout des doigts joints et c'était exactement ça. Comme les cheveux du gars. Une odeur de cul qui sue avec un peu de merde.

Alors, on l'a questionné :

— Comment tu fais ?

— Tu te grattes le cul et tu t'enduis de partout ?

— T'es tombé dans une marmite de merde quand t'étais petit ?

Il avait peur, il fondait, les sanglots venaient.

— Montre-nous ton cul, a dit Grato.

Et voilà, il commençait à chialer.

— Allez... Montre-nous...

— C'est pour être sûr que tu te laves !

Le gars s'est débattu, mais mollement, comme quand on pleure, avec des gestes maladroits et sans force. On l'a aidé à se retourner. Il criait bien un peu, mais tout le monde criait dans la cour et on faisait écran. On surveillait les pions, c'était facile, on connaissait leurs trajectoires par cœur. On a baissé son froc, puis son calbar.

Son cul aussi était jaune. Pourtant, il n'était pas chinois, le gars. Grato a écarté le cul. On s'est bousculés pour regarder, mais ça nous a fait bizarre. Le gars avait un cul tout propre. Pas la moindre trace de merde. Un plissement de peau gris sur une raie toute jaune. On pouvait approcher le nez, ça ne sentait même pas. On était un peu déçus.

— Il se nettoie bien le cul...

— Il ne chie pas, le gars, ça doit être ça.

— Oui, et il sue la merde...

— Jusque dans les cheveux.

Il fallait s'habituer à la réalité d'un gars tout jaune, mais pas chinois, et qui puait la merde avec un cul tout propre. Le gars a remonté son froc et il est parti.

On est retournés au dortoir, au réfectoire, en classe, et les journées se sont alignées. On pouvait aussi jouer au foot ou aux cartes, ou lire, ou simplement s'ennuyer. De temps en temps, une revue porno circulait. Ceux qui voulaient, ils pouvaient aller aux chiottes se masturber.

On faisait ça aussi dans nos lits, mais les lits étaient en fer et ils grinçaient. Ça faisait chier tout le monde. On prenait le risque de recevoir une grolle ou une corbeille dans la gueule. Ça pouvait même aller jusqu'au lit en cathédrale, une technique qui fait que tu te retrouves coincé, la tête en bas, entre le lit debout et le mur. Après ça, il y avait un boucan dingue. On criait aux « mammouths » et on frappait sur les armoires. Les pions rappliquaient. Ils éclairaient nos gueules et ils distribuaient des punitions. Mais ils étaient débordés, les gars. Ils devenaient chaque jour un peu plus fous.

Et un jour, Grato a pris la pelle en disant qu'il allait essayer.

— Quoi ?

— La sodomie.

Il est parti dans les chiottes s'asseoir sur la pelle. La sodomie, on la connaissait, mais qu'en image. Des tonnes de sodomies, des puits ouverts de filles extraordinairement souples dont on ne touchait que le pixel. On a salué le courage de Grato qui voulait s'assurer par lui-même si c'était bon ou pas bon. Grato, c'était l'esprit même de l'expérimentation. Il ne perdait pas une occasion de repousser l'inconnu. Et la pelle, pour ça, c'était une bonne idée. Elle avait un manche en bois avec un bout arrondi, c'était pas trop loin d'une bite.

On a attendu. Il est ressorti.

— Alors ?

— C'est pas bon, il a dit.

Il a jeté la pelle qui avait le manche merdeux dans la corbeille.

— Hé ! Cômment on va faire, maintenant ?

Il s'en foutait, c'était pas son affaire. C'est pas lui qui devait balayer le lendemain. On a laissé tomber. De toute façon, le gars qui devait balayer n'était pas là. Et la pelle s'est nettoyée, de main en main, dans la bagarre quotidienne contre la crasse.

Un jour, je me suis retrouvé près du sconse. Il s'était assis à côté de moi sur le trottoir. C'était un mercredi, on avait quartier libre. On avait la grosse pierre des salles de cours dans le dos et le stade devant nous. Des gars jouaient. Au loin, il y avait des arbres et la clôture qui nous séparait de la ville.

— Un jour, je ne puerai plus, il a dit.

Il avait un beau sourire, il était dans ses lointains. Je n'ai pas su quoi dire. Quand j'ai raconté ça à Grato, il a été interloqué.

— Et pourquoi il ne puerait plus ?

C'est vrai, il n'y avait aucune raison. Je me suis dit que j'aurais pu poser la question, mais avec le sourire qu'il avait eu, je ne l'avais pas fait.

Et une nuit, après les nettoyages, les repas et les cours, j'ai vu une forme accroupie dans un coin. On était dans nos lits. C'était Grato qui se cachait près de la corbeille. Il surveillait les pions qui agitaient leurs torches affolées dans l'allée centrale. Il avait des petits rires, il avait du mal à se retenir.

— Qu'est-ce qu'il y a ? on a demandé.

Il nous a dit de ne pas bouger. Quelque chose de sérieux se tramait.

— Zéro bruit, les gars... Surtout, zéro bruit...

On a attendu dans nos lits, immobiles. C'était terriblement difficile. Puis les torches se sont éteintes et il n'y a plus eu que la lumière de la lune. C'était le moment. On s'est levés et on s'est réunis autour de Grato.

Il soupesait la pelle, il se régala. L'étron était plus noir que tout, mais la lune le dessinait parfaitement.

— On va lui foutre ça dans la gueule, il a dit.

On s'est tétanisé le ventre pour ne pas rire. Tout le monde a glissé comme une ombre. On a enfilé un pull ou un manteau et on a mis nos chaussons. On avait le froid et l'obscurité pour nous. L'allée centrale s'est grossie de tout un cortège de gars qui voulaient voir ça.

Et cette fois, le sconse n'a pas pleuré. Il n'a pas crié, il n'a rien dit. Il a enduré l'écrasement de la merde, onctueux, implacable. Lui aussi, la lune le dessinait parfaitement. Il fixait le plafond, des superlointains rien que pour lui, qui crevaient absolument tout.

On l'a laissé, puisqu'il ne criait pas. On a mis la pelle merdeuse dans sa corbeille et elle a continué de voyager de main en main.

Tuyauteries

Le nerf. Je n'avais que ça, je ne faisais que ça. J'injectais du nerf dans les couloirs.

Il y avait des fronts suants, des mines incrédules, abattues, ou franchement apeurées. Tout le monde pourrissait tout le monde. Des ordres et des contre-ordres chaque jour. Un vrai parfum de guerre civile. Et j'étais une super courroie, ça marchait du feu de Dieu. J'étais dans la ligne, la vraie ligne, je le savais.

J'ai rencontré Octave à la machine à café.

— Il n'y arrivera pas...

Il parlait du nouveau directeur. Le gars était à peine arrivé que déjà il le pourrissait. J'ai mis une pièce dans la machine.

— Laisse-lui une chance, j'ai dit.

J'ai sélectionné mon café. Il a secoué la tête en souriant.

— Il nous prend pour qui ?

Un baron, Octave. Incrusté dans la boîte depuis une quinzaine d'années. Il avait visité tous les tuyaux. Et il putassait avec tout le monde, alors évidemment...

— Tu les as remplies, toi, les fiches de mission ?

— Bien sûr, j'ai dit.

Il m'a balancé son style d'un tout autre niveau... Une ironie lointaine, ça part dans les couloirs... Ça m'a énervé.

— Merde, Octave... Bouge-toi un peu ! Sans déconner !

Au moins, j'ai été sincère. Dans cette boîte, on était des officiers. Si on ne transmettait pas les ordres, ça ne voulait rien dire. Tu joues franc jeu ou tu prends le maquis, c'est tout. En tout cas, c'est comme ça que je le voyais. Et ça a toujours été ma position. Mais Octave secouait toujours son affreuse tête.

— Il n'y arrivera pas...

Ça m'a tellement dégoûté que j'ai eu besoin de quelque chose d'inhumain. De quelque chose de plus grave et de plus détestable que sa gueule plate et rouge avec ses yeux qui partent de travers.

Je n'avais pas besoin d'aller chercher bien loin. Il était là, l'inhumain. Dans ce réduit aveugle, à côté des chiottes. La machine pissait un jus dégueu dans mon gobelet. J'ai bu cette merde pour me calmer. Elle a tout de suite trouvé un chemin jusqu'à ma vessie.

J'ai été aux chiottes. Ils étaient jaunes. Non pas jaunes, mais jaunis. Ils avaient vécu la prospérité et ils s'étaient encrassés. On n'avait même pas envie

de toucher le bouton de la chasse.

J'ai relâché ma vessie. Après les couloirs, ça repose. Le mental se paye un beau blanc et l'émail raye à peu près toutes vos pensées. Peut-être pas l'état d'âme. Ça s'incruste, c'est terrible un état d'âme. C'est pas juste en pissant qu'on en vient à bout.

Et un bruit formidable a tout déchiré. Une tuyauterie rageuse, ventrale, vraiment flippante.

J'ai levé le nez. Ça venait peut-être des faux plafonds. Et ça a repris, la même souffrance, mais en terrible.

— Ah, putain... Ils veulent m'empoisonner ou quoi ?

Une chasse d'eau. Pas de doute, on vomissait. Et avec aplomb. Le gars est sorti d'une cabine.

C'était le directeur ! Incroyable... Qu'est-ce qu'il foutait ici ? Il avait pourtant des chiottes à son étage !

On s'est lavé les mains côte à côte. J'étais impressionné. Il était là, le grand timonier mandaté pour réduire notre voilure. Une pointure. Il avait la tête carrée, de face comme de profil, plate sur le dessus, et il pouvait parler de tout et de n'importe quoi. Quel que soit le sujet, il était précis, synthétique, et il trouvait une formule inoubliable.

Il se mettait de l'eau sur la tête.

— J'ai mangé une merde, il a dit.

Simple, le gars. Jamais gêné. Pas de veste et les manches retroussées. Il avait demandé à tout son staff de le tutoyer.

— C'était pas bon, j'ai dit.

— C'est jamais bon, dans cette boîte.

Il comprenait vite. On allait avancer à pas de géant avec lui. Il se séchait la tête.

— Ôte-moi un doute, il a dit... Octave... Il est con ou il est contre moi ?

Délicat. J'ai fait une petite danse pour peser tous mes mots.

— Il y va doucement, j'ai dit... comme un vieux chinois... il trempe son pied dans le changement... pour voir...

On pourrait croire que c'était subtil, mais non. Je répondais sans répondre. Et à ce niveau de management, ce n'était pas une règle, il pouvait m'en vouloir. Mais je ne pouvais pas détruire Octave aussi rapidement ! Et dans les chiottes, en plus...

Il l'a bien compris. Il ne m'a pas descendu.

— Chaque phrase qu'il prononce, c'est un nuage d'encre...

Qu'il y ait quelque chose d'inhumain chez Octave, je l'avais mille fois ressenti. Mais je n'étais pas sûr que la comparaison soit la bonne. On est sortis des chiottes.

— Tu vas m'aider ?

— Oui, j'ai dit.

Juste ça, le serment était là. Ma mission était de détruire Octave. Il restait un détail. Il s'était mal rincé.

— T'as du bleu des chiottes sur la tête, j'ai dit.

Il a souri.

— C'est pas grave... Ça me va bien, le bleu...

Il est parti comme ça, dans les couloirs, avec ses gouttes de bleu sur la tête.
Les ascenseurs ont tout de suite tinté à son passage.

Faute d'accord

— Il y a deux femmes qui m'ont détruite, a dit Zol.

Ça m'a énervé, cette faute. Il avait accordé avec les femmes alors qu'il parlait de lui.

J'ai été aux chiottes. J'ai pissé en regardant la bouteille de déodorant. Elle était bleue, c'était sans doute une couleur qui voulait éloigner la merde. J'ai tiré la chasse et je suis retourné à la cuisine. Zol s'affairait au-dessus des casseroles. Il était grand, la cuisine était petite. Il était penché.

Et pourquoi parler des amours passées ? Ces vieux fantômes vous pompent rien que d'y penser. J'ai parlé de la nana du moment.

— Et Agnès ?

— Elle dit de ne pas l'attendre. Elle rentre tard ce soir.

Premier sujet clos.

— Et la bosse ?

— Toujours rien.

Deuxième sujet clos. On avait fait le tour de tout. Madonna chantait à la télé. Elle était déguisée en écuyère chic, légèrement SM, entourée de gars harnachés jusque dans la bouche. Ils avaient des mors, des brides, des laisses, et ils prenaient les postures du chien ou du cheval. La chanson s'appelait *Future Lovers*.

Il y avait un bordel de planches et une perceuse dans un coin.

— Tu bricoles ?

Il a haussé les épaules.

— Si t'as le temps...

Je me suis penché sur ce qu'il faisait. Ça avait l'air compliqué.

— C'est quoi ?

— Une blanquette.

Étonnant. Zol, il était plutôt travers de porc ou chili con carne. Et là, il nous déterrait une recette de sa grand-mère.

— Ça a pas l'air évident, j'ai dit.

— Si t'as une recette...

Il a cassé un œuf et il a recueilli le jaune. Le blanc a coulé dans l'évier. Il a jeté le jaune dans la sauce, il a pressé un demi-citron dessus et il a touillé le tout.

— C'est prêt, il a dit.

On s'est servis. Un gars courait à l'écran en faisant des pirouettes surhumaines. Il se jetait sur des grilles et il rebondissait. Madonna

l'accompagnait d'un chant suave. On a mangé sans rien dire.

Mon pâté préféré

— Et le bureau ?

— Compiqué, je dis. On réorganise.

J'enlève ma cravate et ma veste. Elle ne dit rien, elle touille la casserole. Puis elle vient au salon et elle me fait un bisou. Elle pose sur la table une assiette de pâté et une bouteille de vin. Je crois reconnaître le pâté.

— C'est celui de l'auvergnate ?

— Oui, elle dit.

Génial. Mon pâté préféré. Il a de gros morceaux de foie et pile-poil ce qu'il faut de poivre. Et le bourgogne date d'avant-hier, il a eu le temps de s'ouvrir. Ça va être magnifique.

Je m'en sers un peu. Elle retourne touiller la casserole. Depuis la cuisine, elle demande :

— Et Octave ?

Elle le connaît. Il y a longtemps, on prenait des apéros ensemble. On a même été une ou deux fois au restau.

— Il fait chier, je dis.

J'arrache un bout de pain et je tartine mon premier morceau. J'occupe les lieux, c'est une très belle pièce. Les fenêtres donnent sur la Seine et il y a de grands arbres noirs. La nuit mauve dessine leurs silhouettes. Et je plonge tout ça dans le bruit de ma mastication.

TROIS LÉGIONNAIRES

On a posé nos casques et nos lances sur le comptoir. On avait encore le sale goût du spectacle dans la bouche.

— Écœurant, a dit Zol.

— Ils ont tout salopé, a dit Ben.

Laissez-les faire, avaient dit les chefs. Et on avait dû endurer leurs bouffonnades sinistres. Ça avait donné un truc à moitié, ni un lynchage, ni un châtiment officiel. Le gars avait eu droit à tout.

Le petit juif nous a servi son vin pour qu'on goûte. On l'appelait le petit juif parce qu'il était voûté, tassé par les âges, avec un corps atrophié par une vie passée derrière son comptoir. Le vin était bon. Il y avait de la cannelle et de l'écorce d'orange.

— T'as bien fait de l'abréger, a dit Ben.

— Il en avait assez soupé, j'ai dit.

J'avais visé l'interstice entre les côtes flottantes. Ça s'enfonce comme dans du beurre. Ça lui bouffe la moitié de la respiration et ça accélère l'étouffement.

— On y serait encore, a dit Zol.

Il a vidé son gobelet et il l'a posé sur le comptoir.

— Bon, alors... On le prend, ce vin ?

— Deux pots, a dit Ben. Ça ira ?

— Ça devrait, j'ai dit.

Le petit juif est parti chercher les pots. Il a peiné pour les hisser sur le comptoir.

— Mets ça sur l'ardoise, a dit Zol.

Il a évité nos regards en bougeant sa grosse tête dans tous les sens. Je me suis demandé comment elle pouvait tenir sur un cou pareil.

— C'est que... elle est pleine...

Il a sorti la plaquette et il nous l'a présentée. Effectivement, ça allait jusqu'en bas. Zol a ri.

— T'as qu'à la retourner !

L'évidence même. Le verso était vierge.

— Marque aussi le fromage qu'est là, j'ai dit.

— Et le pain, a dit Zol.

Ben a tiqué, mais il n'a rien dit. Le petit juif a pris le bout de craie avec une lenteur inimaginable. On a attendu patiemment que la vieillesse du corps s'articule comme il faut. Il a inscrit nos pots, notre fromage et notre pain avec plein de tremblements. Dans l'arrière-boutique, les femmes nous regardaient.

Leurs châles n'avaient plus de couleurs. À part nos capes rouge flamboyant, tout était gris et terreux, dans cette boutique.

Le sentier montait dans les collines.

— Il ne sait pas ce que c'est que l'empire, a dit Zol.

Le soleil était presque couché. Ben a attendu quelques pas avant de se lancer.

— Il faudra bien un jour le payer...

Ça couvait. Depuis quelque temps, le débat était au-dessus de nos têtes. Mais Zol et moi, on ne le voyait pas comme ça.

— On pacifie pour lui ! Merde, alors...

— Sans nous, son business, il n'existe pas...

Ben a secoué la tête.

— Il est imposé, les gars...

— ... Il s'en sort, a dit Zol.

— On prend beaucoup, a dit Ben.

Zol et moi, on s'est regardés.

— Beaucoup ?

— C'est quoi, beaucoup ?

Ben a fait les gestes du gars lassé de tout. On était vraiment des brêles, on n'avait rien compris.

— J'y peux rien, les gars... Pilate l'a dit ! On prend trop !

Il devenait puant, d'un coup, à la ramener avec Pilate. Peut-être qu'il voulait monter en grade. Zol et moi, on a fait front.

— C'est un faux-cul, Pilate...

— Un mec dégueu ! Un jouisseur...

Un gars qui reste sur sa terrasse et qui aime bien quand tout est gentil en bas. Il nage dans les étoffes. On lui apporte des fruits et il se fait sucer par des mômes. Le plus pur style de la paix. Et c'est un gars comme ça qui voulait nous sucrer notre vin... La solde n'était pas maigre, mais payer le vin, ça changeait la donne.

— Mais on s'en fout ! a dit Ben.

— Non, j'ai dit. On ne s'en fout pas.

Ben s'est carrément fâché.

— Si ! Bordel... On s'en fout... C'est notre chef, c'est tout... Vous voulez retourner dans le Nord ou quoi, les gars ?

Non. Personne ne voulait ça. Avec leurs peaux de bêtes et les grandes épées qu'ils ont...

— Il n'irait pas jusque-là, a dit Zol.

— Tu crois ça... a dit Ben.

Des forêts qui n'en finissent pas... La pluie qui vous trempe...

— Il fera des exemples, a dit Ben. Et je veux pas être là-dedans.

Et le froid. Parce que là-bas, c'est la caillante la plus absolue. Les manteaux les plus épais n'y peuvent rien. Après la marche, il vous prend les poumons et il peut vous emmener sous terre en une poignée de jours.

Zol et moi, on ne disait plus rien. Dans le fond, on le savait, il y avait mille moyens de nous faire plier. On pouvait grommeler, mais pas trop. Ça risquait de nous retomber dessus. Et Ben a sorti le dernier argument.

— On n'est pas bien ici ?

On ne pouvait pas dire le contraire. Quelques brigands, des voleurs... Un agitateur de temps en temps. C'était pépère. La cité était belle, les nuits magnifiques, et on avait de la bonne nourriture et du bon vin. Il n'était pas si puant que ça, Ben. Il nous apprenait qu'il fallait négocier.

— C'est bon, a dit Zol. On fera un effort.

On s'est fait un silence. On enterrait notre vin gratuit. Un beau sentier, des oliviers, les premières étoiles, et pourtant la très nette sensation que le monde s'est rétréci.

— Il a bien râlé, a dit Zol.

— Il a dit quelque chose, a dit Ben.

— C'était quoi ? j'ai dit.

— Chais pas, a dit Ben. Il s'est adressé à son Dieu.

C'était la mode. Les gars tutoyaient Dieu. Je n'aimais pas trop ça. Ils vous inventent des exigences, et après, ça déborde. Les Dieux, on devrait les laisser là où ils sont. Dans un endroit oublié et inaccessible. Ils ont fait leur job, et maintenant, c'est à nous. On pousse notre caillou, c'est tout.

— Le dernier rôle, c'était quelque chose, a dit Ben.

La foudre est tombée pile à ce moment. Le beau hasard les a tous fait décamper. Ils hurlaient, ils roulaient par terre et ils se tiraient les cheveux. Ça faisait plaisir. On pouvait enfin croire que la justice existait.

Des voix joyeuses nous ont accueillis.

— Hé ! Les filles ! Regardez qui arrive...

Elles traînaient près du cimetière. Rachel était là, il y avait longtemps que je ne l'avais pas vue.

— On n'a qu'à les emmener, j'ai dit.

— Ah non ! a dit Ben.

Et j'ai eu la désagréable surprise de me retrouver en minorité. Même Zol avait un air désolé.

— On ne va pas emmener des putes au tombeau...

Ben, lui, il s'est carrément énervé.

— Exemple, a dit Pilate... Le truc doit être exemplaire...

D'accord. Pas de putes au tombeau. Pourtant, il y avait des recoins et une vue splendide sur la ville. Ça aurait été assez chouette.

— Attendez-moi, j'ai dit.

J'ai été voir Rachel. Elle a eu un sourire radieux.

— Tu viens ?

— Pas ce soir, j'ai dit.

— Ah...

Maintenant, elle regardait par terre.

— Tu ne viens plus très souvent...

— J'ai vraiment eu du boulot.

Une nana courageuse, Rachel. Plein de gros connards lui passaient dessus, et pourtant elle gardait une fraîcheur, un pétillant du regard... Un secret rien qu'à elle.

— Tu me donnes quelque chose ?

— Bien sûr, j'ai dit.

Ou la ruse. L'éternelle ruse. La nécessité d'avoir des masques pour survivre. Mais je m'en foutais, j'ai sorti une belle pièce. De quoi tenir plus que la nuit.

Elle l'a prise et elle a hoché la tête.

— Tu viendras ?

— Demain.

— Promis ?

— Juré.

J'ai rejoint les autres. On a repris le chemin du tombeau.

— Il paye même quand il ne baise pas, a dit Ben.

Zol a souri.

— Elle l'a bien accroché, la petite Rachel...

Je n'ai rien dit. Le pot de vin et la lance commençaient à peser au bout des bras.

— Faut pas regarder les putes dans les yeux, a dit Ben. Que le bas. C'est comme ça que tu t'en sors.

Et voilà. Encore une fois, la leçon de merde du gars qui connaît la vie. Dans ces cas-là, tu as deux solutions. Tu poses ton vin, ta lance, tu te diriges vers lui et tu lui fous une baffé.

— Laisse-le, a dit Zol.

Ou tu gardes le secret serré contre toi. Tu les laisses parler et tu les envoies chier. Et si le secret te bouffe le foie, c'est pas grave, c'est ton destin. Ça te donne même un supplément de gnaque. Tu ne sens plus le poids du vin, ni de la lance. Tu pourrais marcher comme ça pendant longtemps.

Le caveau était ouvert. Une lampe à huile l'éclairait. Les femmes nettoyaient le supplicé. Elles s'attardaient, elles repassaient l'éponge sur les plaies. Il n'y a jamais eu cadavre plus propre, plus aimé. Leurs doigts couraient sur une veine où il y avait encore un peu de sang, ou dans les boucles, ou sur le front.

Et lui, il gisait. Il avait le corps d'un marathônien qui a tout donné. Il apportait la bonne nouvelle, on pouvait gagner la guerre, et il était tombé dans le ravin. Il avait des trous noirs partout.

J'ai frappé la pierre du caveau avec le fer de lance.

— Allez, ouste, j'ai dit.

Elles se sont levées. Elles l'ont recouvert d'un linceul et elles ont quitté le tombeau. Avec leurs mines grisâtres et leurs draps, elles ne touchaient presque plus terre. Leur substance avait entièrement été aspirée par le haut. C'est leur façon à eux de s'éteindre. Tout part dans le ciel, leur puits infini.

J'ai sorti la chandelle. Des esclaves ont pris le madrier et ils ont fait rouler la pierre. Le gars était bien enfermé. Ils sont tous partis, on était enfin tranquilles. Ben a étendu sa cape devant le tombeau.

— Une belle nuit, les gars...

J'ai posé le pain et le fromage. Zol a débouché le vin. On s'est servi et on a trinqué. Mais il manquait quelque chose, le petit bruit n'avait pas la même saveur. Ni le vin, d'ailleurs.

Et Zol a trouvé.

— On n'a qu'à jouer l'ardoise du petit juif aux dés !

Merveilleux. Exactement l'ingrédient qui nous manquait.

— Ça me va, j'ai dit.

— Ah non, a dit Ben... Je perds tout le temps...

Bien piégé, Ben, pour le coup. Zol a ri.

— C'est parce que tu ne calcûles pas !

— Y a rien à calculer ! C'est des dés...

Il était comme ça, Ben. Pour ce qui est de la vie, il calculait tout, mais pour les dés, il ne comprenait rien. Il laissait l'éternelle surprise se dérouler devant lui. Le hasard inventait ses nombres et il riait.

— Pas ce soir, les gars...

Alors que Zol et moi, on savait qu'en lançant deux dés, on pouvait commencer à prévoir des choses. Trois dés, c'était encore mieux. On ajustait les paris en fonction. Ben, lui, il croyait qu'il y avait encore plus de hasard.

— Une autre fois, il a dit.

— Qu'est-ce qu'on va faire sinon ?

Il avait raison, Zol. C'était inconcevable de passer la nuit sans jouer aux dés. Ben ronchonnait, mais il n'allait pas résister bien longtemps.

Zol a trouvé une dalle bien lisse à côté de notre repas. Les morts étaient passés par là pendant des siècles. Elle était devenue un vrai miroir. Il a soufflé la poussière et il a posé les petits cubes d'os dessus.

— Elle se montait à combien, l'ardoise du petit juif ?

Le veau délicieux

Et Zol a dit d'un coup :

— J'ai eu un entretien avec mon commercial...

On était en train de manger sa blanquette de veau. Il a dégluti son morceau avant de continuer.

— Il dit que mon CV ne passe pas.

Moi aussi, j'ai bien avalé. Il s'agissait d'être précis.

— C'est faux, j'ai dit. Tu sors d'une mission.

— Ça fait six mois...

— Ben peut-être ! Mais ton CV, il est passé une tonne de fois.

Il n'a rien dit. J'ai continué :

— Et il y a un contexte... Ça se resserre...

— Il dit que ça n'explique pas tout.

Ça commençait à m'énervier. C'est un sujet qui m'a toujours fâché.

— Et qu'est-ce qu'il dit, alors ?

— Il dit que je suis senior... que je devrais avoir du réseau...

Une putain. Ce commercial était une grande putain devant l'Éternel.

— Il dit que j'aurais dû apporter une affaire depuis longtemps...

Il était en train de piéger Zol, il fallait vite arrêter ça.

— Mais non, bordel... C'est pas à toi ! C'est son putain de job à lui !

— ...

— Tu peux lui filer une info, ça d'accord... Mais c'est pas à toi de te vendre...

— ...

— T'as ramené combien... deux ? trois fois ton salaire ?

— Plus de deux et demi.

— Eh ben, voilà... Et maintenant, ils t'ont sur le dos... C'est le jeu, c'est comme ça... Ce connard doit justifier son chiffre... Et maintenant, il reporte la difficulté sur toi.

J'en oubliais le veau délicieux. On s'est fait un silence. On a bu le vin comme de l'eau. Madonna est arrivée sur scène, crucifiée sur une croix miroitante. Elle avait une magnifique couronne d'épines. Une perle de sang ornait son front.

— Il faut que tu tiennes, j'ai dit. C'est pas le moment d'être dehors.

— C'est dur, il a dit.

J'avais déjà vécu ce genre de situation. La journée, dans ces cas-là, elle devient une vraie tartine de merde. On étire des petites tâches à la con et on

zone dans les couloirs. On est le reproche, la honte, la gêne. On finit par douter de tout. Et on a vingt tartines à bouffer comme ça dans le mois. Et il ne faut pas croire que ça s'arrête là, l'empoisonnement est durable. Ça peut changer votre chimie pour la vie entière, ce petit jeu-là.

— C'est les Twin Towers, a dit Zol.

— Quoi ?

— La croix. C'est deux tours encastrées.

Maintenant qu'il le disait, c'était difficile de voir autre chose. Deux gars dansaient à côté. Ils étaient torse nu et ils se tenaient la main dans une chorégraphie virile. L'un avait l'étoile juive sur la poitrine, l'autre le croissant. Madonna trônait au-dessus d'eux.

— Il nous manque un chantier, a dit Zol.

J'étais étonné qu'il dise une chose pareille. Il avait à peu près tout fait, Zol. Spatial, voiture, armement, pétrole. Et les télécoms aussi.

— Tu penses à quoi... à une révolution technologique ?

— Même pas... Ça n'avale plus rien, les technologies...

Il avait raison. Des gadgets. On montait deux ou trois usines et on pouvait équiper la Terre entière. Il fallait s'habituer aux masses inactives, c'est tout.

— Et qu'est-ce qu'il reste, alors ?

— Rien.

Tes bras. Tu les parques et t'attends. Tu laisses fourmiller l'ennui et tu surveilles la tension de claquage.

Les tours encastrées ont disparu. Elles ont fait place à une cage où une nana dansait. Elle était recouverte d'un grand voile bleu, on voyait ses jambes en creux. Madonna s'approchait de la cage. Elle allait bientôt la libérer.

— On n'a qu'à y aller, a dit Zol.

Il me montrait l'écran. J'ai mis du temps à comprendre.

— On fout le souk ! Au moins, on s'amuse !

Il riait, tellement c'était lumineux.

LES GARS DES COCKTAILS GLACÉS

Majid et moi, on avait un débat de méthode.

— Le cours, qu'il disait, rien que le cours. Tu le scrutes jusqu'à la transparence. Ça doit devenir un souvenir d'enfance.

Et moi, c'était l'inverse. Je ne lisais pas le cours et je me jetais tout de suite sur les exercices.

— T'as mille situations, je disais. T'as toujours quelque chose de nouveau... un dessin, une ruse...

Et il secouait la tête pour la énième fois. Puis il buvait son café et moi mon demi. À part ça, on était réglés comme du papier à musique. Il y avait six jours et demi de mathématiques et une demi-journée de commentaire. C'est-à-dire qu'on pouvait parler de tout et de n'importe quoi et qu'on était samedi après-midi. On a commandé un autre café et une autre bière. Il est revenu à la charge.

— T'as une infinité d'exercices possibles contre un cours fini... C'est tout de même étonnant de choisir de se perdre ! Dans une forêt, tu ne fais pas le tour de tous les arbres !

— C'est l'art du cheminement, j'ai dit. C'est plus réel.

— Ah ? Je ne vois pas...

Il scrutait le fond de sa tasse. J'ai expliqué :

— Ben... Dans la réalité, tu te débrouilles de micro-situations de merde.

Il tripotait sa tasse, toujours rien.

— Tiens, j'ai dit... Prends les filles, par exemple...

Et là, j'ai vu sa mâchoire se crispier. J'étais content, j'avais fait mouche. Il était très susceptible sur ce point-là, Majid.

— Eh bien quoi, les filles ?

— Eh bien, tu ne vas pas théoriser. Tu te débrouilles comme tu peux, c'est tout.

— Mais bien sûr que si, j'ai une théorie !

— Ah ?

— C'est simple. Grand un je les aime toutes, c'est-à-dire que je peux avoir du plaisir ou une vie avec chacune d'elles, grand deux nous ne remplissons pas tout l'espace, et donc nous sommes soumis à la logique de la rencontre, et il faut plaire et il y a des contraintes, et grand trois je suis arabe.

— Oh...

— Et si ! C'est dimensionnant. Comme le sociocul, l'économique, l'histoire, l'ethnie et toutes les merdes qui nous cloisonnent et qui font que le cul est rare.

Il n'avait pas tout à fait tort. Il suffisait d'être en maths pour avoir du mal à draguer en pharma. Cette année, c'était une bérézina. Aucun succès.

J'ai regardé dehors. C'était un beau printemps. La population féminine avait décidé d'être légère avec de la peau, des sourires électriques, et une parfaite alliance des tissus et du vent.

— Quelle misère, j'ai dit.

— Quelle disgrâce !

— On n'a qu'à se faire les thons.

— Jamais.

— Alors, on se masse.

— Putain, m'en parle pas... J'en ai la bite tordue, tellement je me masse.

— C'est parce que tu te crispes.

— Pas toi ?

— Si, mais t'es pas obligé d'étrangler ta bite.

— C'est exactement ça : une petite poupée qu'on étrangle.

De nouveau, j'ai refusé la réalité.

— C'est pas normal, j'ai dit.

— Qu'est-ce qu'est pas normal ?

— Ben que ça ne marche pas !

Il m'a regardé comme si j'étais la dernière des billes.

— T'as pas compris les contraintes ?

— Si, d'accord, t'es arabe, mais moi... Je suis blanco ! J'évolue dans mon ethnie ! Et je fais des maths à haut niveau... C'est tout de même incroyable que ça ne marche pas !

Ses yeux sont devenus énormes. Une erreur gigantesque s'était glissée dans mon raisonnement.

— Attends... T'es pas beau !

Ç'a été mon tour de faire la gueule de celui qui ne voyait pas. On ne m'avait jamais dit une chose pareille.

— T'es gros !

— Oh... Pas tant que ça...

— C'est le problème, justement. T'es bouffi, mais pas trop. T'es ni grand ni petit, t'as rien de remarquable. T'as un physique qui ne veut rien dire. Et ça, c'est la marque infailible de ceux qui sont pas beaux.

Je me suis regardé dans la glace du fond du bar. On ne pouvait pas dire qu'il avait tort. C'était le reflet d'un gars moyen, un peu mou, accoudé au comptoir. Ça ne voulait rien dire.

— Et en plus, tu t'habilles n'importe comment.

— Ah ?

— T'as des mocassins.

— Eh bien quoi ? Ça existe, les mocassins ! Y a plein de gars qui en portent !

— Oui, mais pas comme toi... Les gars qui ont des mocassins, ils ont une chemise ou un polo... C'est un ensemble ! Ils n'ont pas un gros pull bab comme tu mets sur ton tee-shirt !

Je voulais bien lui concéder ce point-là. Les vêtements, ça n'a jamais été mon fort. Il y en avait trop et c'était difficile de choisir.

— Et t'as du gerbis sur ton pull !

Encore une fois, la stricte vérité. J'avais mangé un sandwich à midi et je n'avais pas réussi. Ce n'était plus la peine que je me regarde dans la glace. J'étais une tache dans le printemps, voilà ce que j'étais. Les gazouillis et le nu qui se trimballe, ce n'était pas pour moi.

Majid a bien vu que j'étais plus bas que tout. Il m'a flanqué une tape dans le dos.

— Allez, viens... C'est pas grave... On va pisser...

Devant l'urinoir, il a lâché sa bite.

— Tu vois, je n'ai pas menti... Je pisse à droite...

C'est vrai, le jet partait à droite. On a pissé et on a secoué nos bites. J'ai fait attention de ne pas arroser mes mocassins. C'était inutile de gâcher les dernières chances ou non-chances qui me restaient.

Majid est rentré dans une cabine. Il a rabaissé le couvercle des chiottes et il est monté dessus. Il a ouvert la lucarne au-dessus de la chasse et il a allumé un pétard.

— Tu surveilles ?

— D'accord, j'ai dit.

Je me suis posté à l'entrée des chiottes et j'ai laissé traîner un œil du côté du bar. Pendant ce temps-là, on pouvait causer tranquilles.

— J'ai trouvé un nouveau truc, a dit Majid.

— Ah ?

— Creamy glasses... Tu fais ça sur google...

Il parlait lentement, il tirait à chaque phrase.

— T'as des femmes... elles ont des tailleurs, des beaux chemisiers... et elles ont toutes des lunettes... elles discutent, elles ont des blocs-notes... elles visitent une entreprise...

Il recrachait les bouffées par la fenêtre. Il faisait ça très bien, la fumée illicite partait dans le printemps.

— ... sauf qu'elles se sont gourées... c'est un hangar de maintenance, elles n'ont rien à foutre là... t'as de grandes portes qui s'ouvrent et toute une tonne de gars qui débarquent à poil...

— Putain...

— ... en bottes... du méchant... elles sont complètement détruites. Ils envoient la purée sur les lunettes, on ne les voit presque plus. Elles sont obligées de lécher leurs carreaux... Ça dégouline dans leurs cheveux...

— Putain...

— Le bukkake, ça s'appelle... Un truc salement collectif... complètement dingue...

Le barman avait l'air de vouloir savoir ce qui se passait dans ses chiottes.

— Grouille-toi, j'ai dit.

Majid a arraché la braise et il l'a jetée dehors. Il a fermé la lucarne et tiré la chasse. On est revenus au bar.

— Creamy glasses, tu dis ?

— Oui. Sauf qu'il faut que t'enlèves toutes les pages qui causent de cocktails glacés. Parce que si tu fais creamy glasses tout seul, t'as un million de pages web.

— Tu veux dire... un vrai million ?

— Entre un et deux millions. J'ai vérifié.

Le barman a posé l'addition sur le bar. J'étais sans voix. On avait bu cinq demis, cinq cafés, et il y avait un million de pages web qui causaient de cocktails glacés. On a payé. Majid non plus ne s'en remettait pas.

— Tu te rends compte de la tonne de cons qui nous pondent des pages sur la glace ?

Non. Je ne me rendais pas compte. C'était totalement nouveau pour moi.

— Et après, ils décorent leurs cocktails avec des palmiers et des photos de filles dans la fête la plus totale... Ils gomment les thons, les vieux, les rabougris, les bébés... Un putain de rêve de merde...

Le problème, c'est que la fête c'était eux. Ils étaient ensemble, sous les palmiers... Nous, on était coincés dans nos murs. On est sortis. Majid ne décolerait pas.

— C'est pour ça qu'on est là, il a dit.

— Comment ça ?

— On lutte contre ça.

— En faisant des maths ?

On était au coin de la rue. Il a jeté un œil à droite, à gauche, et il a rallumé son pétard.

— On agrandit l'espace mental... Voilà ce qu'on fait...

Il a aspiré une longue braise.

— Et tu sais pourquoi on fait ça ?

Il était au sommet de l'inspiration. La voix était presque éteinte.

— Non... Je ne sais pas, j'ai dit.

— Parce qu'il y a un désir de théorie !

Un vent d'herbe a soufflé sur moi. Avec mes cinq demis à jeun, j'avais l'impression d'être dans un beau galop. Et je voulais bien croire qu'il existe, son désir. La bestiole musclée ne demande que ça. Violer l'espace le plus rapidement possible. Aller de l'autre côté de l'horizon, agrandir l'imaginaire.

Majid hochait la tête, les yeux écarquillés. Il avait l'air convaincu et surpris à la fois. On aurait pu rester comme ça longtemps, mais j'ai shooté dans son pied. Des policiers arrivaient.

Il a écrasé le mégot et il l'a poussé sous une voiture. Les policiers étaient quatre, sur le trottoir d'en face. Les deux premiers marchaient en regardant droit devant. Les deux autres ont tourné la tête vers nous, tout au long de la translation. On a attendu que la belle chorégraphie se termine.

— Bon allez, a dit Majid.

Les lampadaires avaient détecté la nuit, les magasins fermaient. Chacun de nous allait reprendre sa rue, se visser dans son escalier. On allait repousser nos murs le plus loin possible, à tâtons. Ça prenait des années.

— Bon courage, il a dit.

— Bon courage.

C'est comme ça qu'on se quittait.

Éclatement des bulles

— Papa, c'est vrai que tu mets des gens dehors ?

On pourrait croire que la question me dérangeait, mais pas du tout. C'était l'occasion, encore une fois, de dire la vérité.

— Tu sais, une entreprise, c'est comme une grande maison... ça rentre, ça sort... et parfois, il y a trop de monde... on est triste, mais c'est comme ça... c'est une sorte de fin, c'est tout...

— Et les gens, qu'est-ce qu'ils font ?

— Ils s'agrippent, forcément... Tu vois ces films où des gars sont suspendus dans le vide ? Accrochés à un rebord de fenêtre ? Eh bien, c'est pareil.

— Et qu'est-ce que tu fais dans ces cas-là ?

— Qu'est-ce qu'on fait dans les films ?

— On prend un cutter et on leur coupe les doigts.

— Eh ben, voilà. C'est quand même mieux quand ils lâchent d'eux-mêmes, mais c'est à peu près ça.

Elle était intelligente, ma fille. Je ne me faisais pas de soucis pour elle.

— Mais, papa... Tu y crois à tout ça ?

— À quoi ?

— À l'économie !

— Alors là, ma chérie, c'est pas une question d'y croire ou de ne pas y croire. L'économie, elle est là, c'est tout.

— Mais voyons... C'est du vent ! C'est des grosses bulles ! Ça va péter, tout ça...

— Mmm...

— Un tsunami monétaire, papa... Le dollar ne vaudra plus rien, les États-Unis vont s'effondrer et ça va se compliquer avec la fin du pétrole et les changements climatiques. La grande conjonction. Tous les éléments sont là.

Ma femme est arrivée.

— Allez... Va te coucher... Tu parleras de tout ça à ton père une prochaine fois.

Précieuse alliée. Je n'avais pas du tout envie de parler des calamités fumeuses. J'ai fait une bise à ma fille adorée et ma femme s'est assise à côté de moi. Elle a examiné mes mains.

— Ça ne s'arrange pas...

Non. J'avais plein de petits points rouges qui me picotaient aux creux des mains. C'est comme des bulles piégées dans la chair. Ça remonte et ça explose.

Ça fait plein de petits cratères insupportables. On se gratte sans cesse et vos mains deviennent des fabriques à peaux mortes.

— Tu mets de la crème ?

— Oui...

La gnougnoute, qu'on appelait ça. On enrobe le truc dégueulasse d'un peu de tendresse, et après, on l'accepte.

Puis elle a examiné mon visage. Les crevasses, les taches, et tout le reste. Elle ne devrait pas plisser autant le sien. Elle aussi, elle va vieillir.

ERASERHEAD REMIX

J'avais les cheveux en brosse, un peu comme la gomme qui coiffe le crayon, et j'avais un costume avec un pantalon trop court pour aller travailler.

C'était dur, je gagnais peu, et j'étais avec une blonde qui était le prolongement de mes beaux-parents. Elle vivait chez moi et elle m'emmenait chez eux. Ils avaient des gueules et des sourires que je ne comprenais pas. Ils prenaient d'immenses poses en forme de croissants et je ne savais pas s'il fallait regarder les yeux ou la bouche.

Alors, je mangeais. Les choses n'étaient pas cuites, c'était dégueulasse, mais avec la fourchette et le couteau, j'éprouvais la chair de la bête. Au moins, quand on mange, on a le droit de ne pas regarder les autres.

Puis on a eu un enfant. On dormait ensemble, c'était normal que ça arrive. Mais ce n'était pas normal que ça arrive si tôt. Cinq mois et la chose était là. Les docteurs n'en revenaient pas. Et quand je dis chose, il faut voir ce que c'était. Il avait la tête allongée comme celle d'un chien et une petite bouche au bout qui faisait plutôt penser à la gueule d'un poisson. Les infirmières l'avaient emmaillotté des pieds au cou, car le corps ne se tenait pas. C'était un coup du sort, un monstre, et pourtant c'était de la vie. On a ramené la chose chez nous.

Évidemment, on a eu les cris et les pleurs. On le sait que c'est difficile, mais quand on le vit, on s'aperçoit qu'on ne savait rien. Il suffisait d'être au bord du sommeil, de sourire quand il arrivait, et le cri brutal, inexplicable, fort et aigrelet nous réveillait. On a patienté des semaines. La nuit était une longue insomnie ponctuée de microsommeils, comme celle des navigateurs solitaires. Sauf qu'on pilotait un lit qui allait nulle part, dans un studio étriqué.

— Je n'en peux plus, elle a dit.

Et c'était un monstre, elle le disait tout le temps, mais encore une fois, c'était de la vie. Elle a claqué la porte. J'allais me taper tout seul la grande traversée.

En même temps, une femme en moins ouvre tout de suite des horizons en plus. Sur le palier, il y avait une grande brune, un animal sexuel de haut vol dont le regard était le prolongement de ses formes. À chaque fois qu'on se croisait, elle posait sur moi ses grands yeux et je partais dans le tunnel de ses seins. Une antithèse complète de ma femme blonde et maigrichonne qui me tirait par la manche pour rentrer dans le studio étriqué où la chose criait, mangeait et chiait par un trou qu'on ne comprenait pas.

Et donc, un jour, après la bosse, le biberon et une longue douche, j'ai mis de l'eau de toilette et des beaux habits. J'ai été sur le palier, devant la porte de la

brune sexuelle et torride. J'ai inspiré une fois, deux fois, je me suis tenu bien droit et j'ai toqué.

Elle a ouvert. Elle avait toujours ses grands yeux où je voyais des corps déliés, souples, taillés pour la performance. Elle ne souriait pas et c'était bien. Le grand et beau visage était la promesse d'un plaisir sérieux. On allait pouvoir se concentrer.

— J'ai pensé qu'on pourrait...

— ... faire connaissance ?

— Oui...

J'ai dit ça en regardant mes chaussures. J'avais mis des chaussettes blanches. C'était une erreur, mais je crois qu'elle s'en foutait.

— Après tout, nous sommes...

— ... voisins.

— Oui...

Je ne parlais pas, ce n'était pas la peine. Les corps criaient et saturaient l'espace. Je l'ai invitée à prendre un verre. J'avais enfoui la chose au plus profond du berceau et je l'avais recouverte de peluches, de jouets et de coussins. J'avais acheté de la bière, du vin, du porto, du whisky, tout ce qu'on pouvait désirer, et j'avais même fait des petits toasts. Elle s'est assise en face de moi et elle a pris du porto. Puis elle a croisé et décroisé les jambes en posant les questions les plus chaudes du monde.

— Vous travaillez ?

— Ah ? Euh...

Les mots devaient percer l'épaisseur érotique pour parvenir à ma tête. Et là, ils trouvaient un cerveau exsangue qui tentait de se rappeler les couloirs, la moquette, les chefs et les bureaux.

— Oui... dans le tertiaire...

Elle a souri, mais pas du tout un sourire ordinaire. Un sourire dur et cruel, la victoire en action. Elle s'est levée et elle est venue s'asseoir à côté de moi. L'attaque était fulgurante.

— T'as pas envie de parler de ça, hein...

Je n'allais pas m'étendre. Sa main était sur ma cuisse. Dans le silence le plus absolu, j'ai glissé une main dans son dos et j'ai approché lentement ma tête. Je manageais ça comme un chef, c'était chouette. Nos deux bouches allaient se toucher, quand un long râle aggravé de crachats, d'éternuements et de raclements nous a fait sursauter.

Ça s'est tu. On a retenté l'approche, mais il y avait une fêlure. Et le même râle a repris, mais avec plus de profondeur, plus de glaires qui claquent au fond de la gorge.

Elle s'est retournée. La tête a émergé du tas de nounours. Quelque chose a explosé.

— Ça, mon chéri, je ne peux pas.

C'était forcé. Une grande sexuelle comme elle ne pouvait qu'avoir des exigences. Les conditions n'étaient pas au rendez-vous, c'est tout. Alors, elle est partie. La nuit, entre deux microsommeils, je me suis masturbé en regardant le radiateur. Il y avait des grilles. Je pouvais voir là-dedans mille choses sexuelles qui écrasaient des bébés. C'était un peu monstrueux, mais je prolongeais ma vie. Ça sert à ça, l'intériorité. Puis je raidissais mes draps avec du sperme.

Et je me suis repris. L'adversité, oui, bien sûr... C'est une épreuve, mais il faut se battre. J'ai donc laissé la déconvenue avec la voisine se noyer quelques jours dans le quotidien, histoire d'être neuf, et un soir, après le repas de la chose, une longue douche, de l'eau de toilette et des habits, je me suis posté à nouveau devant sa porte. J'ai inspiré profondément, toujours pareil, bien droit, et j'ai toqué. J'avais pour projet de lui dire qu'on pourrait boire chez elle, tout simplement.

J'ai attendu. Il n'y avait personne. On se sent toujours un peu con dans ces cas-là. Je suis rentré chez moi. Et juste avant de fermer la porte, je me suis retourné parce qu'on riait dans l'escalier. On ne faisait pas que rire, il y avait aussi des gloussements et des faux bruits de bêtes mêlés aux voix.

Elle a surgi de la cage d'escalier avec un gars qui s'accrochait à elle. Ça ne l'a pas empêchée d'avoir son fameux regard qui sondait mon ventre. Mais là, j'ai bien cru que je la dégoûtais autant que l'ignoble créature me dégoûtait.

Elle cherchait ses clés et le gars n'arrêtait pas de la peloter. Puis il a décidé qu'il pouvait tout faire. Il a soulevé sa jupe et il a glissé ses mains. Ça la troublait, elle n'arrivait plus à trouver ses clés. Il a défait sa braguette, il a écarté la culotte et il l'a pénétrée sur le palier. Elle avait les yeux mi-clos, la joue contre la porte. Tous deux m'ont regardé pendant le travail mécanique et luisant.

Je suis rentré chez moi, excité, abattu, foutu. Un tuyau de sève qui ne sert à rien. Je suis resté derrière la porte pour subir un long silence honteux. Et la chose a toussé. Je l'ai regardée, elle s'est arrêtée. Je ne savais plus quoi faire, j'étais dans le blanc, le vide. J'ai mis un temps à reprendre mes esprits. Et ça a repris.

Et là, j'ai compris. Ce n'était pas une toux. Le ra-ra-ra qui secouait la chose ne laissait aucun doute. Elle riait, elle se moquait de moi.

Je me suis approché d'elle, exaspéré, menaçant. Elle a fait comme elle faisait d'habitude. Elle a réussi à se taire une poignée de secondes et le rire a repris. Je n'en pouvais plus. L'horrible chose emmaillotée était mon seul horizon, mais un horizon bouché, colmaté, sous bandelettes. J'ai ouvert une commode et j'ai pris des ciseaux. J'ai hésité au-dessus de la créature qui ne riait plus.

Je me suis mis à couper le bandage. Je suis parti du bas et j'ai remonté par le milieu. Elle relevait la tête pour voir le travail se faire, elle tremblait. Au fur et à mesure que je progressais, les halètements se faisaient plus rapides. Elle tentait de crier, mais ce n'était rien d'autre qu'un faible sifflement.

Le cocon a tout lâché. Le corps qui ne se tenait pas a dévoilé un tas ouvert où rien n'était fini. Tout partait à l'horizontale. Les moignons, les poumons, les organes, tout était à plat, exposé comme une fleur. Sa respiration s'étirait dans l'asphyxie. Ça prenait un temps fou.

J'ai plongé mes ciseaux là-dedans. J'ai coupé un tuyau, pas trop loin de la boule qui pulse, et j'ai rejoint mes horizons monstrueux d'un coup.

Là où c'est loin et chaud

Elle me suce, elle s'active sur moi, puis je m'active sur elle. Mais rien à faire. Je n'éjacule pas.

Je suis frustré. Je roule sur le côté. Je suis fatigué, je ne vais pas tarder à sombrer. Elle se rapproche, elle se blottit contre moi.

— Il faudrait qu'on voyage un peu, elle dit.

—

— Une semaine ou deux... Ça nous ferait du bien...

Oui... À Cuba, ou dans les îles Canaries... N'importe où, là où c'est loin et chaud.

— On prend un palace et il y a la plage en bas... Et on ne fait rien...

Rien d'autre. On se pose, on bouffe et on baise. Il y a de longs apéros et on mate des films.

— Peut-être une sortie...

Presque rien. On loue une bagnole et on fait une virée. Elle me serre très fort. Elle a sa tête dans mon cou et sa respiration est brûlante.

— Nous deux... C'est tout...

Du charbon, voilà ce que j'ai dans la gorge. On souffle les braises tant qu'on peut, et c'est vrai, si on souffle à mort, ça rougeoit. Je l'entoure avec mon bras. J'ai l'impression d'être un traître.

LES ODEURS DE LA MACHINE

C'était un dimanche 2 janvier. Un sale jour, c'est sûr. Peut-être le pire des jours de l'année. Je rendais une visite à Bédian, un vieux pote. Il avait l'air malheureux. Peut-être parce que c'était la fin de la fête et qu'il avait bu et rebu.

Bédian, c'était un ivoirien métis de père juif allemand. Un beau mélange, il m'apprenait plein de choses. Il avait vécu sa jeunesse en Côte d'Ivoire et il avait entrepris dans la sécurité en France. Un fêtard du bout de la nuit. Il m'emmenait dans des coins cachés où on pouvait boire jusqu'au petit matin.

Mais là, il était mou et sans entrain.

— On vieillit, il a dit.

Sa femme française d'origine béninoise faisait un gâteau dans la cuisine américaine. Elle nous tournait le dos, l'atmosphère était pesante. En plus, il y avait une sale odeur.

— Ça sent bizarre, j'ai dit.

— C'est le chauffage.

Il m'a montré le chauffage d'appoint.

— Ça fonctionne au fuel, ça sent un peu.

L'hiver était morbide, blanc et silencieux. Ils habitaient en face du Stade de France. C'était désert. Et cette odeur, par-dessus, après mes bitures, c'était imbuvable.

— On sort ?

— D'accord, il a dit.

On a laissé sa femme à son gâteau. Dans l'ascenseur, j'ai ajouté :

— Pourtant, il ne fait pas froid chez toi...

— Non...

Petit geste d'impuissance. Inutile de creuser.

On a pénétré le désert du dimanche blanc.

— Tu veux qu'on boive ?

— Non, j'ai dit. Là, vraiment, j'en peux plus.

J'étais venu en moto en luttant contre la nausée. Je ne pouvais pas mieux faire.

On est arrivés au pied du Stade de France.

— Tu sais qu'il y a des visites ?

— De quoi ?

— Du stade...

— ...

— Tu peux tout visiter... Ils t'emmènent dans les salles, les couloirs... Ils te montrent comment on fait...

— ...
— Mais pas le dimanche...

— ...
— T'en as rien à foutre...

— Pas trop, non.

Il a souri, il ne m'en voulait pas. On a longé le Quick et les cinémas.

— On n'a qu'à aller au Roy Merlin, il a dit.

— D'accord, j'ai dit.

On a ri. Il était vraiment bizarre, ce dimanche blanc. On a pénétré le magasin et on a regardé les petits râteaux avec des rires idiots. Puis Bédian est devenu à nouveau tout mou. Il avait un souci, ça se voyait. Ce n'était pas la peine que je le brusque. Ça allait venir.

— Je dois trente mille euros à l'État...

D'un coup, boum, comme ça. On était arrivés au niveau des grosses pelles. Après ça, il y avait de la terre.

— C'est beaucoup, trente mille...

En même temps, il avait un bel appart et la boîte fonctionnait. Sa femme avait un bon job, ils n'étaient pas en danger.

— Ils ont tout épluché... Tout, tout, tout... La moindre facture...

— Ben oui ! C'est un contrôle...

— C'est ma sous-traitance... Je me suis fait avoir...

— C'est toi, le chef. Tu dois savoir.

Désolé. Trente mille fois désolé, Bédian.

— Et ton comptable ?

— Il n'a rien fait... Je lui en veux !

En plus, je le connaissais, le comptable. Ça commençait à devenir vraiment puant.

On est montés d'un étage. Tout était en verre, lumineux. Une prouesse d'escalators et de baies vitrées.

— Une facture... Une seule ! il a dit.

— Grosse, alors...

Il s'est tu, maussade. Puis son visage s'est éclairé d'un coup.

— Elle est là !

— Quoi ?

— La machine ! Le chauffage d'appoint ! Chez moi !

Il m'a montré la petite machine puante. Une promotion formidable. Des écriteaux partout. Le truc était vraiment nouveau.

Réalisation de tous les rêves

Et Zol coince son connard de commercial. Je regarde autour, l'impasse est déserte. C'est la nuit, tous les volets sont fermés.

— C'est bon, je dis, tu peux y aller.

Zol lui fout une mandale. Le gars s'écroule dans les poubelles. Il émerge à quatre pattes, un peu surpris. Zol sort une batte de base-ball de dessous le manteau.

— Alors, comme ça, t'arrives pas à me caser...

Le gars est à genoux, il pleurniche, il supplie. Il protège sa tête avec ses mains qui ne savent rien faire.

Et Zol y va à grands coups. Un maximum d'élan. Il lui enfonce tous les doigts dans le crâne. Le gars a un regard étonné. Peut-être qu'il a pioché une nouvelle idée.

— Là !

Ça doit être ça. Il pointe un doigt plein de cervelle et de filets de sang vers le ciel. Il nous montre une croix immense. Le vaisseau gigantesque survole Paris à l'horizontale. Il a plein de canons, plein d'antennes, et il glisse sans aucun bruit. C'est de la super technologie. Le commercial fracassé est heureux comme jamais il ne l'a été.

— Il va y avoir plein de taf, là-dedans !

Effectivement. Il y a forcément des milliers de projets, dans un vaisseau pareil. Des bimbos débarquent pour nous apporter la bonne nouvelle. Un système d'ascenseurs invisibles les dépose. Elles touchent le sol, hyperlégères, et elles viennent vers nous. Elles ont des queues de cheval et des treillis qui mettent tout en avant.

Elles s'adressent à Zol :

— Tu as des armes...

— Et en plus, tu voyages...

Les yeux scintillent et les bouts de langue en disent long. Zol est émerveillé. Il n'hésite pas une seconde. Il pose sa main sur le treillis tactile, à l'endroit du sein, et ça vaut signature. Il est aspiré par les ascenseurs invisibles. Il monte dans les airs, ça doit être une super sensation. Il a un petit signe pour moi. Il me racontera tout ça quand il reviendra de mission.

FIN DES MATHÉMATIQUES

Et au boulot, le grand nettoyage continue. Ils nous forment, nous les cadres, à mieux dire au revoir à nos gars. La conduite du changement, qu'ils appellent ça. On part dans des châteaux, à la campagne, et on décortique nos styles de management.

On rajoute plein de gros mots, analyse transactionnelle, programmation neurolinguistique, behaviourisme. On nageait dans le paraverbal et on n'avait pas bien pris conscience de ça. Chaque bonhomme est une boîte noire insondable et tout ce qu'on fait est un mystère.

— Même les réalisations ? la coordination ?

— Oui...

Et pour appuyer son propos, le gars nous fait vivre des gros plans insoutenables de fourmis. Elles sont immenses sur le mur et elles ont un problème. Elles trimballent une grosse miette et il faut qu'elles s'y mettent à plusieurs. Sept au minimum. Et si on regarde bien les efforts de chacune, on s'aperçoit qu'ils ne sont pas coordonnés. L'une tire dans un sens et l'autre dans l'autre. Ça peut reculer, tomber, dévier, et pourtant, en moyenne, la grosse miette se déplace vers la fourmilière.

D'accord. Tout ça est très intéressant. Après, on mange. Je suis en face d'Octave. Le pire arrive, bien sûr. Ça aussi, c'est un mystère.

— Ils ne se sont pas moqués de nous...

Ah oui. Un pavé de biche aux fruits rouges. La chair est impeccable. Le gratin dauphinois tempère l'acidité du fruit et on a un merveilleux vin pour rebondir.

— Et le décor est fameux...

La Touraine, un château du XVIII^e siècle. Les jardins flattent l'esprit.

— Nous, on en est à la pyramide de Maslow... Et vous ?

— ...

— C'est vraiment formidable... Ils ont fait ça sur plein de niveaux, mais dans le fond, tu peux réduire... Grand un, tu fais un sort à la nature, grand deux tu fais un sort aux autres, et grand trois... Il reste toi ! Ah ah ! Toi et toi ! La réalisation de soi ! Et là, c'est le grand mystère...

Il ingurgite son morceau de biche. Il a mis une belle cravate, aujourd'hui. Il doit être au sommet de sa pyramide de merde.

Je brandis mon os. Je l'ai entièrement épluché.

— Hé ! Les gars ! Je l'enfonce où, ça ?

Ils rigolent.

- Fais pas chier...
- Laisse Octave se réaliser...
- Bois ton vin et mange ta biche...

Une tendresse de caserne. On se blottit, on est encore ensemble. Ça fait chaud au cœur, je ne peux pas dire le contraire. La recette, elle est là, dans le fond. Tant que les hommes bouffent ensemble, ils peuvent tout faire.

La nana des fromages arrive. Elle a des habits d'un autre siècle et elle se dessine d'un coup. Poitrine, tablier, cheveux remontés, tout est appétissant. Et elle amène sur son chariot les choses secrètes et puantes du terroir. Il y a des anges, comme ça, qui vous permettent d'envoyer chier la moquette et le verre du monde en entier.

Puis on boit nos cafés et on rejoint nos salles. On redoutait l'après-midi et on avait raison. Quelque chose d'affreux a débarqué. Une communicante de la pire espèce. Dans le genre psycho et je trifouille. Et un thon, en plus. Atrociement fagoté.

On s'assoit pour digérer. C'est pas évident. Elle se met à creuser le paraverbal dont on a parlé ce matin. Et elle nous apprend quelque chose d'incroyable. Les mathématiques n'existent plus.

- Enlevez-vous cette logique du crâne...

On se regarde. On est tous ingénieurs, ça fait un peu chier. Mais elle le démontre aisément. Un oui peut être un non et un non peut être un oui et vice-versa. Tout est possible. Ça dépend de là où regarde le gars. En haut à droite ou en bas à gauche, c'est pas la même chose.

Et là, je n'en peux plus. Je me lève, une brusque envie de pisser. Elle peut lire dans mes reins, je m'en fous.

Je me promène dans les jardins. Les lignes sont belles, elles partent au loin. Un gars maintient la tradition de couper ça au cordeau depuis des siècles. Après le bassin, ça dessine un labyrinthe. Aucun monstre là-dedans, bien entendu. C'est juste pour l'esprit, ou pour draguer. Les mathématiques n'existent plus, d'accord.

Et nous, on apprend à dire au revoir à nos gars en scrutant leurs yeux. L'écoeurement me submerge. J'appelle mes anges. Il ne me reste plus que ça pour chasser la nausée.

- On la coince, je dis.
- La communicante ?
- Oui.

Ça y est, on la suit. Elle sort de son stage à la con où elle a parlé du oui et du non. Notre berline s'arrête devant elle. Un ange qui lisait le journal lui fout un sac sur la tête et la pousse dans la bagnole.

- Mais...
- Ta gueule, je dis.
- Et je frappe le sac. Elle se tait, c'est bien. Je suis devenu le chef des anges.
- A l'entrepôt, je dis.

On pénètre une banlieue postindustrielle. Chaque brique contient des milliers d'heures de sueur, d'alignements et de calculs. Et mille aspirations, mille vies, mille regrets. C'est impensable, tout ce qu'il y a dans la brique. Mais c'est désert, il n'y a plus personne. Quelques vitres encore à casser. Le temps continue son grignotage.

Mes anges se bagarrent contre la lourde porte métallique. Elle finit par bouger en hurlant tous ses grincements. On tire la communicante hors de la bagnole. On la traîne dans l'entrepôt et on referme la porte. On lui enlève son sac. Deux anges la tiennent. Je m'approche d'elle.

— Alors, comme ça, les mathématiques n'existent plus...

Elle fait sa conne qui ne comprend rien. Je me transforme en professeur de mémoire et de souffrance. J'arrache son chemisier et son soutif. Et je demande :

— T'AS COMBIEN DE NICHONS ?

Une baffé préventive pour qu'elle comprenne qu'il faut qu'elle réponde.

— Euh... Deux !

— MAIS... (baffé) SI UN OUI... (baffé) PEUT SE TRANSFORMER... (baffé encore) EN NON... (baffé toujours) UN DEUX... (et encore) PEUT SE TRANSFORMER... (encore une) EN UN ! OU EN ZÉRO !

Et là, je suis tellement exalté que j'arrête les baffes. L'évidence lumineuse m'éclaire. Elle dit qu'elle ne comprend rien, elle chiale, elle se transforme en fontaine, mais c'est pourtant simple à démontrer. D'ailleurs, je vais le faire tout de suite. Un ange me tend une pince.

— Non... elle dit.

J'essaye de décrypter sa gueule, mais je ne suis sûr de rien. Ses yeux roulent vraiment partout. C'est peut-être un oui qu'elle a dit. Je vais pour arracher un téton, quand l'ange me tend...

— Une deuxième pince ?

— Ben oui !

Et je comprends la super idée. Je vais pouvoir établir une bijection de l'ensemble des pinces vers l'ensemble des tétons. L'ensemble de mes mains est relié par la même occasion, et je deviens une sorte de homard.

Je transforme tout ça en un même cri. Elle coule de partout, on la dépouille. C'est plus joli à poil, les fontaines. Les anges préparent un bac de ciment et on plonge ses jambes dedans. Ça lui fait une queue cubique.

Ça sèche, on a le temps. L'ange des sudokus fait des sudokus et deux anges jouent aux échecs. L'ange du journal en a un peu marre des infos. Il prend des gravats et il s'amuse à dégommer les dernières vitres.

Et voilà, on a notre sirène. Elle joue sa plainte éternelle, mais on doit avoir les oreilles encrassées. Elle est montée sur une planche à roulettes. Mes anges soulèvent une immense trappe et ils découvrent...

— L'eau noire...

Incroyable... L'eau noire et abyssale... Elle va jusque sous l'entrepôt. C'est une découverte. Un ange me demande :

— Tu savais que l'eau noire arrivait jusqu'ici ?

— Non, je dis.

Elle respire, à sa façon océanique, pas calme du tout. La communicante tremble. Un ange pousse la planche du pied. La communicante roule en maintenant son équilibre. Sans doute un dernier reste de mathématiques gravé dans ses nerfs.

L'eau noire l'avale d'un coup. Un slurp, presque rien. On surveille les remous. Les bulles éclatent et les spirales disparaissent. Bientôt, il n'y a plus aucun souvenir à la surface de l'eau.

Solitude lavable

— Ah non ! C'est moi !

C'est ma fille. Elle est en chemise de nuit et elle veut se brosser les dents.

— Ben non, je dis. Tu vois, j'y suis...

Je verrouille la porte. Elle s'amuse, elle est pas contente. Elle frappe dessus.

— Fais vite !

Ça se calme, je suis enfin seul. Je me déshabille. Je mets mes fringues sales dans le bac à linge, mais auparavant, je cherche...

Sa culotte. Voilà, elle est là. Sa journée studieuse sur les bancs de l'école. Les anxiétés, les joies... Quelques gouttes de pisse...

Vite, je sniffe. La merveilleuse molécule me troue le crâne. Et c'est pas l'odeur de ma femme, ni la mienne. La fée nature a combiné les nombres pour trouver quelque chose d'unique. C'est tout de même incroyable.

Puis je sors mon poppers. Une molécule qui troue le crâne aussi. Je fais des va-et-vient entre la culotte et le petit flacon et je me masse au-dessus de l'évier. Je regarde ma gueule, elle devient toute rouge, ça ne va pas tarder.

Oui, c'est raide, d'accord. Mais c'est purement organique. En plus, je ne nuis pas. Je vole un peu de la molécule de ma fille, mais c'est pas grand-chose à vrai dire. Et elle l'a jetée, sa culotte. Après tout, tout le monde peut la ramasser.

Et je devrais avoir peur ? De quoi... du gros œil qui te regarde de l'intérieur ou de je ne sais où ? des autres ? Non... Je suis enfermé dans ma salle de bain et l'émail monte jusqu'au plafond. C'est parfaitement étanche.

— Hé... C'est terminé ?

— Oui...

La belle voix traverse la porte. Quelques vibrations qui surfent sur des molécules d'air. On peut aussi en profiter. J'ouvre le robinet et je nettoie l'évier. Les miettes de plaisir sont vite avalées.

FUCK THE PSYCHOLOGIE

J'ai décroché. C'était le directeur.

— T'aimes pas la psychologie, hein ?

— Ah non, j'ai dit.

Informé comme la grand-mère du diable, celui-là.

— Alors, viens me voir.

J'ai enfilé ma veste et j'y suis allé.

Et c'est vrai que je n'aimais pas la psychologie. Je n'ai jamais compris cette mode de la boîte noire. Moi, j'étais dans le clair, le dire, le faire. J'en avais rien à foutre de plonger dans la nuit des autres.

— Tu vas où ?

— Voir le dirlo.

— Alors, bonne chance.

Pas de problème. J'avais un peu peur qu'il me passe un savon parce que j'avais séché ses stages, mais c'était comme ça. Après tout, j'étais un de ses meilleurs leviers dans la boîte. Il ne pouvait pas trop m'en vouloir.

Les couloirs techniques ont défilé. Ils étaient longs, beaucoup ne servaient plus à rien. Les machines croupissaient dans les coins et prenaient la poussière.

J'ai croisé un collègue. Il m'a montré la laine de verre qui pendait.

— Il y a des fuites... Le plafond s'écroule...

J'ai réfléchi.

— Il y a beaucoup de monde qui passe par là ?

— Non, il a dit. Et ils peuvent faire le tour.

— Alors, on condamne, j'ai dit.

— C'est mieux.

— Tu fais la note ?

— D'accord.

Il est parti. Les carrés de moquette vides donnaient sur les hangars. Le couloir avait vécu la prospérité, puis l'effondrement. C'était un couloir de grande sagesse. J'étais le dernier à le traverser.

Et le complot de la boîte noire m'est revenu en tête. Ils étaient plusieurs, dans mon entourage, à suivre une psychanalyse. Ça m'écœurerait profondément.

— T'as le terrain devant toi, je disais... Vas-y ! Fonce !

Des gars et des nanas riches, cultivés, avec des diplômes énormes. Des avensirs en forme de Place de l'Étoile, mais ils hésitaient... Les Tuileries, les Invalides, les Champs-Élysées, ils ne savaient pas trop. Peut-être qu'ils allaient aussi s'évaporer pour parler aux papillons.

On creusait, on s'échinait. On poussait la discussion jusqu'à la fermeture des bars. Ils avaient transformé leur tête en immense boîte à outils et ils se déboyaient. Ça faisait de longs serpents bleutés. Une pornographie insensée. Rien ne les arrêtait.

— J'ai un dernier mètre gratuit pour toi...

— D'accord...

La moindre subtilité micropénible était l'occasion de développements passionnés. Ça approchait le mystère, ça s'enroulait autour, et jamais ça ne l'atteignait. On pouvait faire mille tours comme ça. Après, ils fixaient le fond de leur verre avec des yeux de carpe. La chose était à la fois une tristesse et la part personnelle et secrète qu'il faut choyer.

Et moi, ça m'énervait. Parce que dans le fond, le secret, il était simple. Tu tires tes marrons du feu. Tu bouffes là où tu es, c'est tout. Job, culture, amour, ça se passe comme ça.

Mais c'était trop porno pour eux. À mille lieues du mystère intime et de la chose poétique. Et sordide, oui, c'est sûr... Et injuste ? Ah oui... Ça aussi...

Après, ils ne disaient plus rien. Ils rejoignaient leur étang. Mais moi, j'aimais bien pousser le bouchon.

— Rien ne t'appartient, je disais.

— Rien ?

— Presque rien... Les quelques sous que tu tires... Ton style, ton grain de poivre... Ta performance aromatique... Pour le reste, ta langue, ton éducation, tes angoisses, tes aspirations, ton job, ta femme, t'as rien en propre.

La technique du poker menteur. On propose tout et on regarde ce qu'il prend.

— Et l'organique ?

— Même pas, je disais. On est embarqué.

Là, par contre, j'en étais persuadé. Et celui qui me dit que ses jambes lui appartiennent, il n'a pas bien compris ce que c'était que les couloirs.

Ah... La direction... Et là, ils étaient magnifiques, les couloirs. Bien larges, avec des tapis et des tableaux. Mes chaussures se régalaient. Elles ne faisaient aucun bruit.

J'ai posé la main sur la lourde porte capitonnée de cuir. Elle avait des clous dorés. Avec la montre, l'alliance, la chemise, l'alchimie opérait. La porte a pivoté. J'ai pénétré la vaste pièce lambrissée. La lumière de l'après-midi doré circulait partout. Le directeur m'a accueilli, tout sourire. Il m'a servi d'office un whisky. Il était doré lui aussi.

— Fuck the psychologie !

— Fuck the psychologie...

J'ai respiré. Le toast était chouette et il ne me passait pas un savon. Et le whisky était un top de top. Un Talisker. J'ai enterré tous les secrets de la boîte noire avec.

— Franchement, ces stages, ça me fait trop chier, j'ai dit.

— Pas grave...

Son assistante juridique est arrivée. Elle était grande, blonde, et elle avait des cuissardes en vinyle noir. À chaque fois qu'on la voyait, on ne pouvait penser qu'au plaisir maximum.

— Salut !

— Salut...

Elle a ouvert le bar réfrigéré. Elle a pris une bouteille de gewurztraminer entamée et elle s'est servie. J'avais du mal à la quitter des yeux.

— Viens voir, a dit le directeur.

Il a bien fallu, pourtant. Sans quoi, je me chopais un torticollis. J'ai rejoint le directeur à sa battlemap. C'était une immense table avec des plans et des figurines de warhammer partout.

— Toi, t'es là...

Il avait choisi pour moi une figurine pas mal destroy, mi-animale, mi-mécanique. J'avais une grosse gueule et je pouvais choper à peu près n'importe qui autour de moi. Et c'est normal. De ce côté-ci des bâtiments, c'est moi qui faisais la loi. J'avais un gros budget et je pesais dans l'opérationnel.

— Je l'ai trouvé, il m'a dit.

— Qui ça ?

— Octave.

Il m'a montré la figurine. Énorme, trapue. Elle était plus imposante que la mienne. J'étais un peu jaloux.

— Il a toujours été là, j'ai dit.

— Non...

Un grand sourire. On ne pouvait que craquer. L'assistante juridique est arrivée très près, son bustier pigeonnait.

— C'est une façade, a dit le directeur. Il n'utilise pas ce bureau.

Je savais qu'Octave était tout le temps un peu ailleurs, mais tout de même...

— Tu ne me crois pas ?

— Ben, euh... Je ne sais pas, j'ai dit.

Il a sorti son portable. Il a fait un numéro et un pan de mur a pivoté.

— Ça, alors !

Des installations secrètes.

— Tu ne savais pas ?

— Non...

Un fondu discret a éclairé un engin bizarre. Une sorte de bobsleigh, mais en plus large. Il était en piste. Le long boyau s'enfonçait dans les profondeurs.

— Allez, on embarque...

Le directeur a vidé son whisky d'un trait. J'ai fait de même. Ça m'a brûlé la gorge, mais j'étais heureux. Initié, un nouveau monde s'ouvrait à moi. L'assistante juridique a mis des sacs dans le coffre. Elle est montée à l'arrière avec moi et le directeur s'est installé aux commandes.

Les boyaux nous ont avalés. Pas de roue, ça glissait tout seul. Le directeur activait les aiguillages depuis son portable. Les ramifications étaient complexes, la boîte allait pas mal loin. Les lumières défilaient à une vitesse pas possible. La bestiole se penchait dangereusement dans les virages, mais l'inertie faisait son travail. L'assistante juridique criait en se serrant contre moi, c'était chouette.

Elle a posé une main sur ma cuisse. Elle a éprouvé le tissu.

— C'EST QUOI ?

Le bobsleigh faisait pas mal de bruit, on était obligés de crier.

— KENZO...

— C'EST CHEAP, KENZO... PRENDS PLUTÔT DU CERRUTI...

En même temps, c'était pas évident. J'étais avec les opérationnels, il ne fallait pas être trop chic. J'ai cherché mes mots, mais sa bouche m'a fait taire.

J'étais dans sa langue. Le baiser a duré des centaines de mètres. Le vent nous baignait, les lumières faisaient des flashs sous nos paupières. Elle m'a mis une main au paquet et elle a massé. Je bandais.

Le bobsleigh s'est arrêté. Le directeur s'est tourné vers moi.

— C'est là, il a dit.

Il était heureux avec toutes ses dents.

Pornography

— Les plannings...

— ... glissent, bien sûr.

Zol pose à temps un plat de béchamel sur la table. Le veau est délicieux. Madonna est une master-girl qui ne sucera jamais aucun ingénieur. On voit sa croix céleste qui évolue au-dessus de Paris. Elle est formée de deux pistes d'atterrissage à l'horizontale. Les avions traversent l'hologramme géant de Madonna qui danse dessus. Ils se croisent et ne se heurtent jamais. Les infrastructures sont dessous. Depuis les hublots, la vue est splendide.

Je touche le cuir du canapé. Une légère bandaison me vient.

— Tu changes de musique, s'il te plaît ?

Zol a du mal à se tirer du spectacle. Il prend la télécommande et il navigue.

— De l'ancien ?

— Si tu veux...

Il met *Pornography* des Cure. La nostalgie pulse, elle remplit l'espace. Les Curés ont judicieusement glissé dans leur chanson ce petit air de James Bond qui évoque toute la force de l'empire technologique et qui coule comme un jus chaud dans le renflement de ma bite.

Puis on a de formidables explosions et on est bien obligé de se taire.

ENTRETIEN AVEC LE PREMIER ARTISAN DE FRANCE

Q : ...

R : Ça démarre par une manipulation. En même temps, quand on est un petit con, ça peut être judicieux de se laisser manipuler.

Q : ...

R : Une obéissance préalable. Le bénéfice du doute. Ce n'est pas forcément con, ce qu'ils disent. Et quelques outils, ça peut toujours servir.

Q : ...

R : Après, on rabote... On dégage la part des autres... Leur crasse, leur hasard... Leurs présupposés de merde... Et on déterre enfin un noyau intouchable...

Q : ...

R : Quelque chose qu'on lustre et qu'on affine. Pas besoin de présupposés. Le présupposé, c'est toi.

Q : ...

R : Non. Mes muscles, s'ils veulent que je bouge, c'est pas de la croyance, encore moins des valeurs. Et le mental, c'est un muscle. Il est là pour faire, c'est tout.

Q : ...

R : Si j'ai une rigueur qui veut s'abrutir de n'importe quoi, eh bien elle va s'abrutir. Ça s'appelle la nécessité intérieure. Je la laisse galoper autant qu'elle veut.

Q : ...

R : C'est même pas moi, en définitive. Faut pas trop se faire chier avec l'ego.

Q : ...

R : C'est un mystère. Ça ne se démontre pas.

Q : ...

R : Le vice, c'est pareil. Il te chevauche.

Q : ...

R : Attention. J'emploie tes mots. Mais pour moi, le vice, ce n'est rien d'autre qu'une pratique. Enlève tout le judéo-bordel et regarde ça autrement.

Q : ...

R : Toujours pareil. En faisant. Des objets, de l'artisanat. Voilà ce qui permet de réfuter les salauds.

Q : ...

R : Au sens large. Quelque chose qui se laisse manipuler. Même mentalement.

Q : ...

R : Bien sûr. T'augmentes le monde.

Q : ...

R : Le gars qui ne veut rien faire, je ne veux même pas en entendre parler. On n'a qu'à le laisser dans son coin. Il va s'assombrir tout seul.

Q : ...

R : S'il trouve son faire, c'est bien. Sinon, tant pis. On lui donne un peu de sous et il continue à foutre que dalle.

Q : ...

R : Non. Un criminel, c'est un artisan. Et c'est même drôlement pointu, ce qu'il fait.

Q : ...

R : Bien sûr, qu'il augmente le monde. C'est pas pour rien que ça fascine. T'as qu'à vérifier ça à la Fnac ou au cinéma.

Q : ...

R : On se mord la queue. On arrive à une phrase à la con, du genre : Si j'étais un criminel, je commettrais des crimes. Ce qui est vrai, mais je ne le suis pas.

Q : ...

R : Encore ton présupposé de merde.

Q : ...

R : Le collectif, je ne dis pas. Si on a besoin d'être plusieurs pour dresser une pierre, autant tous s'y coller. C'est plus rapide.

Q : ...

R : Et après, on boit une bière, c'est cool... Il y a des nanas, on échange des sourires, c'est chouette...

Q : ...

R : De la société induite. Tu fais quelque chose avec les autres et il y a des retombées. Normal.

Q : ...

R : Ah non. Parce que les gars dont tu parles, ils ne sont plus dans le faire.

Q : ...

R : Dans le faire-faire. Et là, commence le problème. Le gars qui dit qu'il faut faire ça, et voilà, c'est juste son job, je suis désolé mais c'est différent.

Q : ...

R : Sauf si c'est un gars qui a fait ça toute sa vie, qui a le dos raide, et qui sait le faire mieux que toi. Il t'apprend. Là, d'accord.

Q : ...

R : Après, ça dégénère. On manie la pâte humaine. On cimente les castes, le mal progresse. Ça se resserre autour de toi et t'as déjà beaucoup moins de nanas qui te sourient.

Q : ...

R : Exactement. L'officier versaillais. Et maintenant, l'indien, c'est toi. Et je te jure que t'as intérêt à avoir du plomb dans ta cave. Et le secret de la poudre, bien sûr.

Q : ...

R : Après, il y a ceux qui vendent. Et là, il ne vaut mieux pas que j'en parle, parce que sinon je vais me fâcher.

Q : ...

R : Non. Dans un monde normal, le faire devrait suffire.

Q : ...

R : Je veux dire : dans un monde qui n'est pas saturé par mille merdes et vingt mille signaux qui clignotent autour, eh oui...

Q : ...

R : Et toute une bande de cons qui te poursuivent, et mille paperasses de merde... Mille appels inutiles et tout le monde qui blouse tout le monde... C'est n'importe quoi.

Q : ...

R : Je sais. Ce monde *normal* dont j'ai parlé n'existe pas. Je te jure que j'en suis parfaitement conscient.

Q : ...

R : Mais si. Les choses s'écouleraient sans problème. Un enfant ou un vieillard pourrait vendre ça. Ce serait une tâche annexe.

Q : ...

R : Et après, t'as les gars très loin qui détiennent les cordons de la bourse et qui discutent dans les couloirs à moquette... Ils prennent des décisions...

Q : ...

R : Là, c'est la fin de tout. T'as carrément la bête cornue dans le bureau.

Q : ...

R : Ils surfent, les gars. Et ça fascine. Mais on ne voit pas la vague qu'il y a derrière.

Q : ...

R : Dessous, effectivement. T'as raison de souligner. Elle est dessous, la vague.

Q : ...

R : On a le droit d'aller de temps en temps à la plage... On a des promos sur la glace, alors tout est OK...

Q : ...

R : Exactement. Après, on est dans la dégueulasserie et la mortalité de masse. Là, au moins, il n'y a rien à dire. Ça nous tombe dessus, on l'a mérité.

Q : ...

R : Bien sûr que c'est moche. Mais quand elle arrive, t'as intérêt à savoir la faire. Excuse-moi, mais je ne suis pas un indien.

Q : ...

R : KNO_3 . Le salpêtre. C'est du moisi, on trouve ça dans les caves. Un hasard de la physique, c'est tout.

Q : ...

R : Parce qu'avec le soufre et le charbon, t'as guère qu'une incandescence. Mais si tu grattes le moisi dans ta cave, ça devient explosif.

Q : ...

R : Un catalyseur. Il augmente la célérité de l'incandescence. Du coup, si la poudre est confinée, elle détone. C'est pour ça que tu la mets dans des coquilles métalliques. Un hasard de la physique, encore une fois.

Q : ...

R : C'est sûr. Quand on a trouvé une recette, on la garde bien au chaud.

Q : ...

R : Une propension de l'homme. Il se répand. Et quand il visite tes champs, t'as intérêt à avoir les tuyaux qui vont bien en face.

Q : ...

R : Non. Moi, je ne tends pas l'autre joue.

Q : ...

R : Ça te regarde. C'est ta joue à toi.

Q : ...

R : Ben oui, c'est comme ça. Les gars retombent en pluie. Et si t'es pas content, je te renvoie à tes présupposés.

Q : ...

R : Pas faux. L'uranium, c'est également un hasard de la physique. Une trouvaille, et peut-être qu'un jour...

Q : ...

R : La kryptonite ? Pourquoi pas. Je ne dis pas que ça n'existe pas.

Q : ...

R : D'où l'intérêt d'être un super-héros. Un savant nazi ou un truc du genre Goldorak. T'es tout seul, mais t'en as rien à foutre. Tu leur fous une claque comme tu veux.

Q : ...

R : T'envoies chier tout le monde. Même l'histoire mondiale. C'est ça qui est important. Le super-héros, dans le fond, c'est la négation de l'histoire mondiale.

Q : ...

R : Ça t'empêche pas d'être bon.

Q : ...

R : Un caprice, oui. Mais à la hauteur de ton faire.

Q : ...

R : La justice ? Un caprice encore. Le mystère qui t'est propre.

Q : ...

R : Pas forcément un château. Ça peut être un sous-marin ou un volcan éteint.

Q : ...

R : Des galeries, des portes... D'immenses pièces, et là tu fais ce que tu veux.

Q : ...

R : T'as une terrasse, tu regardes l'horizon. Mais faut vite la cacher quand les cons arrivent.

Q : ...

R : Une terrasse rétractable... C'est une idée.

Q : ...

R : La proximité des autres, effectivement... C'est une question qui faut se poser. Mais de quels autres ?

Q : ...

R : Le sauvage, bien sûr. Le gars ancestral et neuf. Pollué par zéro construction. Il n'a même pas dressé sa pierre, le gars. L'altérité la plus radicale.

Q : ...

R : Au moins, il n'est pas dans la merderie que t'es en train de quitter. C'est carrément un autre élément qu'il propose.

Q : ...

R : Des saveurs, tout est neuf... Les nanas t'accueillent, les gars rient de choses simples... Tu retrouves cette facilité qui devrait être l'ordinaire.

Q : ...

R : Sauf qu'il a déjà été bombardé, le gars. Il sait de quoi il s'agit.

Q : ...

R : Il faut juste espérer...

Q : ...

R : Je ne sais pas.

Fin du fromage et début de la bureautique

On est autour d'une table et il y a de la charmante compagnie. C'est la fin du repas. On parle boulot.

— Et toi ? C'est quoi ?

— Excel, dit Zol.

Il défait sa braguette et il décalotte. Tout le monde peut voir qu'il n'y a pas de fromage. Agnès ajoute :

— Et en plus, ça ne pue pas.

Zol remballe et conclut :

— De toute façon, il y a trois types de consultants : Excel, Word et PowerPoint.

Le concert des meubles

On agrège des obèses et ça fait des canapés. Ils peuvent être féminins, masculins ou mixtes, il y en a pour tous les goûts.

On se vautre dedans. Des cuisses font accouder et on n'est jamais trop loin d'une bouche ou d'un cul. La réactivité et le niveau d'incitation du canapé sont régulés dans la forge des tempéraments. Les canapés peuvent être avides, amorphes ou caresseurs. On a le spectre de tous les comportements possibles.

Il y a aussi une causeuse fabriquée avec de jeunes agrégées. Elles sont jolies et on a toutes les sciences molles. Art, philo, histoire et littérature, socio et anthropo. Juste à côté, un agrégat de gars techniques forme un pouf. C'est un peu inconfortable, mais si on cale bien ses fesses, ça marche.

Et donc, on a un salon. Maintenant, c'est le concert des meubles.

OceanofPDF.com

FIN DU SUCRE ÉTANCHE

La fille et moi, on est dans un supermarché et on s'embrasse. Elle aime ça, s'embrasser dans les supermarchés. C'est l'abondance, le teasing aux mille couleurs, et sans doute l'enfance retrouvée.

Elle ferme les yeux, moi pas. Ça me fait bizarre, tous ces gens et ces produits autour de nos langues. Cette fois, la sensualité a surgi près des surgelés. Je me demande si les crevettes ne vont pas danser dans leur glace.

Et je vois par-dessus son épaule une bande de rebeus qui zonent. Ils se passent le chariot, mais personne n'en veut.

— Si, c'est à toi...

Le gars n'a pas du tout envie de pousser le chariot. Il le balance. Le chariot part en tournant et va cogner un rayon. Un paquet tombe dedans. Les gars rigolent et crient victoire.

— Il a des super façons de faire les courses, Majid...

Le noir de la sécurité rapplique. Il leur fait signe d'y aller mollo. Le baiser se termine. La fille me regarde.

— On prend une carte fidélité ?

— Si tu veux, je dis.

Puis on se dirige vers les pâtes. On prend des tagliatelles et des spaghettis. Les gars qui font leurs courses de façon bizarre arrivent derrière nous. L'un d'eux crève un paquet, c'est Majid.

— T'as des nœuds papillon...

— Ah ouais...

Il s'en met un au cou.

— Ça tient pas...

Non. Ça tombe.

— Et t'as aussi des *petits nids d'Alsace*...

Il broie le paquet.

— C'est pour décorer ton cul !

Les gars rigolent. Personne ne veut décorer son cul avec des petits nids d'Alsace, évidemment. Le noir de la sécurité rapplique à nouveau.

— Arrêtez, les gars... Faites vos courses et c'est tout...

Les gars se regardent. Ils s'y mettent tous.

— Mais quoi ?

— On choisit nos pâtes...

— C'est compliqué, les pâtes...

— Y a plein de formes !

— Et t'es qui, toi ?

La fille et moi, on éloigne doucement nos roulettes. On progresse, paquet après paquet. Ça y est, on bifurque, on ne les voit plus. On les entend encore un peu.

— Mais si, je te dis... Il vient de sa brousse... Il connaît rien, ici...

— Et il nous fait chier ?

— Ouais...

On s'enfonce dans la farine et le sucre. Là, au moins, on est tranquilles. La fille demande :

— On a du sucre ?

Presque plus, effectivement. On va pour prendre un paquet de sucre, mais un gars nous interrompt.

— Attendez, madame... Regardez !

Il a une belle bouille qui sourit et une cravate et une veste. Il fait la promotion d'un nouveau paquet de sucre.

— En plus du bec verseur, il est étanche... en plastique... et les coins ne s'abîment pas...

Il fait la démonstration. Il a une petite tablette devant lui et il cogne le paquet dessus. Effectivement, ça ne se casse pas. La fille me demande :

— On prend ça ?

— Si tu veux, je dis.

Une vieille femme secoue la tête.

— C'est plus cher...

— Ah ?

Je me rapproche. Pour une fois, ça m'intéresse. Le calcul est vite fait.

— Quarante centimes pour leur nouvel emballage...

Et là, je dis stop. Hors de question qu'on achète le sucre plus cher parce qu'ils ont inventé un nouveau paquet.

— Et en plus, c'est pas écolo, dit un gars à côté.

On est plusieurs à trouver ça vraiment lourdingue. On regarde le gars et son paquet avec beaucoup de défiance. Il se défend comme il peut.

— Mais si, monsieur... Le paquet est recyclable !

Il montre le petit dessin comme quoi le paquet est recyclable. Le gars de l'écologie s'énervé. Il secoue la tête, c'est vraiment de la grosse connerie.

— Et le bilan énergétique, monsieur... Les tonnes équivalent pétrole pour fabriquer votre merde... Le dégagement de CO₂... Vous y avez pensé ?

La mamie est d'accord. Le gars n'a pensé à rien, ça se voit. C'est juste un con avec une cravate qui agite un paquet.

— Et c'est plus cher...

Elle rigole, tellement la farce est grosse. Un enfant gueule :

— Et ça tue les baleines !

Et là, tout le monde l'écoute. Il a fait le lien avec les baleines et il est tout jeune, c'est vraiment génial. La maman est très fière de son gamin. Du coup, elle prend à partie le gars.

— Allez-y, monsieur... Expliquez-nous !

Tout le monde sourit. Il n'y a pas grand-chose à expliquer. Le gars bégaye :

— Mais... non, voyons... ça ne... tue pas les baleines !

Il n'est pas à l'aise, la sueur inonde son front. Il ne s'attendait pas à un forum citoyen en plein dans son rayon. Les gars qui font leurs courses bizarres rappellent. Majid se renseigne. On lui explique.

— Il a inventé un nouveau sucre...

— Ah ?

— Et c'est plus cher...

— Merde...

Le broussard de la sécurité arrive, la société est au complet. On attend toujours les explications du gars. Heureusement qu'il a des sourcils, ça draine la sueur.

— Un nouveau paquet étanche... C'est tout de même un progrès, non ?

Une fontaine, le gars. Ça coule de partout. Son sucre est protégé, il a de la chance. Mais nous, on s'impatiente. On n'en peut plus de ses explications foireuses. Une même voix s'élève, ça fuse de partout.

— On n'en a rien à foutre, d'étanchéifier le sucre...

— Il y a des choses beaucoup plus importantes !

— Et il ne pleut pas dans les placards !

— Et en plus, on a des boîtes...

La maman est d'accord. Les boîtes, c'est la solution. On achète le sucre dans du papier cheap écolo et on verse ça dans sa boîte. Et on arrête de faire chier la nature.

— Et ça protège les baleines !

La colère s'aggrave. Le gars est une insulte pour tout le monde. Le gamin qui nous relie à la planète lui envoie un paquet de sucre vanillé dans la gueule.

C'est le signal. On prend tous des boîtes et on y va. Le gars se protège avec ses petits bras qui manient le sucre, mais il a du mal. Tous les produits vont dans sa tronche. Conserves, paquets, flacons, ça le cabosse de partout. Il s'écroule, il nage dans la nourriture éventrée.

Et Majid bondit. Le saut est magnifique, tout le monde regarde. Son pied d'appel le propulse au-dessus de nous. Il fait voyager une boîte de petits-pois-carottes au bout du bras et il fouette ça mieux qu'au hand.

La boîte part dans son but merveilleux. Elle vient cogner la tête du gars. La boîte crânienne s'ouvre. C'est la fin du sucre étanche.

Le gros œil crevé

Octave m'appelle. C'est bizarre, ça fait bien longtemps qu'on ne s'appelle plus. En plus, il est tard, pas loin de minuit.

Je décroche.

— Octave ?

Silence. Des essuie-glaces. Il roule dans sa voiture. Un grand soupir, et il s'exclame :

— Ah, putain ! Ils ne me lâchent pas !

Il parle des auditeurs. On lui a foutu ça au cul et il ne s'en sort pas.

— Ils veulent tout... Le moindre livrable, le moindre coût... Ils font chier tout le monde... J'ai jamais vu ça...

Des gars hyperbourrins. Des teigneux de la transparence. C'est pour ça qu'on les a choisis. Tant que tout n'est pas dans des boîtes précises avec des flèches, des entrées et des sorties, ils ne lâchent pas le morceau. La méthode pitbull. Et là, ils terminent de dépecer Octave.

— Leurs recommandations, mais c'est...

Il se gare. J'entends du gravier. La pluie crépite sur le toit.

— Impossible... Tout est à refaire...

La voix est lourde, les essuie-glaces continuent de chasser l'eau. Il coupe le moteur.

— C'est plus grave que ça, hein, docteur ?

— Ben oui, je dis.

Il le sait bien, l'audit n'est qu'un prétexte. On le poursuit avec ça, mais la réalité, c'est qu'il n'arrive pas à réduire son équipe. Il me pose la question :

— Tu fais comment, toi ?

Et là, je m'énerve.

— Mais, bordel, Octave... Il faut que les gens partent ! Ne me dis pas que t'as pas compris ça ! Moins quarante pour cent dans le budget...

— Mais on est bons...

— Mais on s'en fout ! Le secteur s'effondre... T'as une bite dans la tête ou quoi ?

Vite, je ferme la porte du salon. C'est inutile de réveiller ma femme et ma fille avec une gueulante obscène.

— Bon... D'accord... Mais, alors...

— Alors, quoi ?

— Tu fais comment ?

Je reviens à la fenêtre. Il pleut ici aussi, il ne doit pas être bien loin. Et puisqu'il veut un rapport de vérité, il va l'avoir.

— C'est simple... Je les décourage... Parce qu'ils ont du courage, les gens. Et de la bonne volonté aussi. Alors, je propage le sale message dans les couloirs. Ça ne les quitte pas d'une semelle. C'est l'urgence ? Oui. Et le pain noir ? Pour longtemps. L'avenir ? Pas l'ombre d'un avenir en vue. Et ce contrat... On l'a eu ? Non. Ils ont préféré la concurrence. Et il faudra... Qu'on parte ? Oui, à terme. Le site va fermer. Voilà, comment je fais. Je suis puant et implacable. Comme le message. Tout le temps... Tu vois ? Chaque pas dans le couloir...

Il éteint ses essuie-glaces. Le gros œil crevé pleure sur lui. C'est même pas violent, ça mouille tout, c'est tout. Derrière, il y a un autre bruit, mais je n'arrive pas à le reconnaître.

— Où tu es ?

— Nulle part.

— Tu ne veux pas me dire où tu es...

— Quelle importance ?

Aucune, effectivement. Pourtant, il y a ce bruit à côté de lui. Ça coule à gros bouillons.

— C'est la Seine ? T'es garé à côté de la Seine ?

SOUVENIRS D'UNE DÉCENNIE

Deux hommes rentrent dans une pièce vide. Ils viennent d'un couloir et il y a une porte en vis-à-vis. L'un d'eux montre la porte.

— C'est là.

— Ah...

L'autre gars saisit la poignée et retire vivement sa main.

— Hou ! Putain ! Ça pique !

Il se tient la main, il a vraiment mal.

— C'est parce que t'es pas prêt, dit l'autre.

— Ah...

Le gars est surpris. Il regarde la porte en se massant la main.

— Ça veut dire qu'il y a un sale truc ?

L'autre réfléchit, les mains dans les poches. Il fait un pas.

— Un spectacle, en tout cas.

Le gars qui a mal regarde par la porte entrouverte. Il pourrait presque y passer un bras. C'est faiblement éclairé, ça pulse. On perçoit des sons étouffés, compliqués, noyés dans des frottements. On ne peut rien reconnaître. Le gars marche, songeur, dans la pièce. Lui aussi met ses mains dans les poches.

— En même temps, c'est bien, dit l'autre. Ça veut dire qu'on peut empêcher ça.

— Empêcher ça ?

— Oui... Lutter, combattre... Je ne sais pas, moi...

L'autre soupire. Il n'est pas du tout persuadé. Il est même franchement agacé.

— Combattre, combattre... On peut toujours combattre...

Il fait un tour sur lui-même et il montre le mur du fond. Plein d'écrans s'allument et couvrent entièrement le mur. Ça forme un damier d'explosions, de guerres et de catastrophes naturelles et pas naturelles. De la misère, des villes détruites, des files, des charniers, des lynchages. Les scènes sont hachées et sautent d'écran en écran. C'est impossible de suivre quoi que ce soit. Un chevauchement de voix inaudibles accompagne les images.

Le gars conclut, presque fâché :

— Il y a toujours eu ça...

L'autre cherche ses mots en marchant :

— Oui... Et ces images ne sont pas... une situation... Il y en a des tonnes, ça déborde... Ça pourrait avaler ta vie, tellement il y en a... Et en plus, elles ne te sont pas destinées à toi, précisément...

— ...
— Tu peux en choisir une, bien sûr, avec tes goûts... et t'enfoncer dedans...
c'est possible, mais...

— Ce serait du hasard...

— Pire que ça...

— Trucage ?

— Oui... Ce sera toujours au fond le choix de quelqu'un d'autre...
Manipulation de merde...

— Putain...

— Tandis que la porte qui est là, c'est une rencontre. T'es là, devant, et c'est à toi d'ouvrir ou de ne pas ouvrir. C'est ça, la différence. Une vraie situation.

Les images s'éteignent. L'autre gars répète pour lui-même :

— C'est à moi... et il y a un sale spectacle derrière...

— C'est pour ça que tu vas l'ouvrir. Pour t'interposer.

— M'interposer ? Mais avec quoi ?

— Eh bien... avec la parole, d'abord... Tu vas arguer, arguer, arguer... Et le ton va monter, parce qu'ils ne seront pas d'accord, et après, il y aura les corps...

— Et c'est moi qui prendrai...

— Oui... C'est comme ça que ça marche. C'est mécanique, la souffrance.

Le gars, toujours songeur :

— S'interposer...

Il se tourne vers l'autre et il demande :

— On a un peu de temps ?

L'autre est surpris. Il hésite.

— Oui... Je suppose...

— Eh bien, dans ce cas, asseyons-nous.

Une table et des chaises de bistrot apparaissent au milieu de la pièce. Celui qui voulait du temps est déjà assis. Il demande gaiement à l'autre qui le rejoint :

— Tu bois quoi ?

— Je ne sais pas ce qu'il y a ici.

— Tout ce qu'il y a dans un bistrot.

— Eh bien, prenons du vin. Ça te va ?

— Mais oui ! C'est ça que je voulais...

Un barman apparaît. Il pose une bouteille de vin et deux verres sur la table. Il montre l'encoche sur l'étiquette.

— Ça, c'est une demi-bouteille.

Il disparaît. Dans le fond de la pièce, on distingue vaguement un comptoir dans la pénombre. Les deux hommes se servent.

— Ça ne marche jamais, ce truc.

— Quoi ?

— Le coup de la demi-bouteille... On dépassera...

— On s'en fout...

— Oui...

— ...

— Je repense à ce que tu disais...

— Quoi ?

— Ta pléthore d'images... Le fait que ce ne soit pas une situation...

— Eh bien ?

— Eh bien, je ne suis pas tout à fait d'accord... Tu te rappelles du Rwanda ? Eh bien moi, ce truc, j'en ai pleuré, je te jure... Oui ! C'était dans le train... je lisais le journal...

— Le RER C. Tu allais à Brétigny-sur-Orge.

— Mais oui ! C'est ça ! Le RER C ! Et ça m'a étouffé, ce truc... Enfin, comment dire... Des larmes d'adultes... T'as des sortes de sanglots qui viennent, mais ça ne coule pas vraiment... Mais t'es étreint ! Oh bon Dieu... T'es serré, serré, serré... T'es tout seul sur ta banquette, collé à ta vitre, et on te regarde, tellement t'es bizarre. T'as l'impression d'être un morceau de pâte qui pleurniche, qui suinte... et les gars ne comprennent pas... et les stations et les stations et les stations...

— Tu te l'es mangée, cette ligne...

— Ah, putain oui ! Des années...

— Les trains avaient des noms... Bill, Jazz, Mica...

— Quatre lettres...

— Et avec ça, tu fais tous les voyages possibles...

— Des années de journaux dans les trains...

Ils se resservent. Quand l'un prend la bouteille, il sert l'autre et vice-versa. Chacun boit autant de vin.

— Mais il n'y avait pas que ça...

— Quoi ?

— Pas que les journaux, il y avait le soir aussi.

— Oui... Le soir, j'étais trop foutu pour lire... Trop vidé, alors je regardais les paysages... les jardins potagers, les arbres, la Seine...

— Et le cimetière de bagnoles...

— Ah oui ! Un sacré truc... Toutes ces carcasses... les montagnes de pneus...

— Tu ne le loupais jamais.

— Non... Ça me rappelait mon enfance. Je caillais des carcasses, quand j'étais même.

— Tu regardais ça, tu te retranchais.

— Oui... De toute façon, dans ces transports, tu ne peux rien faire d'autre. T'es seul, tout le temps... Pendant toutes ces années... C'est assez incroyable...

— Il y a eu cette fille...

— Ah oui ! Une apparition... En jupe et en bas noirs... Elle s'est assise en face de moi, le wagon était désert... Elle a mis ses pieds sur la banquette, juste à côté de ma cuisse. Ses jambes étaient là, j'aurais pu toucher. Elle m'a lancé un coup d'œil, et là, je te jure, j'ai senti mes doigts de pied. J'étais totalement pris.

— Elle est restée longtemps ?

— Oh... Plusieurs stations... J'ai eu le temps, je ne peux pas dire le contraire.

— Et elle est partie...

— Oui... Un autre gars est arrivé et elle s'est assise à côté de lui. Ils m'ont souri tous les deux.

— Elle putassait ?

— C'était pas net. Ils m'ont peut-être tourné en bourrique, je ne sais pas...

— Ça t'a poursuivi longtemps...

— Oui... J'aurais voulu savoir...

Il ressert du vin et il reprend :

— Et la Yougoslavie... tu t'en rappelles ? Ça aussi, c'était bizarre...

— On dépasse l'encoche, dit l'autre.

— On s'en fout... Et tu vois, pour la Yougoslavie, j'ai été amer, fâché, impuissant, mais pas aussi défait que pour le Rwanda...

— Et pourquoi ?

— Je ne sais pas... Je n'étais pas content depuis la guerre du Golfe, depuis le sommet de Rio... La Yougoslavie et l'impuissance de l'Europe, c'était moche, mais ça ne m'a pas surpris. Ça m'a découragé, c'est tout. Tandis que le Rwanda, ça a été un coup de massue... Inattendu, incroyable... Vraiment en trop.

— À cause de l'Afrique ?

— Peut-être...

— ...

— Une drôle d'époque, tout de même... Presque tous les ans, t'avais un motif d'être en colère.

— T'as rigolé, aussi...

— Dans le train ? Non. Je ne rigolais pas.

— Si...

— Ah oui ! Une fois... Un truc complètement dingue... Une nana, une mongole... Elle a tiré son tampo et elle l'a tenu devant elle, au bout de sa ficelle, comme un pendule... Et elle a regardé tout le monde autour d'elle. On était gênés, tu penses bien... En plus, c'était l'été, il faisait chaud... On était serrés comme des sardines... Et le truc oscillait, rougeâtre, au bout de la ficelle. J'étais au bord d'exploser de rire. Mais j'avais honte ! Je ne voulais pas rajouter à son mal ! Alors, j'ai été dans le compartiment d'à côté et je me suis écroulé de rire.

Il rit.

— C'est con, hein ? Les mecs, ils m'ont regardé comme si j'étais fou.

Et après un silence :

— J'ai faim. Tu penses qu'on peut bouffer ?

— Ça doit être possible.

Les deux se retournent vers le mur qui reflète tous les plats qu'on peut imaginer. Il y a des bruits de brasserie. Le barman réapparaît.

— Qu'est-ce que vous désirez ?

— Oh... Un truc simple, dit le gars. Un sandwich jambon-crudités... Vous avez ça ?

Le barman part sans répondre et ramène un jambon-crudités.

— Je prendrais bien un supplément mayonnaise avec.

Un ramequin géant composé par tous les écrans apparaît sur le mur du fond. Une cuillère le remplit de mayonnaise. Le barman tend le bras derrière lui et pose aussitôt le ramequin sur la table. Il disparaît. Les écrans s'éteignent. Le gars mange.

— Un crudités, pour que ce soit bon, il faut beaucoup de mayonnaise.

L'autre ne répond pas. Il regarde son pote se régaler du sandwich. Les écrans se rallument pour diffuser des extraits de la Coupe du Monde. On voit les buts, les embrassades victorieuses et la fête dans toutes les villes de France. Le gars parle en mangeant.

— Oh putain ! C'est vrai ! J'allais oublier... Quel moment ! Et pourtant, tu vois, le foot, c'est pas trop mon truc... Mais là, il y avait une ambiance...

— T'étais tout le temps fourré à Bastille...

— Oui, j'avais des potes... On sortait, on se fatiguait même en pleine semaine. C'était bien. C'est pas qu'on n'en avait rien à foutre, mais on était sportifs. On bossait dur, mais c'était comme ça.

— Le jour de la finale, t'as acheté des roses...

— Ah oui ! Tout un bouquet à un gars... Et j'ai distribué les fleurs, au hasard, dans la rue...

— T'avais tout, à cette époque...

— Oui... L'argent, l'amour, la bosse...

— La fête...

— Le sexe, les voyages... Tout...

Le sandwich est presque terminé. Le gars avale le quignon et vide son verre. Les images de liesse s'éteignent une à une. L'autre demande :

— On y va ?

Les fossoyeurs

C'est la nuit, on est au bord de la Seine. Octave est à genoux devant le trou qu'il a creusé. Je le tiens en joue. Il supplie, évidemment. Je décide de terminer l'explication.

— Et puis, merde... Je vais te dire... T'as trop épousé les tuyauteries... T'es resté là-dedans, combien... Une quinzaine ? Une vingtaine d'années ? Tu t'es décérébré, à force... Tu t'es incrusté et t'as bouffé les miettes... T'es un sale éboueur et un gardien dégueu du gâteau.

Je le flingue. Il tombe dans le trou. La Seine vomit des homards géants. Ils ont des carapaces bleu nuit avec des points jaunes. C'est presque un ciel qui sort de l'eau. Avec leurs pinces, ils prennent les voitures et ils les déchirent. Ils tirent de la carcasse des bouts du gars ou de la famille et ils portent ça à leurs mandibules. Leurs pattes arrivent à grimper partout. Leurs pinces éventrent les portails et plongent dans les fenêtres.

Et voilà, on ne voit plus Octave. Encore un peu de terre et c'est bon.

JE GAGNE TOUJOURS À LA FIN

— VOUS !

— Moi ?

Ma femme avait gagné.

— Une cabine d'essayage... Vous choisissez n'importe quel article... Vous l'essayez, et si ça vous plaît, vous l'emportez.

Depuis quelque temps, ça se passait comme ça. On franchissait le tourniquet du Casino Géant et on pouvait gagner.

— Alors... Vous allez essayer ?

— Euh... Oui ! Bien sûr !

BingoMan, il s'appelait. Il avait une redingote rouge et un grand col blanc qui débordait. Sa mèche plongée dans le gel était dressée comme une vague. Elle tombait sur vous quand il se penchait.

Ma femme a pris le ticket, elle était contente. Notre gosse, moins. Il aurait bien voulu gagner, lui aussi. BingoMan l'a tout de suite compris.

— Et toi aussi, t'as gagné...

— MOI AUSSI ?

— Oui ! Un ticket réduction sur tout le rayon jouet...

— WOUAH...

— 50 % sur n'importe quel jouet...

Une arnaque. On était quand même obligé d'acheter la moitié d'un jouet.

— J'AI GAGNÉ, MAMAN... T'AS VU ÇA ?

— Oui, mon chéri...

Je me suis enfoncé dans mon col. Je n'avais qu'une hâte, arrêter de gagner. En finir avec ces courses et sauvegarder le peu qu'il restait du samedi après-midi.

— Et ton papa aussi...

— MON PAPA ? IL A GAGNÉ ?

— Oui... Un ticket de réduction sur l'épicerie fine... 20 % sur n'importe quel article...

Ils ne savaient plus quoi inventer pour fourguer leurs conserves. Je n'y allais jamais, à l'épicerie fine. C'était atrocement cher. J'ai empoché le ticket pour ne pas faire d'histoires.

J'ai poussé le chariot. La voix de BingoMan nous a accompagnés dans le magasin. Le samedi était magnifique, une famille entière avait gagné. Une nouvelle poissonnerie avait ouvert dans le fond du magasin. Christian allait nous accueillir. Les poissons étaient extraordinairement frais. Mon gosse riait.

— PAPA, IL A GAGNÉ UNE BOÎTE DE CONSERVE...

Il tenait la main de sa mère. Il adorait gagner, mon fils.

— ON VA VOIR MON CADEAU ?

— Non, j'ai dit. D'abord, maman...

— POURQUOI ?

— Mais parce que c'est comme ça...

Ces temps-ci, il n'y en avait que pour lui. C'en était franchement agaçant. Sa mère lui a passé une main dans les cheveux.

— Eh oui, mon chéri... C'est comme ça...

Elle a rajouté son sourire supérieur, un mystère rien qu'à elle. En principe, après ça, il se taisait.

Elle est sortie de la cabine.

— Alors ?

Un peu inquiète, à vrai dire. Et elle avait raison.

— Eh bien, euh...

— NON, MAMAN. T'ES UN SAC.

— Mais ça suffit de parler comme ça à ta mère !

— C'EST COMME ÇA QU'ON DIT.

— Non ! C'est pas comme ça qu'on dit...

— SI !

Elle était toute triste, ma femme.

— Il a raison... C'est ma culotte de cheval...

— Mais pas du tout ! C'est le pantalon qu'est mal taillé !

Une évidence. Il avait des soufflets sous le cul et il était étroit aux genoux. Enlaidissement maximum garanti.

— Enlève ça... Il n'est pas joli, ce pantalon.

Elle est ressortie de la cabine. On a regardé les autres articles, tout était gris et moche. Que des choses impossibles à vouloir. Pourtant, il y avait quelque chose de gratuit là-dedans. C'était rageant. J'ai montré une écharpe, à tout hasard.

— J'en ai plein, des écharpes...

Un immense tas. Et de bien plus belles, c'est sûr. Elle a trituré le tissu qui pendait. Elle a ajouté, un brin dégoûtée :

— Et t'as vu l'écharpe ?

Nulle, l'écharpe. N'en parlons plus. On avait fait le tour de tout. Le rayon avait fini de nous désespérer.

— Bon, elle a dit... On les fait, ces courses ?

— ET TON TICKET, MAMAN ?

Et là, elle a fait quelque chose d'extraordinaire.

— Eh bien, tu vois, mon ticket...

Elle l'a déchiré en mille morceaux. Le gamin était bluffé. Les petits brins de courage ont volé devant lui.

— T'AURAIS PU LE DONNER !

— Non ! C'était le mien... Ça m'a fait plaisir de le déchirer...

Quelle leçon ! Elle avait retrouvé son sourire magnifique. Le marmot ne comprenait pas tout, mais il la buvait du regard.

— Je commence les courses et vous allez aux jouets... Ça vous va ?

Bien sûr que ça lui allait, au gamin. Et à moi aussi. Une balade complice avec son même, c'est toujours appréciable. D'autant plus que j'avais deux ou trois choses à lui dire.

— Vous ne tardez pas, n'est-ce pas ?

— Promis, chérie...

— Et tu vas chercher le vin ?

— Bien sûr.

C'était mon rayon, le vin. Je lui ai fait un bisou, comme ça elle ne partait pas sans rien. Puis on s'est dirigés vers les jouets, mon fils et moi. J'ai tout de suite embrayé.

— Toi, il faut que t'arrêtes de traiter ta mère...

— PAPA...

— Tu l'as traitée de sac... devant moi, en plus... Si tu veux la guerre, tu vas l'avoir...

— OH... PAPA...

— Je ne plaisante pas.

Je nous ai arrêtés devant le bricolage. Il a bien compris le problème. On pouvait rejoindre maman sans passer par les jouets.

— Alors ?

J'attendais. Tant que ce n'est pas acté, il faut considérer qu'il n'y a rien.

— D'ACCORD, PAPA...

— D'accord, quoi ?

— JE NE TRAITERAI PLUS MAMAN...

On a repris la marche.

— ELLE A QUAND MÊME PERDU...

— Non.

— SI ! IL N'Y AVAIT RIEN, DANS SON TICKET.

Je me suis arrêté à nouveau.

— Considère que maman n'a *jamais* perdu...

Et je ne gueule pas. Je souligne juste le mot. C'est ce que font les meilleurs pédagogues.

— ELLE N'A PAS GAGNÉ !

— Si, ta maman a *gagné*. Et mieux que ça... Elle a gagné *une bonne fois pour toutes*...

Une idée importante. Délicate, et pas du tout évidente. On met un temps fou à se la mettre dans le crâne.

— Et c'est pas une affaire de ticket ou pas ticket. T'as vu la classe absolue avec laquelle elle a déchiré son ticket ? T'es capable de ça, toi ?

Il a regardé son ticket. Il devait bien reconnaître que non.

— Eh ben, voilà... Et donc, maman a... ?

Même méthode. Je ne bouge pas, j'attends.

— *GAGNÉ*...

— Bien.

On a repris la marche. Il était un peu triste et je le comprends. C'est toujours embêtant de voir quelqu'un qui gagne tout le temps.

— Une dernière chose...

— OH, PAPA... J'AI DROIT À COMBIEN DE SHORTS AUJOURD'HUI ?

— Encore un.

Il s'est abstenu de boudier, on se rapprochait des jouets.

— C'EST QUOI ?

— Tu parles trop fort.

Gros silence tout d'un coup.

— JE PARLE TROP FORT ?

— Oui.

— DEPUIS QUAND ?

— Depuis le début.

Je n'ai pas menti une seule seconde. Il gueule tout le temps, ce gamin.

— ET TOI, TU PARLES PAS TROP FORT ?

— Ah non. Moi, je pousse l'eau délicatement... Je suis une petite pagaie...

— MAIS PAPA... T'AS RIEN À VOIR AVEC UNE PETITE PAGAIE !

— Si... Et toi, t'installes un gros bordel devant ta bouche... Et ça se propage, tu frappes la mer comme un dingue... T'es une grosse hélice qui secoue le cosmos...

— UNE GROSSE HÉLICE ? ET JE SECOUE LE COSMOS ?

— Exactement.

Fin de la parenthèse éducative. Le petit paquet de neurones chauffait un maximum. Il avait de l'aliment pour longtemps. J'étais content, j'avais introduit des rudiments de mécanique des fluides. Le sens physique se bâtit très tôt. Il faut profiter de la moindre occasion.

— WOUAH...

Les jouets... Un très beau rayon. Rien à voir avec les vêtements. Mon fils a pénétré le sanctuaire dans le silence le plus absolu. Il a tout regardé. Et il s'est arrêté.

— PAPA... C'EST ÇA...

Un fusil à plasma multimodes. *Aliens versus Predators*. Un écran se déplie devant toi et t'as des scénarios.

— T'es sûr ? Ta mère n'aime pas trop... Ça fait du bruit, la guerre...

Peine perdue. L'item magique éteignait tout le reste.

— ELLE N'EST PAS LÀ, MAMAN...

Pouvait-on en vouloir, au gamin, de ramper dans les couloirs et d'exterminer les monstres ?

— ALLEZ... PAPA...

Combien d'heures avais-je passées moi-même à lutter dans les couloirs ? à conquérir le monde ? traquer l'ennemi ? construire des vaisseaux spatiaux pour découvrir d'autres ennemis ? Un nombre d'heures incalculable. Presque autant que les maths et la physique, à coup sûr.

— ALORS, PAPA ?

Non... On ne pouvait pas lui en vouloir. Et il était beau, le jouet, il faut le dire.

— D'accord.

— OUAIS !

Il a pris le paquet et il l'a déchiré aussitôt.

— Tu ne peux pas attendre ?

— NON.

Question stupide. Le gamin est un processus logique. La moindre faille, et il s'engouffre dedans. J'ai eu droit à la guerre dans la seconde. Des bwouff, des crrraaaaaarr... Les aliens et les predators sortaient des décombres d'une ville détruite. Le décor explosait quand mon gamin tirait. Des humains perdus se baladaient là-dedans. L'arme parlait.

— *Lance-flammes... Pchhhhh...*

— GÉNIAL !

Des fusées éclairantes également. Dès qu'il bougeait l'écran, il découvrait du paysage et des monstres. Il faisait ses pirouettes autour de moi pour les dégommer. Je me suis mis en quête des vins. Le massacre m'a accompagné.

— PAPA ! IL Y A DES PRÉDATRICES !

Ah oui. Ils avaient introduit la femelle du predator. Elles avaient de longues jambes et une petite armure à nichons.

— OH PUTAIN... ELLES SONT DURES !

Encerclé, le gamin. Il tirait partout, il ne visait plus grand-chose.

— ELLES ME DÉPÈCENT !

Eh oui. À un moment donné, l'arme s'éteint. C'est fini pour toi. J'étais content qu'il apprenne ça, mon gamin. J'ai profité du répit pour m'orienter. Mais la pause n'a pas duré. Il a appuyé sur un bouton et il s'est tout de suite offert une nouvelle vie. C'est tout sauf éducatif, ces jeux.

Ah ! Les vins... Un rayon irrécusable. Le bon millier d'étiquettes couvrait toute la surface du globe. On sautait de l'Alsace au Chili, en passant par l'Australie, le Portugal... Le terroir et l'exotisme, on avait tout. Et dans toutes les gammes de prix. Ils n'exagéraient pas.

— OH PUTAIN, C'EST DÉGUEU !

Un pays d'oc, pourquoi pas... En cubi de cinq litres, c'est ce qu'il y a de mieux. Ça contient à peu près sept bouteilles et ça t'épargne un voyage au local-poubelles. Sauf que c'était du merlot, et que le merlot...

— PAPA ! IL Y A UNE PONDEUSE !

Et là, impossible de penser à la nuance du merlot. Mon gamin était devenu une toupie dingue. Il me poussait, il massacrait dans mes jambes.

— IL Y EN A PARTOUT !

Des vagues de crabes reptiliens rapides fondaient sur lui. Il les brûlait au lance-flammes, mais il devait aussitôt réenclencher sur le plasma pour sectionner les tuyaux-tentacules de la pondeuse. La chose ignoble sortait du décor en crevant les murs et en éventrant les trottoirs.

— Stop...

Il n'entendait pas, évidemment.

— STOP, J'AI DIT !

Ah... Enfin...

— Ben quoi ?

Il a fait sa petite gueule d'incompris.

— BEN, T'ES STOPPÉ, C'EST TOUT.

C'était pourtant simple. Sans un minimum de concentration, impossible de choisir mon breuvage. J'ai repris mon étude. Le merlot, c'est trop fruit rouge. Il me fallait quelque chose de plus charpenté. Un languedoc, oui... Mais de quoi était-il fait, celui-là ?

— Je l'avais presque...

Du syrah, du grenache...

— T'es lourd, papa...

— NON, JE NE SUIS PAS « LOURD ». C'EST TOI QUI ES LOURD À FAIRE TOUT LE TEMPS LA GUERRE AUTOUR DE MOI. T'AS QU'À L'EXTERMINER DANS LA FARINE ET LE SUCRE, TA PONDEUSE...

Je me suis penché à nouveau sur mon cubi. Elle était terriblement laborieuse, cette étude du vin. Donc... Du syrah, du grenache et du carignan. Parfait. Dur en bouche et on a la pierre. J'ai pris le cubi.

— Qu'est-ce qui se passe, monsieur ?

Une délégation du Cameroun. Ils avaient des costumes et des cravates aux couleurs du magasin. Et ils se proposaient de régler le différend entre mon fils et moi...

— RIEN ! JE CHOISIS MON VIN !

— C'est papa, il gueule...

— MAIS ÇA VÂ PAS ? MAIS TU TE RENDS COMPTE DE CE QUE TU DIS ?

Une évidence écrasante a écrasé tout le monde. L'Afrique entière avait des petits airs désolés.

— Calmez-vous, monsieur...

— MAIS JE SUIS CALME !

Un diplomate s'est accroupi pour être à la hauteur de mon fils.

— Ton papa... il boit, n'est-ce pas ?

La preuve pendait au bout de mon bras. Le gars pouvait encore se la recevoir sur la tronche.

— Ah mais... il fait plus que ça ! Il enfle ! Maman le dit tout le temps... Il grossit... Et il rigole toute la journée... Et à un moment donné, il envoie chier tout le monde... Il claque la porte, on comprend même pas pourquoi...

Avez-vous déjà assisté à un tremblement de terre ? Et la fêlure se fait exactement sous vos pieds ?

— Reposez ce cubi, monsieur...

La gravité vous happe. Des particules mystérieuses. Les physiciens cherchent toujours.

— Allez, monsieur... Laissez ce cubi...

Ils me l'ont pris des mains.

— On va vous raccompagner jusqu'à la sortie...

Spolié, expulsé.

— Et c'est quoi, ce paquet vide ?

Le petit traître a vite récupéré son emballage.

— C'est à moi ! Maman va le payer à la caisse...

Et moi, j'étais serré. Un gars à droite, un gars à gauche. Direction la sortie. Mon fils était pété de rire. Il faisait des oh lala, une gueule de gros scandale à lui tout seul. De temps en temps, il bousillait au plasma un chariot, une mamie... Il n'avait plus besoin d'écran, il postillonnait en direct.

On est arrivés aux caisses. Elle nous attendait, excédée.

— Ben alors ?

J'ai montré les gars.

— Ils ne veulent pas que j'achète le vin...

Mon gamin a posé le fusil et l'emballage sur le tapis roulant.

— C'est papa... Il gueulait comme un putois... Il a été attrapé...

Elle l'a regardé droit dans les yeux. Elle a tout de suite compris qu'il lui racontait des craques. Elle s'est dirigée vers mes geôliers. Droite, et d'une pâleur extrême.

— JE VOUS PRÉVIENS... SI VOUS NE LAISSEZ PAS MON MARI ACHETER LE VIN, JE LAISSE TOUT ÇA ICI...

La justice incarnée. Qu'est-ce qu'elle était belle, ma femme, quand elle était en colère ! Elle a montré la montagne de courses sur le tapis derrière elle. Dans la queue, ils ont tous fait des sales tronches.

J'ai senti les blazers frémir à côté de moi. La caissière leur a lancé un regard noir.

— BON... J'APPUIE SUR LE BOUTON OU PAS ?

En plus, celle-là, elle était vieille et tout le temps là. Elle disposait forcément d'une influence maximale. Et elle leur laissait le choix du déclenchement de la procédure d'urgence... Une responsabilité bien trop lourde pour leurs frêles épaules. Le chuchotement ne s'est pas fait attendre.

— Allez-y, monsieur...

Je me suis dépêché. Je voulais leur montrer ma bonne volonté. Pas à eux, mais à tous les gars de la queue, ils étaient au bord d'exploser. Les autres queues nous regardaient, c'était la honte absolue.

J'ai retrouvé mon vin, et mieux que ça. Le même, mais en dix litres. J'économisais deux voyages au local-poubelles. Je suis revenu, la tension était à son comble. J'ai dépassé tout le monde et j'ai posé mon vin sur le tapis. J'ai essuyé quelques regards de désapprobation, mais je m'en foutais. J'ai mis la barrière *client suivant* pour endiguer l'altérité. Un dur exercice de citoyenneté, le supermarché.

L'enregistrement était presque terminé. Ma femme ne décolérait pas. Elle a saisi le fusil à plasma et elle l'a tendu à la caissière.

— Prenez-le.

— Maman ?!

— Ah non, madame, il est déballé.

— Je le paye, mais prenez-le. Vous avez des enfants ?

— Euh... Oui !

— Et ils aiment les aliens et les predators...

— Ah ! M'en parlez pas... Ils adorent...

— Eh bien, voilà...

Elle ne s'attendait pas à ça, la caissière. Un super fusil à plasma entre les mains. Elle connaissait le prix du jouet magnifique, elle l'a vite rangé sous sa caisse.

— Maman... S'il te plaît...

Les larmes venaient. C'était au tour de mon cubi. J'ai sorti mon ticket, à tout hasard.

— Ça marche ?

— Oui.

Vingt pour cent de réduction. Deux litres gratuits, c'était loin d'être nul. Le gamin piquait sa crise. Ma femme s'est tournée vers lui.

— Pour toi, ce soir, c'est purée-jambon... Et tu vas dans ta chambre...

Génial. Une soirée en tête-à-tête avec ma femme.

— Non... Maman...

Il chialait toutes les larmes de son corps.

— S'il te plaît...

Et moi, je me rendais utile. Je déposais délicatement les sacs dans le caddie. Je faisais attention aux œufs. Mais je lui aurais bien léché les joues, au gamin. Histoire de voir le goût que ça a. Je ne suis pas loin de penser que chaque sentiment fabrique sa molécule. Elle traverse le corps comme un psychotrope. Il n'est pas exclu qu'on la retrouve dans les larmes. Ma femme a tapé le code, la mâchoire crispée. Le ticket de caisse nous a délivrés.

Elle s'est pendue à mon bras, exténuée. Je poussais le chariot et je la tirais en même temps. Je lui devais bien ça, elle avait fait les courses toute seule.

— Tu ne touches à rien, j'ai dit... Tu t'allonges dans le canapé et je m'occupe du reste.

Elle m'a serré le bras, on se comprenait. J'ai repéré des avocats dans le chariot.

— Un guacamole maison... Ça te va ?

— Oui...

On allait repousser la journée le plus loin possible. Boire, sourire, trouver une saveur... Elle a posé sa tempe contre mon épaule. Elle serrait toujours plus.

— Et après ?

Un sac de joues de lottes surgelées émergeait. Pas trop loin, il y avait une tranche de lard.

— C'est l'histoire d'une lotte, et elle rencontre un cochon...

— Non...

— Si... Et ils tombent amoureux... Ils s'aiment au fond de la casserole...

J'ai senti ses ongles sous mon biceps. Elle arrivait jusqu'au nerf, ça faisait mal. Mais j'ai enduré. Je comprenais cet excès de vie, il équilibrait le reste. On se vengeait, on rajoutait un dérèglement rien qu'à nous. La tendresse, c'est ça. Une folie qui permet de respirer.

Et mon fils ? On l'avait oublié. On était dans une histoire d'adultes, maintenant. Je me suis retourné, il traînait ses larmes silencieuses derrière nous. Je le distinguais à peine, il se mêlait à la foule, à l'éclat des vitrines...

D'ailleurs, ça y est, je ne le vois plus. Un mince filet d'air dans une galerie marchande, mon fils.

Carte postale

La fille fonce. Elle décroche un postdoc à Los Angeles et son permis de conduire sur le Mulholland Drive. Dans cette ville, rien ne lui résiste. Elle fait ses virages en dessous des grosses lettres du Hollywood. Elle a de longs cheveux bouclés, un tee-shirt bleu UCLA et un sac Bensimon rose. Tout le monde la regarde, elle, ses seins, puis son sac. Après, on me regarde et on ne comprend plus.

— Je veux voir les indiens, elle dit.

— Ah ?

— Près de Las Vegas, il y a des indiens.

Elle me montre sur la carte. C'est le désert Hopi.

Alors, on y va. On loue une Chrysler climatisée noire avec de grosses ailes rétro et on pénètre la zone où il n'y a plus rien. De la caillasse et du beau soleil, c'est sûr. Et un distributeur de cocas rouge au bord de la route.

Aux antipodes

— Le bonheur avec ma femme me fait l'effet d'un léger pourrissement, je dis.

Une poupée aux antipodes me tient la main. On marche sur la plage et on longe les bougainvillées.

— Ça va aller en augmentant, elle dit.

Oui. Le bonheur, c'est ça. Cuire, sucrer intimement toutes les fibres. Les rendre molles et succulentes. Et cette cuisson avale tout.

— Bientôt, quand tu verras le sein d'une humaine, tu penseras à une pomme pourrie.

La poupée n'a pas ce problème. Elle est maintenable à l'infini. Elle a toutes les routines qu'il faut pour percevoir, agir, dire... Elle pourrait me larguer ou me tuer d'un coup, mais son programme s'accroche à moi, c'est bizarre.

— On s'embrasse ?

— D'accord, je dis.

Le soleil se couche, l'île est calme. Sous nos pieds, si on creuse un tunnel d'environ treize mille kilomètres, on les retrouve, eux et leurs destins obscurs. Ils fourmillent dans les grands espaces gris et bleus de l'Europe et il faudrait...

Elle détache sa bouche de la mienne et elle me dit :

— ... un imper et un fusil ? Pour les abattre comme des morts-vivants ?

Elle sourit. Toutes les visions ont leur empreinte chimique et sa langue l'a détectée. Elle replonge dans ma bouche et elle noie notre baiser dans un léger psychotrope. Les grands espaces gris et bleus fondent. Je suis à nouveau dans l'orange du soleil. J'aperçois des pirogues et les premiers poissons volants du soir.

BALADE SUR LES REMPARTS

— Alors, tu viens ou tu viens pas ?

Achille avait enfoui l'énervement au plus profond. Il avait posé ça comme une question neutre, en espérant que le ton ne perce pas au portable. Hector semblait enfin disposé à venir.

— Ah, putain... dans ton coin ?

Il fallait maintenant négocier le lieu. Du temps où ils se voyaient, les derniers rendez-vous se passaient déjà comme ça. Hector voulait voir Achille dans le 8^e et Achille voulait voir Hector dans le 18^e. Côté Monceau pour l'un et côté porte de Clignancourt pour l'autre. Et ce qui sépare ces deux lieux, c'est tout simplement un gouffre. La société, la race, la culture, le sexe, les finances, on pouvait tout mettre là-dedans. Un dégradé implacable de tout ce qui existe.

— Intersection rue Championnet, rue du Poteau, a dit Achille. Bistrot *La Renaissance*. C'est proche du périph, t'as presque pas à rentrer dans Paris.

Achille a attendu la réponse, crispé sur le portable. La négociation, c'est comme ça. On met la barre très haut et on écoute l'autre le moins possible. On l'écoute quand il dit non. Et encore, si son non est un vrai non, un non crié très fort. Il faut qu'il ait mal. C'est pour ça que le cabotin gagne toujours à ce jeu-là. Il mime la douleur. Hector connaissait ces règles. Il a soupiré au bout du fil.

— À tout à l'heure, il a dit.

Le patron du bar a reconnu Achille. Ils se sont serré la main.

— De retour ?

— Non. Juste de passage.

— Un pèlerinage ?

— En quelque sorte.

Et il a posé devant Achille un demi impeccable. Le jaune montait bien au-delà du trait. Côté Monceau, c'était l'inverse. Ils grignotaient le demi avec de la mousse et la portion tronquée coûtait deux fois plus cher. Achille détestait ça. Il a regardé l'horloge. Une heure à peine, et il allait venir à bout d'un trou de trois ans.

Ils se connaissaient depuis le collège. Vingt ans d'amitié, de virées et de longues veilles. Les études, les concours, les balades nocturnes, les discussions à n'en plus finir, la littérature, les filles, les voyages, ils avaient tout fait ensemble. Les amitiés sont mortelles, ils en avaient souvent parlé. Tout finit, même l'amour, disait Hector.

Peut-être. Mais Achille n'était pas satisfait. Un deuil, ça doit être net. Ça se comprend d'emblée. C'est une preuve que d'enterrer quelqu'un. Une impossibilité qu'on partage. Et là, il n'était pas tout à fait sûr que la boîte soit vide. Il trouvait même qu'il y avait de drôles de points d'interrogation dans le trou.

C'est pour ça qu'il avait insisté, et au-delà du décent. Il l'avait presque poursuivi, et il n'aimait pas ça, Achille. Ce n'était pas son genre. Une petite heure à tuer. Il a vidé son demi et il s'est plongé dans un *Monde* qui traînait.

— Salut.

Achille a levé la tête. Hector était devant lui et il avait un bonnet. Un bonnet de marin noir, enfoncé jusqu'aux oreilles, alors qu'on était dans un beau printemps. Ça ne voulait rien dire. Il avait enlevé sa cravate et sa veste de costume pour enfiler une veste en jean. Dessous, on voyait encore la belle chemise ivoire et le pantalon couleur tabac. Les Weston renvoyaient des reflets comme de l'ambre.

Achille s'est levé. Ils ont échangé un sourire et ils se sont fait la bise.

— Salut. C'est quoi ce bonnet ?

— Ah écoute, c'est comme ça. Ici, je mets le bonnet.

Achille a cru à un gag. Hector avait toujours une coiffure impeccablement sculptée, une vraie tête d'affiche.

— Le coiffeur t'a raté ?

— Mais non...

— Montre-moi ta mèche ! Ça fait si longtemps...

— Ah, putain...

— Allez...

— Elle est dessous, elle se porte bien. On va en terrasse ?

— D'accord.

Ils ont commandé une planche de charcuterie et un cruchon de vin. C'était le meilleur moment. Le soleil s'enfonçait dans l'axe de la rue Championnet et la terrasse était dorée. La journée était finie, les gens détendus s'attardaient en regardant les vitrines. Achille et Hector se sont assis dos au bistrot pour contempler le spectacle.

Hector a frappé sur la cuisse d'Achille.

— Bon, alors ? Qu'est-ce que tu deviens ?

Achille n'aimait pas cette question. Il avait cessé de devenir quoi que ce soit. La planche de charcuterie est arrivée. Hector s'est fait un toast au pâté.

— Oh, rien... a dit Achille.

— Tu fais des vacances de maths ? C'est ça ?

— Oui... le minimum...

— T'abandonnes complètement l'ingénierie et le consulting ?

— Oui.

Achille n'a rien ajouté. Il avait travaillé une dizaine d'années dans l'aéronautique et l'armement. C'était l'heure du pain noir, tout était bas de plafond, il avait fallu licencier. Ça avait pris du temps. Pendant trois ans, il avait réduit son équipe jusqu'à dissoudre entièrement son propre service.

Puis il avait quitté ce monde pour faire du consulting dans le tertiaire financier. L'an 2000, les projets Euro. Il avait été associé dans la création d'un

cabinet. Il avait gagné beaucoup d'argent, côté Monceau justement.

Et là, ce n'était plus le lent grignotage de la déception. C'était le dégoût qui lui avait sauté à la gorge. Un étranglement qu'aucun muscle ne pouvait empêcher.

Il avait pris ses billes et il s'était tiré. Depuis, il vivotait. Il s'était raccroché à l'enseignement. Hector connaissait par le menu tous les épisodes. Il avalait les tranches de saucisson une par une.

— Et les vacances... Ça se passe bien ?

— Merdique, a dit Achille.

— T'es dans des sales coins ?

— Oui. Et tu ne peux rien faire.

— Ça ne m'étonne pas. Il y a un gros discrédit qui pèse sur la profession.

Achille n'a rien dit. Le discrédit, il pesait sur tout. Le système, les gamins, le savoir. Il ne voyait pas bien ce qui pouvait rétablir la trinité. Mais il n'était pas là pour causer de ça.

— Et toi ?

— Toujours pareil, a dit Hector. Je ne bouge pas, mais je monte.

Hector avait fait une école de commerce et il n'avait pas quitté sa boîte de services informatiques. Elle avait été rachetée par des américains et elle n'en finissait pas de s'étendre sur tout l'hémisphère nord. Ça nécessitait des états-majors. Hector crevait les plafonds, les uns après les autres. Ça faisait déjà longtemps qu'il travaillait à un niveau de direction. Maintenant, il découvrait la dimension politique.

— J'harmonise... L'Europe, la Russie... Je passe mon temps entre Washington, Paris, Bruxelles, Moscou...

— C'est pas trop chiant ?

Hector a fait ni oui, ni non.

— Moins de management, il a dit.

Hector adorait le management. Le service, c'est de la pâte humaine, qu'il disait. On sculpte là-dedans. Il a attaqué le jambon de Bayonne. Le tour d'horizon était fait. Achille s'est dit que c'était le moment.

— Bon alors... Pourquoi tu ne veux plus me voir ?

Hector a mastiqué son jambon les jambes croisées. Il a regardé la rue, puis il s'est frotté les mains pour disperser les miettes de pain.

— Ce n'est pas le bon début, il a dit. C'est toi qui es parti... Tu as quitté ce monde.

— J'ai peut-être quitté ce monde, mais je n'avais jamais envisagé de ne plus te voir, toi !

— Tu as dit : J'en ai marre de ce monde de marchands. Boulevard Malesherbes... On sortait d'un restau... Tu ne t'en souviens pas ?

Si, Achille s'en souvenait. Il décadénassait sa moto. L'amertume l'avait submergée, il ne pouvait pas le nier. Avant de mettre son casque, il avait dit ça. Hector avait plissé son front avec tout le souci dont il était capable. Et maintenant, devant la charcuterie, ce n'était plus du souci, mais un recul mesuré. Il avalait le chorizo et il aspirait le vin sans problème. Il a poursuivi :

— Comment veux-tu que je ne prenne pas ça pour moi ? Je suis un marchand, comme tu le sais... Je suis de ce monde ! Et toi, tu le refuses...

Achille n'a rien dit. Il regardait la planche qui se dégarnissait. Hector parlait la bouche pleine.

— ... et ce monde de marchands, comme tu dis, c'est le seul que je connaisse... Les gars qui prennent le maquis, ils peuvent toujours le faire... Mais on ne les voit plus, c'est tout.

Au moins, c'était clair. Hector a tapé du couteau sur la planche.

— Hé ! Tu ne manges rien ?

— Si, a dit Achille.

Il a pris un bout de pâté. Ça avait du mal à passer. Hector a repris :

— ... et il y a autre chose... ton passage dans le tertiaire... ça s'est fait non pas grâce à moi, mais autour de moi... C'est bien avec une de mes connaissances que t'as monté le cabinet.

— Parlons-en, de celui-là !

Achille s'est énervé. Il n'arrivait pas à se remémorer la gueule du gars sans que le dégoût ne perce. Obséquiosité, petit air ahuri et charmeur, rires de mamies dans des salons de thé. Mais un entrepreneur d'une ténacité exemplaire. Et redoutable, ça c'est sûr. Achille avait beaucoup appris à son contact.

— Il mentait, a dit Achille. Il trafiquait les CV.

— Tu es trop carré.

Achille n'a pas dit non. Carré, oui, il l'était. Tout le monde le disait, ça devait donc être vrai. Il était à la direction technique et son associé vendait. Une dialectique qu'ils avaient aiguisée jusqu'à l'impossibilité.

— Il m'a fait un coup de pute, a dit Achille.

— Il t'a utilisé... pour récupérer les actions...

— Il m'a mis en danger !

— Mais ça a marché. Tu as retrouvé un poste et il a eu ses actions. Ce n'était pas élégant, et dangereux, ça oui, et tout ça dans ton dos, d'accord... Mais ça a marché !

— J'ai eu l'impression d'être le dindon d'une farce.

— Une affaire n'est pas une farce. C'est un gros paquet d'argent.

— Et tu trouves que c'est un procédé ?

Hector a fait la moue. Il ne restait presque plus rien sur la planche. Achille a laissé tomber. De toute façon, Hector continuait à voir le gars. C'est Achille qui était tombé en disgrâce. Le réseau, c'est comme ça. Il y a une logique. Un avantage qu'on tisse à plusieurs, et après, quand on partage, il peut y avoir des salauds autour de la table. Hector a scandé la conclusion avec le tranchant de la main.

— Tu dois être pragmatique, bordel... ÇA-A-MAR-CHÉ.

Le sujet était clos. Achille a vidé un verre de vin pour chasser l'épisode douloureux. Le vin passait, c'était bon signe.

— On reprend un cruchon ?

— On bouge plutôt.

— D'accord.

Achille a demandé l'addition.

— C'est moi qui t'invite.

— T'es sûr ?

— T'as accepté de me voir et tu t'es déplacé. Ça mérite un peu de viande dans ta bouche.

Achille a posé les billets courageux sur la table. Il était ric-rac, ces temps-ci. Mais il n'était pas mécontent, il s'était habitué à sa nouvelle vie. Cette épopée dans le tertiaire lui avait permis d'avoir un toit, et la première chose qu'on fait dans une forêt, c'est bien de construire sa cabane. Il n'avait plus besoin de grand-chose pour vivre. Il a regardé les beaux reflets du pantalon d'Hector.

— Il est magnifique, ton pantalon.

— Cerruti.

— Ah...

Hector, c'était la classe. Imbattable. On pouvait aligner tous les costumes qu'on voulait, on se heurtait à une gravure de mode. Achille ne comprenait toujours pas pourquoi il s'était travesti avec un bonnet et une veste idiote. Ils se sont enfoncés dans la rue Championnet. Hector a demandé :

— T'étais plutôt Kenzo, toi, non ?

— J'en ai eu quelques-uns.

— Kenzo, c'est la couleur. On les remarque de loin. Ils ont réussi quelque chose, sur ce coup-là. Mais c'est devenu cheap.

Le soleil allongeait leurs silhouettes et ils marchaient pour trouver le prochain bistrot. Achille s'est dit que tout était comme avant, pourvu qu'on ne pense à rien.

— ... et t'avais un costume noir, a dit Hector... gris anthracite... très bien coupé... sans épaulettes...

— Agnès b.

— Ah oui ! Ça t'allait bien... vraiment original... mais Agnès b aussi, ça a changé.

Puis il a regardé Achille et il a dit :

— De toute façon, tu ne pourrais plus le mettre.

— Pourquoi ?

— T'es gros.

— Oh... c'est si grave que ça ?

— Ça se voit.

— Oui, mais je veux dire... être un peu gros... c'est si grave que ça ?

Les bras d'Hector se sont écartés pour retomber.

— C'est la trentaine qui s'en va, qu'est-ce que tu veux que je te dise... C'est ton foie qui pousse ton ventre et ton estomac qui se relâche... On arrête de plaire, on s'en fout... C'est le début de l'avachissement...

Hector avait toujours été intransigeant sur ce sujet. Premier en sport tout au long du lycée. Il n'avait jamais arrêté. Il avait poursuivi la natation en senior jusqu'à un niveau international. Le sport, c'était l'exigence et la lutte contre la décrépitude. Et l'équipe aussi.

Achille ne faisait plus de sport depuis belle lurette. Il était un peu épais, mais il se sentait bien. À part sa femme, il ne voyait pas pourquoi on s'intéressait tant à son ventre. Et pourtant, il fallait l'admettre, tout le monde parlait du ventre. C'était devenu un sujet comme le temps.

Hector a frappé dans le dos d'Achille.

— C'est pas de ma faute si t'as décidé d'être laid !

Ils se sont marrés. Ils retrouvaient leurs blagues de potaches. Hector était moqueur et Achille s'en foutait d'endosser le ridicule. Cette règle n'avait pas été enfreinte pendant vingt ans. Puis ils sont arrivés à un croisement où il y avait tout un attroupement.

Une voiture avait renversé un scooter. Le gars de la voiture était sorti. Il avait une tête de plus que tout le monde, mais il était entouré d'une flopée de gamins. Le ton montait salement. Hector a fait la grimace.

— Je n'aimerais pas être à sa place.

C'est sûr, s'est dit Achille. Et pourtant, il fallait bien se poser la question.

— On intervient ?

Hector a évalué la situation.

— Des flics arrivent.

Ils ont soufflé tous les deux. On ne pouvait vouloir que des flics, dans une situation pareille. Ça a dégrisé Achille.

— En fait, c'est moi qui ai insisté, il a dit.

— Comment ça ?

— Pour te voir.

— Ça, c'est sûr...

— Oui, mais avant tu disais tout le temps que tu insisterais... que tu viendrais me voir, qu'il fallait qu'on se donne le temps... que ce n'était qu'une question de choix... Ce sont tes mots.

Et tout ça s'était délayé. Les rendez-vous manqués, ajournés... Les choses dites et qui n'arrivaient pas... C'était ça, le pire. La parole qui se désagrégeait dans les fausses promesses.

— C'était un vœu pieux, a dit Hector. Te voir, alors que t'étais en train de tout larguer...

Il a marché quelques pas, les mains dans les poches. Il a fini par dire :

— Et t'étais agressif.

— Oh...

Hector a retiré les mains de ses poches. Il s'est presque énervé.

— Arrête ! T'as pas pu ne pas sentir ça ! Plein d'agacements... Des petites piques, là, comme ça... Tiens ! les whiskys... tu te rappelles ? On te fait la promotion des whiskys écossais et toi tu dis que tu bois pour l'ivresse... Alors, voilà, on se lance dans un débat de merde...

Achille s'en souvenait. Tellement de gens le faisaient chier avec les bons vins, les bons alcools... Il trouvait ça hypocrite. L'alcool, il n'y a rien de plus simple. OH. Encore plus simple que l'eau. Et OH, c'est tout simplement le seul psychotrope permis par l'État. On rajoute bien sûr quelques autres molécules pour que ça ait du goût, mais il trouvait étonnant qu'on ne parle que de ça. Il avait lancé le débat alors qu'il y avait une pintade aux coquilles Saint-Jacques sur la table et des vins à 300 € la bouteille. Il aurait peut-être mieux fait de se taire. Mais il ne savait pas se taire, Achille. Et le repas était devenu d'un coup plus amer.

— Et tu hausses le ton, a dit Hector. Même tous les deux, on s'est fait chier pour des merdes pareilles...

Un fouillis d'autres choses est revenu dans la tête d'Achille. Il s'en voulait encore.

— D'accord, a dit Achille, j'ai été mesquin. C'est sûr, ça m'est arrivé. C'est parce que tu m'as tellement envoyé tes commentaires sur le beau, le laid, les microtaches et tout ça, que ça m'a fait chier. J'ai tenté de peser là-dedans, mais ce n'est pas mon truc. Je suis un blaireau là-dedans. C'est ta musique à toi. Alors, j'ai fait quelques fautes d'accord...

Achille était content. Il avait dit ça d'un trait et c'était une vraie démonstration. Hector ruminait encore tous les mots. Il devait reconnaître qu'une chose pareille ne pouvait pas les séparer. Achille avait toujours été brutal et carré. Depuis tout le temps. C'était sa musique à lui. Hector avait un mot pour ça : borgne. Celui qui ne voit pas le relief et qui cogne les choses quand il les prend. Achille a repris :

— Mais pour les vins et les whiskys, je te le redis : cette course aux armements côté gustatif a réellement quelque chose d'écœurant. Mais ce sont des jugements d'ordre esthétique ! Ça agace, on tique... Et on passe à autre chose !

Hector avait l'air d'hésiter. Les magasins fermaient leurs devantures.

— Ça use... Ça enlève du plaisir... Tu bosses toute la journée et tu te retrouves à lutter avec tes meilleurs potes... Et s'il n'y a pas de plaisir, tu sais, on se fait vite chier.

Plaisir... Achille n'aimait pas ce mot. Il a inspiré longuement pour ne pas partir n'importe où. Chier, c'était mieux. Il allait partir de là.

— L'ennui, je veux bien croire... Et comme motif suffisant pour ne plus se voir, d'accord aussi... Quand on s'emmerde, il faut arrêter les frais... Mais on m'a dit autre chose. On m'a dit que je te faisais peur.

Hector l'a regardé.

— C'est vrai. J'ai dit ça une ou deux fois.

— Mais peur de quoi ?

— Je ne pourrais pas vraiment te le dire... de cette énergie, je suppose... qui tourne en toi et qui refuse tout... Et qui s'exprime ! Ah, bon Dieu... Là, par contre, on peut te faire confiance...

La nuit tombait, on ne voyait plus les ombres. Les lampadaires s'allumaient, mais ils ne s'imposaient pas encore. Hector a continué :

— Je te l'ai dit, d'ailleurs... la dernière fois qu'on s'est vus... c'était dans un bar, pas trop loin...

— On y va, justement.

— Je t'ai dit : Attention, moi aussi je peux être violent.

— Je me rappelle bien.

— Je t'ai dit aussi que tu étais désespéré.

Violent, Achille comprenait. Désespéré, il avait plus de mal. Leur discussion avait porté sur à peu près tout. Le monde, l'économie, la société, l'amour. Et Hector avait lâché ça. Achille n'avait pas su quoi dire. Et trois ans après non plus.

Hector avait fermé son visage. Achille attendait l'explication. Ça a duré plusieurs boutiques. Et Hector s'est lancé.

— Je vais te dire pourquoi je ne veux plus te voir... parce que ça ne sert à rien... parce que je te vois devenir comme tous ces gars... sans entregent ni argent... Et tu sais comment on les appelle, ces gars-là ? Des pauvres types... Et ça me fait mal, c'est tout... Tu peux toujours te réfugier derrière ton

pessimisme global, la crise de la modernité où que sais-je, moi je n'y crois pas... Le monde est là ! C'est la donne qu'on a ! Et t'avais une super pioche... On ne gâche pas les cartes ! Merde, alors...

Achille laissait les mots pénétrer sa tête.

— ... personne ne fait ça... partout dans le monde... dans toutes les sociétés... On progresse ! On tient ! C'est pour ça qu'on accumule l'urbanité... On se polit ! On fait tout pour mieux évoluer dans cette métropole ! Et l'apparence, les comportements et le langage sont les clés... C'est ça, une vie normale... Et il n'y a rien d'autre...

Hector a eu un petit geste vague avant d'ajouter :

— ... quelques compétences, un métier par-dessus ça... et puis voilà...

Hector s'était calmé. Il avait remis ses mains dans les poches. Achille ne disait toujours rien.

— ... et ton pessimisme, j'ai bien réfléchi, ça ne tient pas... T'as plein de chantiers... Les télécoms, par exemple... on n'en est qu'au moyen âge... et le monde va continuer de s'informatiser... Et les bas coûts ! Ça aussi, c'est une immense réserve de chantiers... Alors, c'est vrai, l'espace, on n'y arrive pas... Mais on sait depuis longtemps que c'est une coquille vide, l'espace...

Achille a souri. Il avait souvent bassiné Hector sur Hermès. La navette spatiale européenne avait en partie motivé ses études, mais elle était restée dans les cartons. Depuis, presque tout le monde en avait oublié le nom. Quant au reste, les télécoms, l'informatique, toute cette agitation électrique l'ennuyait plutôt qu'autre chose. Une tonne de gadgets pour instrumenter une débilité puérile. Les fichiers pouvaient bien partir dans le vide et se traiter tout seul dans le silicium, pour Achille, ce n'était pas un chantier. Ça ne se voyait pas de loin.

— ... c'est une maladie, disait Hector... une nostalgie, un romantisme de l'ère industrielle...

Pas faux, s'est dit Achille. L'industrie, la lourde, la bien épaisse, elle avait eu ce courage-là. S'adresser à l'imaginaire. Elle avait réussi à happer les hommes comme le Far West et les guerres. Elle avait même creusé de grands trous qui pouvaient avaler le monde en entier. Ça devait être ça, le romantisme. Une envie viscérale d'imaginaire et d'envergure. Une énergie idiote qui tourne à vide, c'est bien possible. Puéril, sans doute. Mais il y avait forcément une nécessité qui avait allumé cette étincelle-là.

— ... alors ton gâchis, ta démission...

Hector s'est interrompu. Deux gars éclataient de rire à leur balcon. Ils étaient en caleçons avec du poil partout et ils buvaient des bières. Ils parlaient anglais et leur sono crachait du rock dans la rue.

— Tiens, des singes, a dit Hector.

Achille n'a pas résisté. C'était une merveilleuse occasion d'éprouver le propos d'Hector. Il s'est tourné vers les gars du balcon et il a demandé :

— Are you monkeys ?

Hector a secoué la tête en se détournant. Il avait tout de même un petit sourire en coin. Les gars n'étaient pas sûrs d'avoir bien entendu.

— I beg your pardon ?

— The question is : Are you monkeys ?

L'un des australiens ou des californiens a montré son poing en fixant Achille.

— Do you want this in your nose ?

Son pote riait. Une blonde en sous-vêtements bleus a fait irruption entre eux. Elle a passé ses bras autour de leurs cous et elle a tiré une langue rose à Achille et Hector.

— Joli lot, a dit Hector.

Puis elle a crié :

— HEY ! DO YOU WANT TO MAKE GANG BANG ON ME ?

Elle a passé sa langue sur sa lèvre supérieure. Les deux gars étaient tordus de rire. Elle a serré les bites des gars au travers des caleçons et elle a crié :

— DO YOU WANT TO SUCK THESE DICKS ?

— Nous sommes vaincus, a dit Hector.

Achille riait. La fille était jolie et il avait toujours aimé la pornographie. Ils se sont éloignés.

— C'était pas mal, hein ?

— De la provoc, a dit Hector.

— On ne sait pas... Tant qu'on n'a pas toqué à leur porte...

Hector a souri.

— C'est vrai.

Puis il s'est tourné vers Achille.

— Ça n'a pas l'air de t'avoir beaucoup touché, ce que j'ai dit.

— Ah si si ! Mais tu comprends, j'ai eu le temps de l'imaginer pendant trois ans... Alors, ça ne m'a pas surpris... Mais c'est bien que tu me l'aies dit en face... comme ça...

— Ce n'est pas agréable.

— Peut-être, mais c'est la vérité.

Achille s'est retourné. Les singes d'Australie avaient l'air de bien s'amuser. La fille faisait toujours des signes. Il a continué :

— Dans tout ce que tu as dit, malgré tout, il y a une légère contradiction...

— Ah ?

— Violent et désespéré... c'est contradictoire... La violence a un objet... et à moins qu'elle ne se retourne contre soi, elle porte en elle un espoir.

— Et quel est cet espoir ?

— La destruction.

Hector a fait une grimace étonnée.

— Bravo l'espoir !

Achille a expliqué calmement.

— Il y a toujours un nouveau monde après... une nouvelle donne... Ça sert à ça, la destruction...

— C'est mal, a dit Hector.

Achille trouvait qu'Hector avait la mémoire un peu courte. Le monde s'était bâti sur un tas de destructions. En particulier, le monde d'Hector. Le côté Monceau, justement. Et tout marchait comme ça. On construisait, on détruisait, et chaque principe empêchait l'autre de proliférer comme un cancer à la surface de la Terre. Des quilles se dressaient quelque part, et déjà une grosse boule roulait vers elles.

Le reste, c'était des considérations judéo-chrétiennes. Hector avait baigné là-dedans. Communion, confirmation, assiduité au rite, il avait tout fait. Mais Achille n'avait pas eu besoin de ça. Sa mère l'avait habilement tenu à l'écart de toute éducation religieuse. Ses longues heures d'enfant unique avaient fait le reste. Il avait contemplé la nature. C'était ça, pour Achille, le sens spirituel. Attendre sa mère, les pieds dans l'herbe, alors que la nuit tombe. On voit les brins qui se divisent dans le noir, puis on regarde les étoiles, et on comprend qu'on peut tout loger entre ces deux limites. Après, on peut toujours lire Pascal si on veut.

— C'est là, a dit Achille.

— Quoi ?

— Le bar où on s'est vus pour la dernière fois.

Le troquet maghrébin était un endroit improbable. Une pièce maigre et jaune avec du formica des années cinquante. Un immense tableau rose suggérait une aube dans le désert. Hector avait l'air embêté.

— On est allés là-dedans ? T'es sûr ?

— Eh oui...

— Et tu crois que c'est la peine ?

— Comment ça ?

— On s'est tout dit, non ? Ma voiture est juste là.

— J'ai encore une question. Et j'ai payé la charcutaille... Tu peux bien me payer un dernier demi, non ?

Hector ne pouvait pas refuser face à un argument pareil. Ils sont rentrés. Il n'y avait qu'un seul client, un vieil arabe qui hurlait.

— MAIS SI ! LE SANG COULE !

— Allons... Ça s'est calmé, a dit le barman.

— DANS LE BLED ! JE TE JURE ! EN CE MOMENT MÊME ! ÇA N'EN FINIT PAS DE COULER !

Il a dessiné une serviette qui partait de son cou. Elle s'est transformée en long tablier. Le barman était gêné. Il a nettoyé le bar devant Achille et Hector.

— Allez... Laisse tomber...

— ÇA N'EN FINIT PAS !

— Allez... Finis ton verre...

— MAIS C'EST GRAVE !

— C'est vrai, c'est vrai... Mais on va en reparler demain... Hein ? Tu veux bien ?

Le vieil arabe abruti d'alcool a opiné du chef. Il a vidé son ricard et il est parti lourdement. Ses chaussures ont glissé sans jamais quitter le sol. Ça a mis un temps fou. Il a ouvert la porte et il a disparu. Le barman s'est excusé.

— C'est un monsieur gentil, mais il a vu des choses... et depuis, il ne parle que de ça... ça rend fada...

Achille et Hector n'ont rien dit. Ils ont commandé leurs bières au comptoir. Achille a montré la table.

— On était là...

— Ah...

— ... et tu m'as dit autre chose, tu te rappelles ?

— On s'est dit tellement de choses...

— Tu m'as dit que j'étais violent, désespéré, et que mon mariage était foutu. Je n'ai pas bien compris ce que ça venait foutre là.

Hector a eu une gueule ahurie.

— Ça me paraît évident ! Je ne vois pas sur quoi tu peux bâtir un foyer si tu plaques tout ! L'étape d'après, c'est que tu plaques ta femme... ou qu'elle te plaque...

Achille a serré les mâchoires. À l'époque, Hector avait dit ça comme une malédiction. Il n'avait rien répondu. Une malédiction, ça s'encaisse, c'est tout. Et là, il était amer. Le mal avait progressé, depuis tout ce temps. La malédiction se réalisait. Lentement, mais sûrement. Un cancer en voie terminale.

— Et l'amour ? a demandé Achille.

— Arrête ! Bon Dieu... Tu parles comme un gamin... L'amour, oui, bien sûr... Mais un foyer, c'est beaucoup plus que l'amour ! C'est une réalité qui dépasse de très loin le petit sentiment qui tourne dans ta tête ! Putain, merde... C'est grave ! Il y a des enfants, bordel... Des enfants ! Tu imagines ça ?

Achille devait reconnaître qu'il n'imaginait pas bien. Hector avait trois enfants et lui aucun. Mais il n'avait pas envie de partir sur ce sujet. Il était las, et Hector aussi. La fin commençait à être amère et les deux bières ne descendaient presque pas. Un travelo est entré dans le bar. Une vraie folle, en bas résille, avec des rangers dans un genre militaire et des talons compensés.

— Un perroquet, s'il te plaît, mon chou.

Le barman a servi le ricard complété de menthe. Hector et Achille n'ont rien dit. Le travelo s'est tourné vers eux.

— Faut pas que je vous empêche de boire, les petits loups !

Hector a enfoui son visage dans ses mains.

— HÉ ! JE VOUS CAUSE ! VOUS POURRIEZ RÉPONDRE !

— Oh putain... je vais la baffer celle-là...

— COMMENT ÇA, TU VAS ME BAFFER ?

Le barman est intervenu.

— Écoute, Henriette... les messieurs, ils sont venus pour causer tranquillement...

— TU PARLES... LES MECS, ÇA CAUSE JAMAIS TRANQUILLEMENT... T'AS VU COMMENT IL M'A PARLÉ ?

Achille a regardé la créature. Elle avait l'air un peu éméchée, mais pas dans la phase où on est abruti. Juste dans la phase où on est excité et où tout est possible. Le mec dessous était grand et il avait des muscles. Un basketteur qui se serait fait pédé. Il fixait méchamment Hector et Achille.

— LES MECS, ÇA CHERCHE LE CUL ET ÇA COGNE.

Le barman tirait une tronche comme s'il allait pleurer.

— S'il te plaît... Bois ton perroquet...

Achille s'est dit qu'il allait peut-être falloir se battre. Hector avait toujours le visage enfoui dans ses mains. Le travelo a vidé son perroquet et il est parti. Une vraie chorégraphie. Le cul musclé et haut perché a fait un demi-tour droite, et les jambes impérieuses ont mesuré l'espace jusqu'à la sortie. Les talons ont claqué et la porte aussi.

— ... gentille, elle aussi, mais une fille dure... extrêmement dure, a dit le barman.

Hector a émergé d'entre ses mains. Ses rides s'étaient creusées. Il s'appuyait des coudes sur le comptoir. Achille s'est demandé s'il allait boire une gorgée avant de poser sa question. Il a avancé sa main, mais il n'a pas touché son verre.

— Et pourquoi tu fréquentes ma femme ?

Un léger tremblement a couru dans son corps. Il la revoyait, recroquevillée dans le canapé. Elle triturerait ses boucles et ses yeux se gonflaient. Achille avait senti le poids de ses tripes le clouer sur sa chaise. Hector secouait la tête.

— Tu ne peux pas croire...

Et Achille a explosé.

— JE NE PEUX PAS CROIRE QUOI ? HEIN ? DIS-LE-MOI... AU NOM DE QUOI ? BORDEL... AU NOM DE QUOI ?

Il a pris son verre et il a frappé le comptoir. Le culot s'est brisé net à la base et la bière a inondé le bar. Achille a posé le tube vide et transparent. Le barman était dans tous ses états.

— Mais c'est pas possible ! Mais mon Dieu ! Mais qu'est-ce que vous avez tous aujourd'hui ?

Achille n'entendait plus rien. Il a tourné le dos au bar et il a fait deux pas vers la sortie. Il s'est arrêté au milieu de la pièce. Une vision de guerre l'a envahi. Il était en Serbie, en treillis, et tous ses amis étaient devant lui, en pyjamas, et ils creusaient un immense trou. Leurs femmes aussi creusaient. Leurs chemises de nuit étaient sales et les enfants faisaient des pâtés. Au nom de quoi. Achille répétait au nom de quoi, la mitrailleuse à la main, en se promenant au bord du trou. Ce n'était plus une question. Juste ces mots : au nom de quoi, au nom de quoi, au nom de quoi. Ça pouvait continuer à l'infini et éteindre tous les mots et toutes les visions.

Hector a payé en silence. Ils sont sortis, la nuit était complète. Dans le ciel parisien, on voyait quelques rares étoiles. Achille ne savait qu'une chose. C'est qu'il ne saurait jamais rien. Ni des faits, ni des intentions. Il n'y avait rien à croire et tout à imaginer. Sous ce bonnet, un insupportable secret trotte dans sa cage. Un secret qui avait aidé Hector à anéantir la longue suite de secrets qui constitue l'amitié. Peut-être un affreux rite bourgeois, l'ultime avantage.

Et Achille s'est senti soudain proche du gars qui poursuivait tout le monde avec son sang qui coule et du travelo qui débordait dans sa nature. Il était là, le génie du lieu. La crasse et la brutalité se voyaient. Les impasses suaient le salpêtre et la pierre rongée s'effritait. Les ombres grouillaient dans les renforcements où on pouvait se piquer ou se faire sucer. Les murs des cités avaient toujours abrité ça. De tout temps, des hommes et des femmes avaient rôdé dans les remparts, pour trouver ces trous et échapper au vent qui râpe ou au domicile étouffant.

— T'es garé où ?

— Là, a dit Hector.

Il avait un beau véhicule. Sombre, mais luisant. Les lumières de la ville plongeaient dedans et les jantes étaient argentées. Hector a ouvert la portière. De minuscules veilleuses se sont allumées. Il est resté debout sur le trottoir.

— C'était là-bas ?

Il montrait un immeuble au fond d'une rue. Il ne s'était pas trompé.

— Oui, a dit Achille.

— Il était beau, ton appart.

C'était du temps où Achille avait des sous. Il avait passé quelques années dans ce bel immeuble. Parquet, moulures... Immense salon et grandes fenêtres incrustées dans la façade sculptée... De là, il dominait le carrefour où des bandes de gamins traînaient.

— Je suis venu te voir quand j'ai eu mon premier fils, a dit Hector. Tu te souviens ? Il y avait une tempête... ça avait plongé le quartier dans le noir...

Bien sûr qu'Achille se souvenait. Même les grands arbres de Versailles s'étaient couchés pour l'occasion. Il avait fermé les fenêtres, mais la pluie piochait tellement que l'eau pénétrait par les cadres. Il y avait des flaques dans toutes les pièces. Ils avaient mangé et arrosé l'événement à la lueur d'une bougie.

— Ta cage d'escalier était trempée. On marchait dans les flaques, il y avait une odeur de forêt...

Et Achille a réalisé qu'Hector ne savait pas tout. Le lendemain, alors qu'il rentrait chez lui, Achille avait vu une grosse mouche bleue tourner avec lui dans la cage d'escalier. Elle avait la taille d'un bourdon et elle semblait gavée, ou vieille, un genre qu'il ne connaissait pas. Elle se cognait maladroitement aux murs et aux vitres. Puis Achille avait rencontré la gardienne qui épongeait l'eau stagnante dans les marches usées. Elle tordait la serpillière au-dessus d'un seau, à genoux, avec juste un soutien-gorge et un tissu autour des reins. Elle lui avait expliqué.

— Ce n'était pas une odeur de forêt, a dit Achille. Il y avait un macchabée qui bloquait l'entrée de son studio. Il est resté plusieurs jours sans que personne ne le sache.

Hector a froncé les sourcils. Achille voyait encore la gardienne qui avait ajouté en chuchotant :

— Surtout, ne le dites pas aux femmes enceintes...

L'œil avait eu quelque chose d'indécent. Lubricité, complicité ou sagesse élémentaire, Achille ne savait pas. Il s'était demandé ce qu'il y avait à dire, à ne pas dire ou à imaginer, mais il n'avait pas trouvé. Ils avaient échangé un sourire et il était rentré chez lui. Il avait surveillé la grosse mouche bleue pour qu'elle n'entre pas.

Hector est monté dans sa voiture. Il a regardé Achille une dernière fois et il a fermé la porte. Le tableau de bord a rajouté ses petites lumières rouges et le beau véhicule a glissé. On n'entendait presque pas le ronronnement du moteur. Juste le crépitement des feuilles sèches, des mégots et de la grosse poussière sous les roues épaisses.

Puis Hector a disparu dans la ceinture crasseuse de la ville.

Fin de la fontaine

La fille est debout et nue dans une eau transparente et il y a des étrons suceurs. C'est un grand danger, mais je n'ai pas le temps de crier. Ils se collent à elle, ça y est, c'est fait, la merde la suce.

Mémoire, Vision et tous les autres

Mémoire est grise, molle et hyperépaisse. Elle sirote des bons vins avec Divertissement qui est très fin.

Et Vision arrive. Elle débarque avec Circulation des Jus, Rire, Peur, Larme, Dégoût, Trique et Mouille. La fête est grandiose, on a envie de se gratter partout. Démangeaison est discrète. Elle reste dans son coin, on ne la remarque presque pas. Elle a un masque et elle glisse silencieusement au milieu de la fête.

Elle s'éclipse. Elle trouve une planque dans Caboche, une mansarde sur les toits où elle peut fuir quand elle veut. Elle est légère, presque pas d'équipement. Quelques pains de plastic et une mitrailleuse.

Elle jette le sac sur le lit et elle ouvre la fenêtre en grand. La ville est devant elle. Elle déchire une enveloppe. Elle a toutes les infos sur Purulence de Sale Société.

L'inverse du lapin

— T'as peur ?

Oui. Je ne vois pas comment ne pas avoir peur quand la moindre tribu te cloue au poteau, quand la moindre amitié ou le moindre amour se désosse jusqu'à l'art de l'avantage et quand tout n'est qu'échange. Je ne vois pas comment ne pas avoir les yeux surpris d'un lapin écorché.

Ou alors, t'es un riche marchand portugais, tu emportes tes biens, ta culture, et t'as les armées qui te précèdent. Tu n'es surpris de rien, tu sais ce qui compte. Tu deviens l'inverse du lapin, en quelque sorte.

MA DISCUSSION AVEC LE CHEF DE LA RÉVOLUTION

Il y en avait pourtant des tonnes, des balcons, sur cette façade, tous ventrus, bien ouvragés et taillés dans la pierre d'un autre âge, mais celui-là se ramassait tous les rats volants.

— Il y a des départs tous les jours, a dit Jérôme.

Il était rêveur. Il ne touchait presque pas à son demi.

— Ça licencie ?

— Oui.

— Et qu'est-ce que tu fais, là-dedans ?

— Je suis à la Com. Je tiens le site.

Les pigeons se bouscullaient sur le maigre espace. Ceux qui n'avaient pas bien défendu leurs centimètres étaient obligés de partir. D'autres venaient des toits voisins pour tenter leur chance.

— Tu communique...

— Oui... *Aujourd'hui, Martine nous quitte...* Et je fais une rétrospective de tout ce que Martine a fait. Et elle a bossé longtemps, Martine... Elle a fait plein de choses... Il y a même un forum pour dire tout ce qu'on pense d'elle. Les souvenirs, son caractère, et qu'on l'aime bien... Puis on fait circuler une enveloppe et on met des sous dedans. Et après, il y a un pot.

— Forcément.

Il parlait doucement, ça lui revenait peu à peu.

— Le pot était à quinze heures. Il terminait notre journée, c'était cool. Martine souriait, elle était émue. Elle a déballé son cadeau, ça avait l'air de lui plaire. Et elle a craqué. D'un coup. Elle s'est mise à chialer, toute droite... Elle tenait son gobelet, elle foutait du champagne partout... On a cru à l'émotion, on n'a rien compris. Martine, qu'on lui disait... tu verras ! ça ira ! Et là, elle nous a toisés. Et elle a dit, les yeux plissés de haine : « Bande de salauds... »

— Nom de Dieu...

— En chialant... Ça sifflait, je te jure... alors que nous, on n'y était pour rien ! T'imagines bien que la direction, on ne l'avait pas invitée ! Et elle a continué de marmonner sans desserrer les dents : « Bande de salauds... » Mon petit four ne passait plus. Je me rappelle bien, c'était un feuilleté à la saucisse... À chaque fois que je mâchais, j'avais droit à l'insulte. J'avais l'impression de manger une crotte. Mais qu'est-ce que je pouvais y faire ? J'avais le truc en bouche... Je n'allais pas le recracher !

C'était son premier job. Il n'avait pas de chance. Quelques mois à peine, et il vivait un truc pareil.

— Évidemment, c'est une ambiance...

— Un anti-pot de la mort. Et ce champagne chaud, dans un gobelet en plastique...

Un pigeon a fait du surplace au-dessus de la masse grouillante. Il repérait un interstice pas évident, le genre de piste d'atterrissage qui clignote entre dix pigeons âpres et gonflés d'importance.

— De toute façon, le champagne, je n'ai jamais rien compris, j'ai dit. J'ai l'impression que tout est dans la coupe et le tralala.

Il s'est laissé choir dans le tas. Ça s'est battu, des plumes ont volé. Et Jérôme a crié :

— Oh, putain ! Regarde !

Il était comme ça, Jérôme. Intérieur, à la limite de l'absence, et d'un coup, terriblement affecté par la réalité. La réalité, c'était une main qui surgissait d'entre les volets du balcon aux pigeons. Une main sèche, richement baguée, avec plein de bracelets. Elle a jeté des miettes comme un sort, poing fermé, puis tous doigts écartés. Ça a créé un remue-ménage du diable chez les pigeons. Puis la main s'est rétractée et les volets ont grincé. Jérôme avait la bouche ouverte, il n'en revenait pas.

— C'est dégueulasse !

Un livreur de pizza garait sa mobylette. Il avait vu le spectacle.

— Faites gaffe, les gars... La poussière de merde aviaire va tomber dans vos bières !

C'était un maghrébin entièrement rouge. Il est rentré dans la pizzeria et il en est ressorti avec les cartons de la nouvelle course. Il a enfourché son engin et il a disparu.

— On bouge ?

— D'accord, a dit Jérôme.

De toute façon, il n'arrivait pas à finir son demi. On a posé nos pièces et on est partis. On a continué à discuter, comme ça, sans savoir où on allait.

— C'est une lutte, a dit Jérôme.

— Quoi... La bosse ?

— C'est un combat. Comme à la guerre.

— Comme tu y vas...

Une de ses marottes, la guerre. Il suffisait qu'on se rencontre pour qu'il m'en parle.

— Mais si ! Tu tires des énergies de là... Tu t'accroches, tu résistes... Tu deviens rusé, t'apprends à repérer tes ennemis... Tu peux même te mettre en colère...

Je ne le voyais pas comme ça.

— Tu te démenes, tu tires la couverture à toi... Mais ça reste un marchandage jusqu'au bout. C'est pas du tout les mêmes énergies.

Il a fait ni oui ni non.

— On ne charcute pas, c'est vrai...

On était dans le coin de Simplon. Il y avait des bars camerounais, arabes, serbes, franchouillards... Le monde entier s'était donné rendez-vous là.

— On est seul, a dit Jérôme.

— Seul ?

— T'es seul face à ton contrat.

— Ça a toujours été plus ou moins le cas...

— Non. Il y a des époques où tu es embarqué.

C'est là où j'ai compris que Jérôme était profondément romantique. Tout m'est revenu en tête. La tonne de littérature underground sur ses étagères, ses velléités d'écriture, le punk, le métal et la musique gothique qu'il écoutait en boucle en s'excitant sur le chichon. Le lien était évident. Et tout ça doublé d'une tronche. Il avait fait de l'allemand, de la philosophie et des sciences politiques. Il avait même quelques notions de théologie. Mais il fallait le stopper quand il se lançait sur la guerre.

— C'est un romantisme, j'ai dit.

Il s'est presque fâché.

— Mais là, tu n'expliques rien ! Tu emploies un mot vaguement connoté ! Pour déprécier ! Mais ça existe, la guerre... T'en as fait l'ontologie ? T'es sûr que ça n'a aucun sens ?

On a marché quelques pas, le temps qu'il se calme. Il a poursuivi :

— Et tu veux dire quoi, quand tu dis que c'est un romantisme... Tu fais de la psychologie ?

Ah non. Surtout pas. C'était bien la seule chose que je ne voulais pas faire.

— Non... Je dis simplement que c'est du passé. Ce n'est pas pour nous.

— Qui ça, *nous* ?

— Mais *nous*, bordel...

— Tu veux dire les petits blancs foireux d'Europe ?

Et voilà. Une discussion typiquement vicieuse des temps de paix. On n'allait vraiment nulle part.

— Jérôme... Ça mène à rien, tous tes trucs... Faut voir les choses paisiblement...

— Paisiblement...

— Mais oui... Tu bosses, et après tu bois tes demis en terrasse.

— Bravo, la vie...

— Et qu'est-ce que tu voudrais faire, sinon ?

Il a posé comme un paquet invisible devant lui.

— Quelque chose qui serve à tout le monde.

— Et qui se voit de loin...

— Ben oui ! Tant qu'à faire... Quelque chose qui compte !

Un fond obscur le travaillait. Mais de quoi ? De cavalerie ou d'attaque aérienne, je ne voyais que ça.

— Et je suppose que t'aimes pas les supermarchés...

— Ben non...

Tout était dit. La vie ordinaire passait à l'as. Elle était remplacée par un sombre galimatias qui le plongeait dans de perpétuelles rêveries. Il était grand temps de lui dire ses quatre vérités.

— Je vais te dire, Jérôme... Tout ça, ça vient de tes couilles. C'est le testostérone.

— C'est féminin, testostérone.

— Ça c'est con, par contre... Une erreur de la langue française... Mais c'est ça qui t'empoisonne.

— Alors, toi aussi, t'es malade...

— Le poivre des couilles, c'est pénible, c'est sûr... Mais on n'est pas obligé de le faire remonter jusqu'à la tête. Il agit comme un psychotrope.

— Un psychotrope ?

— Oui. Il déforme la réalité.

— Et qu'est-ce que tu peux y faire ?

— Tu baisses ta femme gentiment, c'est tout.

— Arrête... Ça suffit pas...

— Eh bien, tu te branles.

Il a ri.

— Au boulot ?

— Mais oui ! Tu vas aux chiottes et tu te soignes...

Il m'a regardé comme si c'était vraiment impossible.

— Mais attends... Les chiottes des entreprises, c'est les endroits les plus inhumains au monde ! C'est impossible de se branler là-dedans !

— Alors, là...

J'ai sorti mon portable. C'était un modèle perfectionné qui faisait baladeur et qui avait une mémoire pas possible. J'ai fait défiler des formes luisantes, pleines, mouillées, extatiques... Un sexe terriblement luxueux. Juste du pouce, ça glissait tout seul.

— Bon Dieu...

— T'as même le son.

J'ai déplié l'oreillette. On pouvait entendre les cris délicieux.

— La pornographie...

— Bien sûr... Et je te jure qu'après, tu vois les choses d'un autre œil. T'es beaucoup plus calme. T'acceptes le jeu... Les tables en plastique, la moquette épaisse... Les enveloppes organiques qui se trimballent... Et plus rien ne te dégoûte. T'en saisis le grain, c'est tout. Tu patientes... T'auras bientôt le petit chatouillement. Et même ton feuilleté à la merde, tu l'aurais savouré... Et ta pisse à bulles toute chaude dans son gobelet... Ça aussi, ça t'aurait fait marrer... Tu te serais peut-être même demandé si les larmes de Martine avaient un goût...

Les techniques de l'oubli, la pornographie. Je lui révélais un grand secret. Il ne disait plus rien, je l'avais un peu écrasé. Il faut dire que j'avais dix ans de bulletins de paye de plus que lui. Une sérieuse avance sur le sujet. Et il s'est arrêté.

Stoppé net, sur le trottoir. Il avait des yeux de poule et il se touchait la tête. Une idée géniale ou une révélation, il fallait se méfier.

— Qu'est-ce qu'il y a, Jérôme ?

Il m'a montré ses doigts. C'était du blanc, j'ai cru à de la cervelle. Et j'ai compris, c'était partout.

Il pleuvait des merdes ! On était sous le balcon aux pigeons et les fientes tombaient sur nous ! On avait fait une boucle, on était revenus au point de départ.

Je me suis dégagé.

— Sors de là, j'ai dit.

Il restait planté comme un piquet dans la flaque de fientes. Il aurait plu du sang qu'il n'aurait pas été plus étonné. Il n'y avait pas que lui, la rue s'est

remplie. Quelque chose d'impensable était en train de se dérouler. Des gars du bar, de la pizzeria et de nulle part surgissaient et gueulaient en levant le poing.

Elle était là, au balcon, crispée à sa rambarde. Drapée dans des habits indescritibles, bariolés, compliqués... Des vieilles étoffes sales et précieuses. Elle portait sur sa tête un turban d'un genre oriental, piqué de perles, un truc ridicule et unique. Son vieux visage jaune et ironique n'a échappé à personne.

— Elle nous nargue...

— Elle nous insulte !

C'est devenu un tollé. Le livreur de tout à l'heure nous a reconnus. Il s'est jeté sur nous comme si on était des amis de toujours.

— Elle fait chier tout le monde ! C'est la richesse incarnée !

Jérôme n'arrêtait pas d'agrandir ses yeux.

— La richesse incarnée ?

Le gars l'a saisi aux épaules.

— Mais oui ! Il est grand temps de montrer à la République que nous sommes républicains ! RE-PU-BLI-CAINS, BORDEL...

Il l'a secoué en scandant le mot magique. Le sang de Jérôme n'a fait qu'un tour. Il est devenu rouge, puis pâle, puis rouge. Le gars s'est précipité pour tambouriner sur la porte cochère avec tous les autres. Il comptait bien qu'on le suive.

— Foutons le camp, j'ai dit.

Mais je parlais dans le vide, Jérôme n'était plus là. J'ai fait un tour complet, rien à faire, je ne le voyais plus. Pourtant, il n'était pas avec les gars de la porte cochère. Et tout le monde a montré Jérôme du doigt.

Il grimpait ! Il escaladait la vieille pierre comme un singe ! Il avait beau être petit, il avait de gros doigts, il enchaînait les prises avec une facilité déconcertante. Tous les gars ont poussé leurs cris d'encouragement.

Ils ont sorti leurs portables pour filmer la progression. Jérôme s'était stabilisé sur la corniche, dos au mur, avec presque rien comme prise. Il se rapprochait du balcon. Les pigeons ne se poussaient pas, ils picoraient ses godasses. Ils volaient autour de lui et ils lui foutaient des coups d'aile.

La vieille est rentrée dans son appart. Jérôme n'avait plus qu'un mètre. Elle a ressurgi avec un parapluie et elle a piqué Jérôme en plein sur l'épaule. On l'a huée, on l'a traitée de salope, mais elle s'en foutait. Elle appuyait de toutes ses forces pour qu'il tombe. Et Jérôme a sauté.

On a retenu notre souffle, puis crié à nouveau. Il avait agrippé le balcon. Il se prenait des coups de parapluie, mais rien ne l'arrêtait. Il a enjambé méthodiquement la rambarde. Il a saisi la vieille, il l'a soulevée comme un fagot et il l'a jetée dans le vide.

En plein dans son tourbillon de pigeons. Tout le temps qu'elle a piqué sur nous, elle n'a pas quitté sa grimace. Elle s'est écrasée sur le capot d'une caisse. Ses mains pleines de bagues et de gourmettes pendaient.

On a crié victoire. Les plus malins ont tout de suite piqué ce qu'il y avait à piquer. La porte cochère a cédé. C'était l'ivresse, le moindre obstacle éclatait devant nous. On était happés, le flot nous embarquait, on a rempli l'immeuble. On est arrivés dans l'appartement. Le silence s'est fait religieux.

Jérôme était assis dans un fauteuil, songeur. Il regardait les guéridons, les lampes, les vases... Les mille vieilleries jaunies par le temps. Il y avait aussi des

croûtes de vaisseaux et d'horizons perdus. Il a eû besoin dê ce vóyage-là.
Et il a eu l'air de se réveiller.
— Bon... On s'y prend comment ?

L'apocalypse des homards

Et j'ai une chance infinie. La porte de l'appartement de la petite étudiante craquante en dessous de chez moi est entrouverte.

J'entre, c'est l'écrin. L'intérieur est rose et le lit a plein de coussins. Les images sont planantes, exotiques, ça va être la fête des corps. On va y mettre les doigts et le plaisir sera brillant et magnifique.

Elle m'accueille. Je ne vais pas tenir, tellement c'est énorme. L'explosion est pour bientôt. Vite, je l'appuie contre le radiateur. Je la palpe de partout, c'est délicieux.

— Mais qu'est-ce que vous faites ?

Et là, c'est terrible. Une sale distorsion m'amène à l'affreuse réalité. C'est pas du tout la petite étudiante craquante, que je suis en train d'appuyer contre le radiateur...

C'est la mamie du graillon impensable et de la radio qui grésille ! Un truc insensé ! Dégueu ! Pas du tout l'ange que je mérite !

Vite, je m'éjecte. Je me jette dans la cage d'escalier et je fuis le plus rapidement possible. Mais, je ne vais pas très vite, en fait. Je peux à peine marcher. D'ailleurs, à ce stade, ce n'est plus vraiment de la marche. Je m'aide des coudes et je progresse par saccades, sur les marches, en faisant des bonds de tout le corps. Il y a un ramdam de folie dans l'escalier, mais je m'en fous, j'arrive à mon palier.

La porte est fermée. Je gratte, mais on ne m'ouvre pas. Si elles croient qu'elles vont s'en tirer comme ça... C'est pas une petite porte de merde qui va me résister. Je plonge mes pinces là-dedans et j'arrache tout.

Et je rentre dans mon trou. Les potiches pètent autour de moi, mais c'est normal. C'est bien trop encombrant, toutes ces merdes. Ma femme téléphone à la police et ma fille me repousse au fusil à pompe. Ça fait mal, ma carapace craque. Les jus coulent, la chair pendouille, mais mes centres vitaux sont enfouis profond.

Alors, j'avance.

Conseil d'un camerounais

— ON PEUT TOUT FAIRE...

C'était un camerounais. Il gueulait dans un bar camerounais.

— ... MAIS IL NE FAUT PAS PERDRE SA FEMME...

Dans ce bar, il était plus réel qu'un ange. Il a répété, l'index levé :

— TOUT FAIRE...

Il avait devant lui trois bouteilles de bière de soixante-six centilitres. « La formule », qu'on appelait ça. Dix euros. Un prix imbattable.

— Tout faire... MAIS !

À chaque fois, il avait une nouvelle façon de le dire. Une intonation, un geste...

— IL NE FAUT PAS PERDRE SA FEMME...

Les gars autour ont hoché la tête. Ils étaient soucieux, ils regardaient leurs verres. Ils avaient forcément quelque chose à se reprocher.

— Mais sinon...

Il s'adressait à moi.

— Qu'est-ce qu'on pourrait ne pas faire ?

Une question pas évidente. Je ne voyais pas quoi répondre. Le gars était heureux, lippu.

— On peut TOUT faire...

Pas mal gros. Âgé, mais sans âge. Ses deux mains ont plané au-dessus des bières. Elles ont rempli le bar, le silence était total. J'ai répété mécaniquement :

— Tout faire...

— Oui !

Elle m'avait dit : « Tu ne comprends pas ? C'est foutu... » C'était le matin, il y avait l'odeur du café.

— Mais oui !

Tous mes sucres sont partis d'un coup. J'étais assis à la table de la cuisine. Mes mains pesaient des tonnes. Elle pleurait, elle glissait en robe de chambre contre mes jambes. Elle me suppliait de comprendre que c'était foutu.

— Mais il ne faut pas... Ah, ça non...

Puis elle s'est levée pour aller prendre sa douche. C'était aussi simple que ça. Une eau nouvelle, un email nouveau. Mon café aussi était nouveau. Bien noir et bien à plat. Il savait que je ne le quitterais jamais.

— Tiens...

Le camerounais m'a servi de sa bière.

— Ça ne se refuse pas, j'ai dit.

— Non...

On pouvait entendre les bulles.

— Mais il ne faut pas perdre sa femme...

SOLO CARRELET

Il tourne sur lui-même comme un con, ce con. Il se visse dans son puits, et du coup, il a faim, forcément.

— PAUVRE CON !

Je parle à mon corps. En même temps, un surgissement de la réalité, c'est bienvenu, ça permet de quitter de la tête. On est bien obligé de bouffer, il faut renouveler les sucres. Et on se retrouve à deux, le corps et soi, on est moins seul.

J'ouvre le frigo, il n'y a rien. Vite, je prends un sac et je vais faire les courses. Je suis talonné par la survie, c'est chouette. Je dévale les escaliers avec toute la joie du monde. Ils ont beau être minables, le soleil les cogne et la moindre craquelure est belle.

Dehors, la rue est magnifique. Les gens s'affairent, c'est industriel. Certains font leur pause, ils s'installent aux terrasses. Le beau midi ensoleillé est une poudre miraculeuse sur Paris 18. Je vais au Champion, c'est une vraie fête. Il y a des milliers de plats possibles.

J'hésite, évidemment. Je me promène. Je vais sans doute finir par acheter du pâté ou du fromage, mais je ne peux pas m'empêcher de regarder les articles. C'est incroyable, tout ce qu'on peut inventer.

Un bac réfrigéré m'arrête. Il contient les promos du jour. Viandes, charcuterie, fromages, poissons... Tout est là en vrac. Je me penche.

Et les poissons, c'est étonnant. J'adore les regarder. J'en chope un, le plus bizarre de tous. Il est tout plat, avec une gueule écrasée et un œil comme un hublot sur le dessus. L'autre part en biais, sur le côté, quasiment atrophié. Il a une peau marron avec des taches oranges. Dessous, si on regarde bien, il est blanc.

Jamais je n'aurais cru qu'on puisse bouffer ça. Je retourne le paquet, aucune marque. Juste une étiquette avec la mention « Carrelet ». Et il est frais de frais, celui-là. Le magasin doit avoir un deal avec la poissonnerie d'à côté.

Je regarde la date de péremption et je vérifie sur mon portable. À consommer aujourd'hui. Un peu limite, d'accord... Mais c'est largement compensé par la pastille jaune qui indique qu'il ne coûte qu'un euro. Une aubaine, je l'embarque vite.

Je fais la queue. Le pire moment, mais le prix à payer. Le carrelet et moi, on patiente stoïquement. Il dénote un peu, c'est sûr, personne n'a acheté de carrelet, mais je n'ai pas honte. Au contraire, je ne peux pas m'empêcher d'être

fier. C'est moi qui l'ai sauvé, sans ça il allait être jeté. Un destin ignoble, pour un poisson pareil.

Il doit m'en être reconnaissant. Il est l'heureux élu pour moi et je suis l'heureux élu pour lui. Une vraie rencontre. Du coup, j'apprends à mieux le connaître. Par exemple, je comprends enfin pourquoi on l'appelle « carrelet ». Avec sa gueule, ses deux nageoires pointues et sa queue quasi inexistante, il a quatre coins. Ça crée un losange dont tous les angles sont égaux. C'est donc un carré.

Les taches aussi, c'est drôle. J'ai vu un documentaire sur le sujet. Les couleurs vives, chez les poissons et les batraciens, c'est une ruse, ça fait peur aux prédateurs. Mon carrelet avait opté pour cette solution élégante. Un jour, il s'est inventé des taches oranges et il est resté aplati au fond de l'eau. La mutation a duré des centaines de milliers d'années. Depuis, les ombres immenses et pleines de dents glissent au-dessus de lui, mais elles foutent le camp. Elles ont peur de se choper une indigestion. Quelle stratégie ! Quelle leçon !

On me pousse. C'est toujours un foutu bordel, dans ce Champion. Les caisses sont hyperencombrées et on n'a pas de place pour faire la queue. Je me retourne.

— Vous avez fini ?

— Pardon ?

— Je sens votre ventre contre mon cul...

— Oh...

— Mais si ! Allez... Poussez-vous un peu...

Un con. Il me fait ses gros yeux, mais j'en ai rien à foutre. Je paye. Quelle aventure ! Difficile de bouffer à midi... On devrait avoir des pois bleus sur la gueule. Ça éloignerait les cons.

Et je nous rapatrie, le carrelet et moi. Je mets la poêle sur la plaque, un morceau de beurre dedans, et je sors la précieuse bête de son cellophane. Surprise, ça gicle. Il n'a pas été vidé. C'est l'explication du prix.

Qu'importe. Un peu de matière, ça ne me fait pas peur. C'est l'occasion de prendre un couteau, ne boudons pas notre plaisir. Je vais crever la bête et vider ses entrailles. L'ennui, c'est que l'évier est plein d'une vaisselle périmée depuis longtemps. Et je ne vais pas vider mon carrelet dans la poubelle, il y a des mouches et des mauvaises odeurs. Encore moins au-dessus des chiottes. Une superstition ou un fond de brahmanisme, je ne sais pas, mais il y a des choses que je ne peux pas faire.

J'opte pour la salle de bain. Je l'éventre dans la douche. J'éjecte la machine molle, je racle, tout part. Je prends le pommeau et j'arrose à fond le ventre ouvert. Les dernières merdes foutent le camp. Il ne reste plus que la bonne chair.

Impeccable, tout propre. Lunaire d'un côté, et terriblement terrestre de l'autre. Je le jette dans le beurre qui crépite. Je craque du poivre dessus et je mets du sel. J'ouvre une bouteille de vin, un rouge léger, un peu frais, et je retourne le carrelet. Je le surveille, il termine de cuire. Je m'installe à table. Avec du pain beurré, ça va être délicieux.

Je ne me trompe pas, je me régale. Il ne faut pas longtemps. Et voilà, c'est terminé. Je jette les arêtes dans la poubelle. Je rajoute l'assiette dans la pile

complexe de l'évier en faisant très attention. Le château de cartes peut s'effondrer à tout moment. Je vais pour préparer un café, quand...

Quelque chose cloche. Ça pue. Pourtant, ça ne vient pas de la poubelle, j'ai le nez dessus. La salle de bain, ça vient de là...

Les entrailles ne sont pas parties. Une flaque sanguinolente stagne dans l'espace clos avec des bouts noirs et de la vase. Pas folichon. Il faut tout de suite réparer ça.

Je me mets à genoux et je soulève le filtre. C'est bouché. Il va falloir s'armer de courage et y mettre les doigts. Le fameux courage en temps de paix, le moins évident de tous. On n'a pas de médaille et c'est sale. Et en plus, je fais ça tout seul, rien que pour moi. Je suis dans le maintien en conditions opérationnelles de ma carcasse. C'est tout de même affligeant.

Allez ! Courage à nouveau. Je plonge deux doigts et je touille. J'y vais le plus loin possible. J'accroche quelque chose, oui, ça y est, ça vient.

J'arrache. C'est de longs cheveux de nana mêlés aux viscères du poisson. Les tuyaux se gargarisent et avalent tout. Je jette la saloperie qui me poisse les doigts sur l'émail blanc.

Et c'est terrible, ça dessine une chatte. Parfaite, ahurissante. Ça me fait un effet dingue. Je sors ma queue et je me masturbe. Je hurle, ça part illico. Tout seul, à genoux dans ma salle de bain. Je ne sais pas pourquoi, mais je sais que la vengeance est complète.

Tempérament normand

Le matin, il est guilleret, ils ont baisé et ils se font un super petit déjeuner au pieu. Le monde est ouvert, il y a plein de soleil. Puis elle s'absente, de la bosse, des courses, des copains, des copines, tout ce qu'on veut, et elle revient l'après-midi.

Et il a complètement changé. Elle retrouve un être lourd, au regard vide, qui ne fait attention à rien. Il s'ennuie et il est capable d'un mouvement d'humeur brusque, médiocre, vulgaire.

— C'est le tempérament...

Il ne l'a pas vraiment dit, il a mâché ses mots. Il est dans une épaisseur bizarre, animale. Une impatience qui n'a pas de sens, une queue lourde qui fouette le corps alors qu'il n'y a pas de mouches.

Ou plutôt si, il n'y a que ça. De la mouche. Et d'ailleurs, il gueule :

— Tout ça c'est de la mouche.

— De la mouche ?

Il ne répond pas. Même elle, c'est de la mouche. Et il fouette le corps en entier.

MEILLEURS VOEUX

— Allô, salut, c'est Dan.

C'était le répondeur.

— Voilà, euh... Ça fait tellement longtemps qu'euh...

Là, il a mis du temps.

— ... que je me dis qu'il faut qu'euh... je t'appelle... à maintes reprises... j'ai repoussé... Et donc, je me disais, voilà, il faut que tu trouves un moment en 2007. Ce serait bien, 2007... C'est bientôt fini. Dans trois heures, c'est terminé. Trois heures et demie, allez...

Il a inspiré, puis soufflé. Il était déjà à bout de souffle.

— Et donc, ce sera en 2008, parce que c'est moi qui te rappellerai, ne me rappelle pas, j'ai...

Silence.

— ... toujours, *bien sûr*...

Il a chanté le bien sûr. C'était ironique, il devait sourire.

— ... des difficultés... à répondre au téléphone... donc, je ne réponds pas...

Profonde inspiration.

— Bon, euh... J'ai appris... pour la séparation...

Silence.

— Euh... voilà voilà... euh... J'espère que tu as trouvé à bien occuper cette fin de 2007... Moi aussi, tu vois, je suis très bien.

Inspiration encore.

— Je suis très très bien.

Et encore.

— Je... m'en vais... allez, tiens... je vais aller me promener un petit peu pour voir... ce que vaut Toulouse... un lundi... 31 décembre... à neuf heures du soir... Allez ! je t'embrasse... et je te dis à bientôt... parce que j'espère bien *te voir*...

Il a ri.

— ... *bientôt*... Allez ! Tchao...

Il a raccroché. C'était à mon tour de respirer. Je suis resté un peu dans le vague, le message m'avait sonné. Je me suis dit qu'il était temps de prendre une goutte de quelque chose. Trinquer mentalement avec Dan, c'était la moindre des choses. Mais il n'y avait rien. Tous les fonds de bouteille étaient secs ou aigres. Et pour grignoter, c'était pareil. Je n'avais droit qu'à des pâtes. Pas la moindre chaleur animale.

J'ai été à l'épicerie du coin et j'ai fait mon ravitaillement. J'ai attendu au comptoir. Un rebeu était devant moi. Il a demandé à l'épicier :

— T'as des bonbons ?

Ça m'a surpris, il n'était pas si jeune que ça. Vingt-cinq ou trente ans, dans ces eaux-là. Et il avait déjà une bouteille de coca sous le bras. Je me suis dit qu'il avait besoin de beaucoup de sucre.

— Ils sont là, a dit l'épicier.

Le gars a regardé les paquets. Il a montré une pochette en plastique avec des bonbons mous et translucides.

— Ça, là... C'est combien ?

— Trois euros dix, a dit l'épicier.

— C'est cher !

L'épicier n'a rien dit. On était trois à faire la queue. Le gars fixait toujours le paquet.

— Fais voir ?

L'épicier lui a filé le paquet. Le gars a tâté les bonbons mous au travers du plastique. Il y en avait de toutes les couleurs, ça faisait une poignée.

— Tu vas me prendre tous mes sous !

— On est là pour ça...

L'épicier a fait mine de sourire de sa blague. Puis il a attendu, sérieux. Il avait pour lui ses cheveux gris et sa bedaine contre la caisse. Le gars a posé ses pièces sur le comptoir. J'arrivais juste derrière. Il a regardé mes courses. Du fromage, du vin et du PQ. C'était évident que je bouffais, que je chiais et que je logeais quelque part. Pourtant, quelle étrangeté.

Il est parti, boulevard Ornano. Un endroit mouillé, nocturne... Il pouvait vraiment aller n'importe où.

Moi aussi, je pouvais aller n'importe où. J'ai emporté mes courses. Et j'ai emporté le gars. Je l'avais collé dans ma tête de la façon la plus argentique possible. Il était au chaud, juste à côté du message de Dan. Je nous trimballais dans mon crâne, ça me semblait avoir un sens.

Et puis non, ça n'avait pas de sens. Les solitudes juxtaposées n'ont aucun sens, on le sait bien. Vie intérieure, goudron mouillé. Prière dérisoire. Quel destin pourrait nous lier tous les trois ? Aucun. Tu bouffes ton fromage et tu t'essuies le cul, c'est tout.

Et tu trinques. C'est important, de trinquer. Surtout un Premier de l'an. Tu mets l'humanité entière dans un verre géant, en face du tien, avec toutes les lumières de la ville dedans, et tu cognes les verres.

Matelas

Le gars se serre la ceinture.

— Si tu bouffes correctement, si t'as un endroit où loger...

Il a raison, même si c'est cheap. Juste ça, et pourtant...

— Et t'acceptes d'être sûr de rien ? C'est pas usant, à la longue ?

Le gars ne dit pas non. Une place, rien qu'une... Ce serait chouette... Il fait la moue en tripotant son verre vide. Il a renoncé à ça depuis longtemps. C'est un gars des interstices, il bouge tout le temps. Il est aidé par-ci par-là, des petits jobs, il s'en tire. Il est déjà vieux. Peut-être qu'il estime qu'il a encore de la force.

— On ne me lâchera pas, il dit. Ou alors, ça va barder.

Je me tais. Je suis mieux loti que lui, je le sais, alors je la ferme. Normal, j'ai le temps. Le gars est pour moi comme un matelas. Ça va cramer chez lui avant de cramer chez moi. Après, je verrai... Si ça crame jusque-là... Mon verre est loin d'être fini. Et le sien...

— Je t'offre un verre ?

— Je ne dis pas non.

OceanofPDF.com

L'HOMME AUX MILLE VISAGES

Je les regardais par la fenêtre et je n'en pouvais plus de cette comédie. Ils avaient tous des gueules de toons. Un détail en trop, quelque chose d'impossible à vouloir.

J'ai levé le nez pour leur échapper. Il y avait une volée de toits. Elle partait au loin, elle réveillait toujours un vague désir d'ubiquité. Je fixais un balcon, une mansarde, et je me retrouvais d'un coup ailleurs.

Et là-bas, tout était mieux. J'étais riche, puissant, la ville s'étalait à mes pieds et j'avais tout l'amour et tout le savoir que je voulais. Je faisais mille choses et mes réalisations formaient autour de moi un beau château. Je recevais des visites d'une rare spiritualité. Les nanas étaient somptueuses, un léger parfum d'années folles flottait. On sirotait des cocktails jusqu'à pas d'heure.

Et quand j'en avais marre, je me retranchais dans ma bibliothèque. Je tirais un bouquin et les étagères pivotaient. J'accédais à mes cabinets secrets. Je pouvais lire, m'affairer, inventer plein de choses. Je pouvais aussi emmener une nana somptueuse et on avait des baisers somptueuses dans des peaux d'ours.

Voilà comment ça marchait, les toits. Mais là, rien. Ils se taisaient. Ils étaient aussi plats que le sel et le poivre sur ma table. Et qu'est-ce que je devenais dans tout ça ? Un creux encombrant. Une guitare sans cordes, et ça ne peut même pas servir de massue. On rajoute à ça des jambes pâteuses et on m'obtient dans cette fin d'après-midi.

J'aurais bien voulu que la gravité s'inverse dans ma pièce, rien que pour moi, et qu'elle m'écrase au plafond avec tous mes jus en étoile. Ça aurait fait chier tout le monde. On aurait mis un temps fou à nettoyer ça. Mais les malédictions ne marchent pas, même pour soi. Alors, on attend.

— T'as qu'à sortir !

J'ai hurlé ça tout seul. Une bonne idée, après tout. Quand l'intérieur ne marche pas, autant essayer l'extérieur. J'ai pris mon sac, histoire de faire croire que j'allais aux courses ou quelque chose comme ça, et j'ai claqué la porte.

Tout l'ancien a vibré. La petite vengeance m'a fait du bien. J'ai dévalé les escaliers le plus rapidement possible. Du patatras tout au long des cinq étages. J'étais sûr de peupler toutes les caboches de l'immeuble.

Je suis arrivé en bas. Le porche était vide, j'étais encore à l'abri. J'ai poussé la lourde porte et j'ai pénétré le grand dessin animé.

Ils étaient tous là, les bouches de métro les vomissaient de partout. Les cravates, les mamans épuisées, les mômes chiants, les mamies sévères en fausse panthère, les mamies d'Afrique en boubou, les ados fatigués, les petits hauts

sexy, les petites frappes qui gueulent, les pochetrons hirsutes, les rockeurs déglingués, et des tonnes d'autres qui s'étaient coloriés à un point incroyable. Chacun avait un truc rien qu'à lui, un trésor ou une sale pratique, on ne savait pas bien, et il te le brandissait au nez pour que tu le sentes.

Et moi, là-dedans, rien ne me plaisait. Je ne faisais partie d'aucune bande. Parce que c'est ça, le truc. S'agréger, faire partie d'une bande. Tu t'agglutines avec les tiens et tu secrètes ta colle atomique. C'est l'art de la tribu généralisé. On se toise, on ne s'aime pas. On se fragmente à l'infini. Le charcutier regarde d'un sale œil le boulanger et le jambon-beurre est un complot du barman pour les enculer tous les deux.

Aussi loin que je remonte, je les retrouve, ces tribus. Lycée, collège, maternelle, les gars ont le chic pour te serrer sous le préau. Tu manges ta honte et tu bois à fond le spectacle de la force. Ça te fertilise pour longtemps. Et après, ça continue. Boulots, stages, confréries, statuts et tout le socio-cul, c'est toujours la même chose. Un tour de passe-passe potache vraiment dégueu qui te fait comprendre que tu n'es pas des leurs.

Attention. Je ne dis pas que le gars serré sous le préau était innocent. Il a peut-être arraché les ailes d'une fourmi volante, et c'est suffisant, après tout, pour tout mériter. Mais il était seul, c'est ça la différence.

— HÉ !

Ah... On se bouscule...

— REGARDE OÙ TU MARCHES, BON SANG !

Tout de suite, on gueule. En même temps, si A cogne B, bien malin qui peut dire où sont les torts. Et il n'était pas si grand que ça. Je l'ai regardé droit dans les yeux. Ça a duré un temps infini, ça pouvait exploser d'un instant à l'autre.

Il s'est dégonflé. Il a mis une main par-dessus l'épaule et il est parti. Ça commençait à rentrer. Le truc clé, c'est de s'arracher tous les traits du visage. Tu ne leur laisses qu'une paroi lisse, sans aucune prise. Rien d'autre que le blanc de tes yeux. Et le blanc, c'est terrible, ça peut contenir toute l'horreur du monde. Personne ne va grimper là-dessus. Et ton naturel ? Tu l'enfouis quelque part, dans une contrée mythique. Peut-être qu'un jour tu le déterreras.

En attendant, tu marches bien droit, comme une statue, et tu regardes l'horizon. Tu les transperces tous. Les résultats sont immédiats. Une légère inquiétude se lit dans leurs visages et ils s'écartent.

J'ai traversé la ville, aucune rue ne me résistait. J'étais en train de faire le vide autour de moi, comme ça, quand je suis tombé sur une bande de gars qui ne se poussaient pas. Ils étaient plantés en ordre dispersé et ils ne bougeaient pas d'un centimètre.

Et j'ai compris mon malheur ! J'avais été trop loin ! Jusqu'en banlieue ! Et j'étais tombé sur la bande maudite. Ceux qui traînent dans le délabré et qui font peur à tout le monde. La capuche multiraciale, le blanc des yeux qui la rase et les vapeurs de shit qui masquent le reste. Un chien à gueule de rat finit de planter le décor. En termes d'imagerie, on ne pouvait pas mieux faire.

— Putain... Il est chou !

Et un son impeccable.

— Hé ! Pédé ! Tu sucés ?

Des gueulantes, des jurons à rallonges et tout un tas de jouets qui crachent des musiques de guerre et de ghetto.

— Alors, ma poule ?

Je n'ai pas répondu. Je n'avais pas envie qu'une mauvaise mayonnaise monte. Je me suis transformé en tafiole et j'ai continué mon slalom. C'était eux les arbres et je traversais la forêt. Le chien a vissé son œil dans mes reins. Il s'est régaté jusqu'au bout.

Au carrefour suivant, j'ai bifurqué. Je pouvais souffler, j'étais venu à bout du passage délicat. Il ne me restait plus qu'à ruminer le morceau de terreur.

C'est le côté positif de la peur. Elle peuple la nuit intérieure. On gagne en consistance, on n'a plus rien à voir avec le creux du départ. Et là, j'avais fait un drôle de marché. La capuche, le gadget, le chien et le psychotrope, j'emportais plein de choses. Je ne voyais pas trop ce que j'allais faire de tout ça.

Et pourtant, il faudra bien. Tout ce qui peuple ta nuit intérieure, il faut un jour le recracher. Sinon ça tourne en eau morte, ça se gangrène, et tu crèves.

J'ai mariné là-dedans. Les rues, après, ce n'était rien d'autre que le quadrillage de la haine. Ça se répétait et je bâtissais mes plans de vengeance. J'étais à l'un de ces mille carrefours, au plus sombre de ma tête, quand une musique a complètement changé le décor.

Un ton frais, acidulé, des discussions animées et des rires qui éclatent. Les gars laissaient échapper leur inconscience comme ils voulaient. Ça se passait dans un coin arboré, une place qui n'avait pas l'air d'avoir vécu l'époque. Je me suis approché. C'était un troquet.

Le spectacle était encore plus hallucinant. Il y avait des gars de tous les âges, de toutes les races, de tous les sexes, et ils avaient tous les habits du monde. Ça allait du bas résille au blouson douteux, en passant par les costumes, les casquettes de travers, les dreadlocks et les coiffures compliquées des mamies. Et ce beau monde parlait de tout et de n'importe quoi avec une aisance incroyable. Un total démenti à toutes mes pensées.

On pourrait croire que c'était dommage, mais non. La réalité avait le bon goût de me contredire, il ne me restait plus qu'à l'accueillir. Je suis rentré illico dans le bar. Les mains se sont tendues.

— Salut !

— Salut.

— Salut.

— Salut.

Du jamais vu. La fraternité tournait à plein régime.

— Un demi ?

Et le barman lisait dans mes pensées.

— S'il vous plaît...

— Vous avez droit à une pinte, c'est l'happy hours.

Il a posé un verre inespéré devant moi. Du jaune un bon doigt au-dessus du trait. La mousse débordait. Dès que je l'ai touchée, ç'a été un régat.

Je me suis plongé dans le moment de paix. Un brouhaha de conneries chaleureuses... Des tempéraments qui s'expriment, quelques bons mots qui fusent... Il n'en faut pas plus pour faire un paradis. Un gars programme de la nostalgie sur le jukebox et on goûte aux époques révolues. On lorgne la petite assiette de charcuterie et elle arrive aussitôt.

— Vous en voulez ?

— Avec plaisir.

Du saucisson et du chorizo. Ils étaient vraiment au top, ces gars-là. L'endroit était fameux, il n'arrêtait pas de se remplir. Les gars traçaient leur chemin au milieu de tout le monde en serrant les paluches et on les accueillait au bar. Personne ne jouait des coudes. On s'invitait, on faisait de la place. Sauf qu'un gars est arrivé, il m'a regardé, et il a remis les mains dans ses poches. Et il a pris une place juste à côté de moi, en plus.

Je me suis dit que c'était un gars qui n'aimait pas la paix. Ça arrive. Dans une société, il y a toujours un obscur misanthrope. Il n'est pas content de quelque chose et il se venge, comme ça, au hasard, on ne sait pas pourquoi. Je n'allais pas en faire tout un plat. J'ai bu quelques gorgées pour l'oublier. Et presque aussitôt, la même scène s'est reproduite.

Pareil. Le gars arrive, il a plein de sourires pour tout le monde, et quand il passe devant moi, il remballé son sourire. J'ai regardé dehors et j'ai enfin compris. Ils venaient tous du bâtiment d'en face.

Une poste. Une énorme poste avec plein de voitures jaunes et de quoi faire du tri sur plusieurs étages. Tous ces gars étaient des postiers. Ils avaient repéré l'intrus que j'étais et ils ne me regardaient plus du tout de la même façon.

L'amère déception m'a écrasé. J'ai commandé une autre bière.

— Attention, c'est plus l'happy hours.

Fin de l'abondance. Le monde se rétrécit, on connaît le scénario. Et c'est sans doute pour ça qu'ils se retrouvaient après le boulot, les gars. C'était notoire que la grosse embarcation craquait de partout. Dans ce cas-là, c'est important de faire le point. On s'informe, on putasse. C'est l'art de l'avantage à deux balles. Ça permet d'être moins à côté de la plaque quand la note de réorganisation arrive.

— Des italiennes... Il n'y a rien de tel...

C'était le postier d'à côté.

— De vrais chaussons...

Les autres autour se sont penchés. Le gars a remué ses doigts de pied. Effectivement, le cuir bougeait.

— Et le cousu, je te dis pas...

— Ils sont forts, ces italiens.

Un destin. On travaille à la Poste et on parle de ses shoes après le boulot.

— Il est où, le magasin ?

— Elles ne sont pas vendues en France. Je les ai eues sur Internet.

Il a sorti de sa poche un de ces engins dernier cri. Il a promené son pouce sur l'écran, il pouvait aller n'importe où sur le net. Il a googulé ses chaussures. Les gars se sont penchés une deuxième fois.

— En trois jours, ils te les livrent.

Une chose clé, dans ces cas-là. Ne pas scruter le folklore des autres trop longtemps. Ça dégoûte forcément. Pourtant, je n'ai pas pu m'empêcher de m'écœurer jusqu'au bout. Il y avait quelque chose de suspect, de trop bien léché... Ils n'avaient que du propre sur eux, la journée ne les avait pas du tout abîmés. Des tons choisis, des étoffes qu'on voit nulle part...

J'ai mené l'enquête jusqu'au bout. Des impatiences de la cheville et des frémissements de jambes ont levé le doute. C'était des postiers pédés.

— Je préfère les magasins. Une image, ça ne me suffit pas. ^

— Ça peut être beaucoup plus cher, il faut comparer.

Et j'en avais rien à foutre qu'ils s'enculent, les gars. Après tout, ça faisait une possibilité en plus. Un soir, comme ça, dans le noir... On ne voit pas trop ce qui se passe... J'ai repris une bière.

— Voilà.

— Merci.

Calculée à la bulle près, celle-là. Je n'allais pas me plaindre de l'effervescence. Le beau bordel de bulles naissait contre la paroi. Elles gonflaient et elles partaient par trains entiers. Ça paraissait naturel, mais pas tant que ça. On pouvait se demander pourquoi les bulles gonflaient là, plutôt que là. Mais le puissant liquide voyait ce qu'on ne voyait pas. Il trouvait les aspérités, les imperfections, les minuscules creux... Et il engageait là sa réaction.

— Allez... Montre-nous...

Toujours eux. Impossible de les ignorer.

— Non...

Chochotte puissance chochette. Un tortillement maximal. On se demande bien ce qu'il avait encore à montrer.

— Mais si !

— Allez...

Il s'est décidé. Il a un peu calmé ses jambes et il a posé sa mallette sur le comptoir. Elle était en cuir, couleur tabac, assortie à ses shoes. Il a actionné les boutons dorés et il a ouvert l'écrin. Il y avait du satin à l'intérieur. Il en a sorti une feuille, entre les pouces et les index. Les autres doigts n'avaient pas le droit de toucher. Et la terrible réalité s'est dévoilée.

Un poème. C'était écrit en italique et ça allait à la ligne. Voilà le secret du gars. Et autour de lui, que de la jouissance. Les gars fondaient de bonheur. La chose belle et sacrée les chatouillait de partout.

Et moi, je n'en pouvais plus. Des tarlouzes qui envoient des lettres et qui se piquent de poésie, c'était vraiment le segment social de trop dans ce putain de faux jardin.

Alors, j'ai ouvert mon sac et j'ai sorti mon trotteur. Il a déplié sa gueule et ses pattes. J'ai tiré sur l'enrouleur. Il a fait son beau bruit de moteur. Les gars l'ont vaguement regardé, mais avec un mépris considérable. Ils ont cru à un vieux truc, une antiquité, une curiosité pas assez dorée pour eux.

C'est vrai qu'au départ, ça ne paye pas de mine. Ça ressemble plutôt à un teckel obèse qui fait le pas de l'oie. On ne se méfie pas, on le laisse s'avancer. Mon trotteur n'a eu aucun mal à choper une jambe. Ça tombait bien, c'était celle du poète. Il est parti dans le cri de sa vie.

Mon trotteur a progressé le long de sa jambe. Les autres lui donnaient des coups de pied, mais c'était pas des shoes italiennes qui allaient faire du mal à mon trotteur. Il avalait la chair, sans lâcher prise. Il la broyait dans sa gorge et il la jetait dans l'incinérateur. Des petites cheminées évacuaient la fumée dans son dos. Il chiait en continu une purée incandescente. Elle tombait au sol et elle refroidissait jusqu'au noir du charbon.

Le gars s'est écroulé. Mon trotteur a plongé sa gueule dans son ventre et il lui a aspiré le foie. Un dernier regard au plafond jauni, et le gars a rejoint sa nuit intérieure.

Mon trotteur est revenu. Des petits jets mousseux lui ont nettoyé les babines. Il a replié sa gueule et il est rentré dans son sac. J'ai bouclé la fermeture éclair.

Bien pratique, ce petit four portatif déguisé en chien. Quand on tombe sur quelque chose de socialement inacceptable, on l'envoie dessus et puis voilà. Les autres m'ont regardé, incrédules. Il y avait encore quelque chose qui leur échappait.

Alors, j'ai sorti mon masque. Il me barrait juste ce qu'il fallait du visage. Presque rien, en définitive. Juste le pourtour des yeux. Mais toutes les gueules ont changé. Des mâchoires qui se décrochent, des yeux exagérément grands... Ils ont tous eu cette immobilité un peu ridicule de mannequin de cire. Tout le monde savait maintenant que j'étais l'homme aux mille visages.

Je pouvais enfin savourer ma vengeance. J'étais du bon côté de la terreur. J'ai terminé mon demi et j'ai pris mon sac. Je n'avais plus rien à faire là.

— Attrapez-le !

Des postiers ont voulu s'interposer. Je leur ai donné une belle leçon. Mes jambes rebondissaient comme un rien, j'avais des détentes fulgurantes. Ils ont valdingué dans les tables. En deux bonds, j'étais dehors. Un concert de sirènes m'a accueilli.

— Il est là !

La police, bien sûr. On ne pouvait pas attendre des postiers qu'ils fassent justice eux-mêmes. Les gyrophares bloquaient tout le carrefour. Déjà, ils fonçaient sur moi. Vite, j'ai sorti mon portable. J'ai composé un endroit que j'avais en mémoire et j'ai commencé à grésiller. Leurs bras ont pataugé dans le vide.

Et je me suis retrouvé sur les toits, au-dessus d'eux. Ils tournaient la tête comme des cons, ils n'en revenaient pas du petit miracle. C'est important, l'avance technologique. Ça ramène les autres à l'état de sauvages.

Je les ai laissés à leur grouillement. Ils pouvaient mariner dans leur creux ou se foutre sur la gueule, je m'en foutais, j'avais pour moi tous les toits.

J'ai fait mes bonds là-dessus. Mon boucan mauvais peuplait leurs têtes et les chats avaient la queue en point d'exclamation.

La poule des ténèbres

Je m'installe à la table de la cuisine et je mange une boîte de sardines. J'ai coupé une tomate par-dessus, rajouté du sel, craqué du poivre, et je tartine du pain avec du beurre.

La fenêtre est grande ouverte. Je me sers un verre de vin. Le ciel est chargé, gris, mais pas du tout monotone. J'aime ça, c'est un ciel hyperactif. Les gros paquets de crasse sont sculptés et ils défilent rapidement.

Mon portable sonne. Inconnu.

— Allô ?

— T'es au taquet, hein ?

Je le reconnais. C'est le vieux gars parcheminé à la voix éraillée. L'acide des remontées gastriques lui a bouffé les cordes vocales.

— Allez... avoue... t'es au taquet...

On dirait une crécelle au fond d'un puits. Du sable qu'on écrase et un fil invisible qui tient le tout.

— Ça peut durer longtemps, le taquet...

Une voix à vomir le monde. Et je n'ai pas le droit de le couper. Les mauvais anges, il faut les écouter jusqu'au bout. Je mets le haut-parleur et je le pose sur la table. Il doit s'apercevoir de mon manège, parce qu'il dit :

— Taquet ! taquet ! taquet ! taquet !

Je laisse causer la poule des ténèbres. Je me ressers du vin et je mange un gros morceau de sardine. Je regarde la tranche d'un immeuble. C'est celle où il n'y a pas de fenêtres. Ça me plaît, ce côté aveugle de toute une population.

— Taquet ! taquet ! taquet !

La poule continue de caqueter, mais le vin et le ciel rincent tout ça.

DEUX MINUTES À PERDRE

Une fille me matait depuis son coin de pénombre. Elle était sous l'horloge et je matais l'horloge, alors, évidemment, elle pouvait croire...

Mais c'était bien la grande aiguille dont je surveillais la progression. Il était quatre heures moins deux, je n'avais pas fini mon verre, et le rideau de fer à moitié baissé nous indiquait qu'il fallait bien partir un jour.

Deux minutes, je me suis dit... T'es con ! T'as pas besoin de les attendre ! Attendre quoi, d'ailleurs ? Tu te casses ! Et tu dormiras deux minutes de plus... C'est pas plus mal...

Mais aussitôt après, je me suis dit : Deux minutes... c'est rien du tout ! Gorgée dérisoire ! Salissure de verre ! On s'en fout de les perdre, ces deux minutes à la con... Là ! tout de suite ! Et j'ai bu une gorgée de mon dernier verre. Mais bon Dieu ! Qu'elle mettait du temps à glisser, cette putain de grande aiguille !

Et j'ai été pris d'un doute. J'ai demandé au barman :

— Elle marche, votre horloge ?

Le barman s'est arrêté d'essuyer un verre pour lever de grands yeux sur moi. Il a fait ça sans un mot, sans une moue, sans un sourire. Et il s'est remis à essuyer. Je lui aurais bien foutu un doigt dans le blanc immense de son œil, à ce connard.

Enfin... Il faisait un drôle de métier. Il en avait sans doute marre, ou peut-être qu'il croyait que je me moquais. Mais il faisait quand même chier, à ne pas répondre. Et un gars a joué du coude dans mes côtes.

— Voyez, il a dit, je me gratte l'oreille... l'oreille droite avec la main droite, mais en faisant le tour de la tête... tenez...

Le gars a fait ses contorsions à la con. Je n'ai pas répondu.

— ... et dans un sens, comme dans l'autre.

Il a fait ses contorsions à la con dans l'autre sens.

— Eh ouais, j'ai de longs bras...

— Ah...

— C'est pas tout le monde qui peut faire ça.

— Oui, oui, j'ai dit.

Ça faisait chier de prêter le flanc à des conneries pareilles, mais il fallait bien que j'endure ce foutu laps de temps à la con. Elle avait bougé la grande aiguille ? Presque pas. La fille en a profité pour me fixer avec toute l'intensité de son œil unique. L'autre était caché dans le volume noir de sa chevelure. Un autre gars s'y est mis :

— Et il peut faire plus ! Il peut s'étrangler... avec son bras... comme avec une corde...

Il a rigolé en lui tapant l'épaule.

— Oh non... a dit modestement l'autre.

— Si, tu peux ! a dit le gars. Faut lui montrer !

— Oh... Il n'y a rien à me montrer, j'ai dit.

C'était maintenant difficile de regarder l'heure, tellement la fille m'accrochait du regard.

— Regarde ! a dit le gars.

Il a grimpé sur un tabouret et il a saisi le bras du gars qui faisait sa cravate. Le troisième a aidé à le soulever.

— Il ne touche plus terre !

Le pendu riait en tirant la langue. Le gars du tabouret a dit :

— Je vais le tenir.

— T'es sûr ?

— Ouais. Je le tiens.

— Alors, je lâche.

Le gars qui aidait à soulever a lâché. Le gars était bel et bien pendu à son propre bras. Quelle connerie ! J'ai tout fait pour ne pas voir la fille en me concentrant sur la grande aiguille. Elle n'avait toujours pas atteint le parfait milieu du chiffre douze. Excédé, j'ai dit au barman :

— Il est largement quatre heures. Elle est foutue votre horloge.

Il a suspendu son geste et il m'a envoyé son regard grave, ahuri. Puis il a repris son essuyage. J'étais soufflé. Il avait répété son numéro dans les moindres détails. Jusqu'aux plis du torchon. Et la fille a sauté sur le bar.

Elle a atterri lourdement en faisant claquer ses chaussures à gros talons et à bouts carrés d'une autre époque. Sa robe de velours noir était le prolongement de sa chevelure. Elle a agrippé la barre qui montait au plafond. Les bagues et les bracelets ont tinté sur le métal.

Le gars qui ne ceinturait plus le pendu m'a mis un doigt dans les côtes.

— C'est rien que pour toi !

— Mais non, les gars, j'ai dit... Profitez-en !

— Ah ben, alors... Tourne le pendu pour qu'il voie !

Tétanisé sur son tabouret, le gars a piétiné sur lui-même. Il a tourné le pendu vers le spectacle. Le pendu était rouge comme pas possible, ses jambes se raidissaient.

La fille n'était plus toute jeune, et même, pas mal abîmée. Ça ne l'a pas empêchée de s'enrouler lascivement autour de la barre. Elle nous a montré des jambes habillées d'affreux bas bleu pétrole.

— Oh dis donc, a dit le gars, du pur velours pour le pendu !

Au-dessus des reflets mauves et verts, on a vu la chair jaune de la cuisse, puis une culotte rouge, sertie de dentelle noire. Ses fesses se sont posées sur le plan cuivré du bar en évitant soigneusement les verres et les bouteilles. Je voyais sa culotte au travers d'un verre de whisky.

— On t'en prend une miette, a dit le gars du tabouret. Tu veux bien ?

— Je m'en fous, j'ai dit.

— C'est pour toi, a dit le gars qui ne ceinturait plus le pendu.

— Mais non... Servez-vous, les gars. Ne vous en faites pas pour moi.

La fille a escamoté une jambe en la passant dans son dos. Elle a fait ça aussi aisément qu'on tourne le poignet. Son pied est apparu par-dessus son épaule.

— Oh ! Il bande ! Regardez le pendu ! Nom de Dieu !

Je m'en foutais qu'il bande. Je regardais le pied courbé en pointe qui passait par-dessus l'épaule. Il glissait sur le sein. La jambe était en train de faire un tour complet du corps. La pointe du pied a continué. Elle a touché le bar. La fille recroquevillée dans son nœud impossible a roulé un œil farouche sur moi.

Elle allait bondir, je ne voyais que ça... Se jeter sur moi, hurler... En même temps que cette peur, j'ai eu l'intuition qu'en soutenant son regard, elle ne ferait rien. Mais le spectacle d'à côté chauffait aussi pas mal. Le gars me secouait d'une main.

— Mais regarde ! Bon Dieu...

De l'autre, il branlait le pendu. Son pote du tabouret l'encourageait.

— Vas-y, ça marche !

— Oh, putain... C'est incroyable, ce truc...

— Plus vite !

— Oh, putain... C'est plein à craquer...

Le pendu avait la figure cramoisie et il éjaculait à longs jets. J'ai senti les ongles de la fille dans mon cuir chevelu.

Tous ses membres m'ont attrapé. Je me suis débattu en jurant dans ses jambes. Je l'ai cognée, je me suis dégagé. Je lui ai fait face à nouveau. Accroupie sur le bar, elle était immobile. Pourtant, tout n'était pas immobile. Quelque chose remuait dans la pénombre. Elle n'avait plus de culotte. Son sexe engloutissait mon verre. J'ai hurlé pour moi-même :

— Tu t'en fous... Garde-la dans ta mire ! C'est tout !

Elle broyait le verre. Des crissements insupportables s'échappaient de son ventre. Le gars à côté continuait de branler le pendu.

— Il n'en finit pas ! Je te jure !

— Ça, c'est de la représentation, a dit un autre qui surgissait de je ne sais où.

— Sac à sperme ! Ah, putain ! Sac à sperme ! a dit encore un autre.

Les morceaux de verre que le sexe de la fille recrachait tintaient sur le bar.

— Mais regarde ! criaient les gars.

Je pouvais vraiment m'en foutre, du gars, de la fille et de mon sort. Les aiguilles de l'horloge se tordaient et bougeaient frénétiquement comme des insectes attachés par la patte. Le barman a levé encore une fois ses yeux implacables sur moi et le rideau de fer s'est abaissé en riant.

Le néant de l'adolescence

Je descends les escaliers minables et je dis tout haut :

— Je t'aime.

Ça m'est venu d'un coup. Je m'arrête, tellement c'est fort. Je parle de qui ? de quoi ? Je cherche, et rien ne s'accroche. Aucune femme neuve ou ancienne. Une idée féminine, mais ça peut tout aussi bien devenir Dieu. C'est autre chose que les escaliers, c'est tout.

Et je réalise que je la connais, cette sensation. Je serre contre moi le néant de l'adolescence. Trente ans après, j'en remâche le goût terrible. Ça m'arrache un sourire. Et je continue de descendre les escaliers minables.

Deux stratégies pour bien dormir

L'hôtel est crasseux. Les cafards peuplent la douche et ils sont gros comme le pouce. Ils repoussent mon corps nu qui se serre sous les draps. Chaque bout de ma peau est une frontière qui vérifie qu'il n'y a bien que le drap.

Il y a aussi le margouillat écrasé, la colonne de fourmis qui se reforme toutes les nuits et qui explore ma chambre, et les moustiques qui cherchent le sang à mon oreille.

Et j'hésite... Ma tête est-elle un état-major ? Suis-je impeccable sous ma tente avec mes troupes qui attendent ? Ou suis-je une montagne de chair abandonnée et sacrée ?

SURTOUT, NE TE PRESSE PAS

— Surtout, ne te presse pas.

C'est ma mère et elle a raison. C'est la pire des saisons pour un motard. Celle de la boue, du sel et de la neige fondue.

Et l'endroit est le pire des endroits. L'entrefile du périph, un vendredi soir, à l'heure de pénétration massive de Paris. Tout le monde cherche sa fête, ses amis, son dîner. Ça donne de longues files gluantes, rouges et jaunes.

Et moi, là-dedans, je rajoute mon clignotant perpétuel. C'est dangereux, bien sûr, alors je prie.

Premièrement, pour ma roue avant. J'installe un ange gardien sur le garde-boue et je lui demande de bien surveiller. QUE LE PNEU AVALE LA CRASSE ET QU'IL LA RECRACHE. Le temps que la roue adhère, la route est propre, j'en suis sûr. Et elle doit me dessiner une ligne sans faille jusque chez ma mère.

Deuxièmement, je prie pour les autres.

— RESTE DANS TA FILE, BORDEL...

Ah... C'est bon, il m'a vu. Je passe. Et là, j'ai besoin de plein d'anges. Sur mon casque, sur mes gants et sur mon phare. Et ils gueulent. À ce niveau-là, ce n'est plus de la prière, c'est un véritable exorcisme. On chasse les impatientes, les belliqueux, les frimeurs, et tous les gars usés par les journées impossibles qui leur ont détraqué les nerfs. On en envoie quelques-uns au Diable.

— IL GODILLE, CE CON...

On patiente. Le gars ne m'a toujours pas vu. Et il paraît vraiment nerveux. Ça y est, je passe. Bien content de le laisser derrière, celui-là.

Et pourquoi préférer la moto plutôt que l'habitacle ? Pour être dehors. On se cogne les éléments. La pluie mouille, le vent arrache la chaleur et on respire à fond l'hiver crasseux. Le gros anneau parisien a une odeur spéciale. C'est ça, le dehors. Les éléments pétris de lois physiques. Tout se calcule jusque dans l'atome et tout arrive. Cette précision n'est pas le confort de l'habitacle.

— Tu tomberas.

Forcément. C'est le prix à payer. La petite statistique peut me couper la route quand elle veut. La mécanique calcule la glissade et la biologie fait le reste. Je suis déjà tombé plus que les doigts d'une main.

Mais tant pis, c'est trop jouissif. J'impose mon tour de passe-passe continu. Une série de baïonnettes et je sors du merdier. Je laisse les autres derrière, bloqués dans le gluant.

J'arrive, mes anges exultent. Pas planté, c'est chouette. Je cadenas ma chaîne. Les anges du cambouis et de la neige fondue me sautent dessus, c'est une vraie fête.

La porte a entendu mon pas. Elle s'ouvre, je vois un œil coquin, c'est ma mère. Elle est heureuse, elle ouvre en grand.

— Bonsoir, mon chéri !

— Bonsoir, maman.

On s'embrasse. L'appartement est chaud et plein de vieilles lampes. Il y a des chinoiserie, des objets nègres et des coquillages de Polynésie. Une odeur de plat en sauce flotte.

— Je t'ai cuisiné un lapin...

Je suis content. Ma mère cuisine très bien le lapin. Je vais dans la chambre d'ami et je me débarrasse de mon barda. Gants, surgants, surpantalon, surbottes, je mets plusieurs minutes à me défaire de tout ça.

Je vais au salon. Il y a plein de meubles et des bibelots partout. Ça donne une trajectoire tout en contournements. Je joue de la hanche, je deviens un peu pédé pour le coup. Je m'assois sur le beau canapé. Je croise les jambes et je passe ma main sur le velours gaufré. C'est doux, ça flatte l'œil. La table laquée chinoise est noire et il y a une fleur rouge sang qui a accompagné toute mon enfance.

Ma mère pose un plateau dessus.

— Des anchois frais...

Enroulés sur des carrés de seigle beurrés. C'est très bien. Je sers le vin. C'est du riesling, il est délicieux. Le goût fleuri arrive à pousser le poisson. Après ça, on reprend du poisson et on peut jouer à saute-mouton.

— Alors ? Ta nouvelle vie ?

Elle est comme ça, ma mère. D'une brutalité insensée. Je n'ai pas le temps de me plonger dans l'ambiance que déjà elle me ramène à mon destin particulier.

Je bois. Le temps de la gorgée, j'ai le droit de ne rien dire.

— Tu la revois ?

— Oui.

— Vous restez amis ?

— Oui.

Je réprime un fond de colère. C'est dans le ventre que ça se passe. Une boule. Un nœud d'intestins qui donne une grande envie de trancher. Le regret, lui, il arrive par la gorge. On a beau tenir la tête, on est drôlement attaqué.

— Quand j'ai dit à mes amis que tu étais en colocation...

Elle pouffe. Je tente de coincer l'amertume entre la fleur et le poisson, mais c'est pas évident. Il doit y avoir une formule chimique pour l'amertume. Il y en a bien une pour l'alcool et l'acidité. Je me demande combien de temps je mâcherai la feuille amère.

— On passe à table, je dis.

— Tu n'as presque pas touché aux anchois...

— Ça ira.

Le pire, c'est qu'on n'imagine pas mâcher autre chose. Ce n'est même pas une altération du goût, c'est une extinction. On va dans la salle à manger.

Pareil, une petite dānse. Je m'assieds, le lapin m'attend. Et je me venge. J'y vais à fond.

— Pas si vite, elle dit.

Mes anges gardiens sont pétés de rire. Ils grimpent sur le rebord de l'assiette et ils assistent au massacre du lapin.

— T'es qu'un goinfre !

Ça, c'est vrai. J'aime manger vite et à grosses bouchées. Le gosier travaille et la nourriture pousse les parois de l'estomac. On mange avec tout le corps, pas juste avec les papilles. C'est la vitesse du repas qui permet de tout oublier.

Et je rince généreusement. Chaque morceau englouti a droit à son bain. Le petit animal patauge dans la soupe primordiale, je suis assez content.

— Cette année, tu ne travailles pas ?

Toujours pareil. La violence, rien que la violence.

— Non. Je pars en Afrique.

Et une mobilité du visage incroyable. Elle arrive à passer de l'hilare au soucieux d'un coup. Ça peut même se transformer en terrible tragédie.

— Quelques mois, je dis.

Elle secoue la tête. Elle n'aime pas mes retours en Afrique.

— Ils vont faire de toi leur chose...

C'est rigolo de parler comme ça. Et ce n'est pas totalement faux. Mais que fait-on d'autre ? C'est quoi, vivre en société ? En famille ? Et même avec des potes ?

Puis le mépris arrive sur son visage.

— Tu vas aller aux putes...

Elle a du nez ma mère. Elle a passé six ans à Dakar et à Abidjan avec son premier mari. Juste avant mon père. Elle sait de quoi elle cause.

— Vous faites tous ça, quand vous y allez...

Oui... Je vais profiter du différentiel économique pour me goinfrer de putes. L'obscénité au carré, en quelque sorte. Sachant qu'un carré est toujours positif, je ne vois pas pourquoi je m'en priverais.

Du coup, ça discute sévère dans mon assiette. Les gars de la conscience se mettent dessus, ils ne sont pas d'accord. Ils invitent plein de putes, des noires, des thaïlandaises, des nanas du Monténégro, de Tijuana, et même des travelos du boulevard Ney. Mon assiette devient un grand forum mondial sur la prostitution. Quand je pique un morceau, la foule de la conscience se déloge. Il y en a qui grimpent sur ma fourchette et d'autres aux poils de ma barbe. Je suis un géant dans le genre de ceux de Rabelais. Je me régale, je me ressers du vin.

— Vas-y doucement, dit ma mère.

Le gars perché sur le verre est d'accord. C'est le même qui surveille ma roue avant. Il a une grosse responsabilité, celui-là. Il me regarde dans les yeux pendant que le rouge inonde ma bouche. Eh oui, j'y peux rien, le riesling est fini.

— L'écoute pas... C'est une duchesse, ta mère...

Cette voix... Je la reconnais ! C'est incroyable... Dans mon assiette, avec les gars et les nanas de la conscience, il y a...

— Elles veulent toutes que tu dures...

Mon grand-père ! Louis Fougères ! Le géniteur de ma mère !

— Vas-y à fond... T'as qu'une vie...

Un modèle absolu quand j'étais même. Normand, artisan couvreur. Il avait fait la guerre et il adorait les voitures. Il s'est terminé au cidre et à la gnôle dans une ferme.

— Elles m'ont tué, ces nanas...

Quatre filles. En plus de sa femme. Alors qu'il avait toujours rêvé d'un fils. Le cinquième arrive, c'est un garçon, et il meurt en couche. Une malédiction.

— Alors, tu vois, mon foie, j'en ai rien à péter...

Il avait aussi une moto. Il sillonnait les routes de Mortain, de Granville et de Cherbourg. Il faisait des fêtes pas possibles. Des neuvaines, qu'ils appelaient ça. Neuf jours à picoler avec ses potes. Du non-stop le plus absolu.

Les gars de la conscience sont intimidés. Ils regardent avec respect cet ancêtre costaud, voûté, qui traîne un pantalon incroyablement large. Il a une veste grise, terreuse, bleutée, exactement la teinte qui convient au ciel de cette région. La casquette lui barre la moitié du visage et il a la ruse au coin des lèvres. Les putes de la conscience craquent, il a un charme fou.

— Venez...

Tout le monde le suit. Il leur fait découvrir la remise qui se matérialise sur la table. Le tonneau est presque aussi haut que lui. L'osier serre le bois. Il leur montre...

— L'essence...

Il prend un carafon et il tire le jus. Une couleur impossible. Roux, trouble et lactescent. Il faudrait pisser le sang et crever un sein pour approcher le liquide merveilleux.

Les gobelets de cidre se multiplient. La pomme circule et son génie opère. Elle adhère au gosier et elle fait claquer la langue. Elle se finit avec la fine, le flacon secret. La foule de la conscience se régale et tout le monde dit des choses magnifiques et sensées. Quelques bagarres dans les coins, mais presque rien. On règle des comptes, mais ça reste une super fête. Une rédemption régionale, historique et raciale. Du jamais vu.

— Tu bois trop...

— AH NON, MAMAN, LÂCHE-MOI.

Elle allait prendre la bouteille. Je l'ai vite reprise. Un mouvement moche et vulgaire, d'accord. Mais la liberté est à ce prix.

— Prends un taxi, au moins...

Peut-être... Je verrai...

Les pertes blanches automatiques

Je me prends une baffe, ça me réveille. Je suis à poil, ligoté sur une chaise au milieu d'une pièce. C'est un tribunal populaire de nanas. Elles ont pris le pouvoir dans le quartier. Des biomarcusiennes, qu'elles s'appellent.

— Dis donc... Tu ne serais pas un peu misogyne, par hasard ?

— Ah ? C'est que...

Baffe encore. Je ne suis pas bien précis, il faut le dire. Sans doute que ça mérite des baffes. Elles ont des cuissardes et du vinyle. Qu'est-ce qu'elles sont belles !

Baffe à nouveau.

— On ne peut rien en tirer...

Elles se concertent. La chaise est montée sur des rails et il y a un aiguillage.

— Rééduc ! dit la juge.

La préposée aux leviers actionne le levier qui va bien et je démarre aussitôt. Ça fonce dans une porte, mais elle s'ouvre un peu avant.

Et je fais des huit pas possibles. Je hurle, ça accélère pire que la chute libre. Et ça m'éjecte. Un vol plané incroyable me fait vivre des gorges et des montagnes. Je glisse dans des crevasses et je me vautre dans des cavités roses.

Ça ne me fait pas mal. Tout est mou et tiède. Je me lève, j'ai un peu le tournis. Et je m'aperçois que je ne peux presque pas marcher. Mes chevilles sont prises dans un truc blanc et collant. Ça encombre tout le pied.

Il y a des gars assis dans un coin.

— C'est quoi ? je demande.

— Ta nourriture, mec...

— Les pertes blanches...

D'accord. Les pertes blanches engluent les chevilles automatiquement et ça fait nourriture et boulet à la fois. Pratique. Les oubliettes sont confortables. Elles sont humides, tempérées. Le rose pulse et nous éclaire. Il peut devenir rouge par endroits, mais jamais agressif. On est dans un bain perpétuel. Les gars sourient.

— Toi aussi, tu veux t'évader ?

Chambre à Tananarive

Je monte un escalier étroit à Tananarive. C'est un éboulis de pierres et de ciment. Il fait nuit, il pleut. L'eau coule si fort qu'on marche à l'aplomb d'un ruisseau. On devine si les blocs où on pose le pied sont solides ou pas, et on se retient aux façades.

Je croise un chien qui endure la pluie. Il est devant un portail entrouvert et il bloque le passage. Il me regarde, sans aboyer. Tout est désert. Il fait ça rien que pour moi. Je rase le mur, une main dans la poche. Il ne tourne pas la tête, seulement les yeux. J'arrive enfin à l'hôtel.

Le gardien me dit bonsoir. C'est un grand rasta avec une musculature ultrasèche. Le matin, il fait ses exercices de karaté dans les escaliers. Il bondit sur les marches et les pierres le plus rapidement possible en faisant ses katas. Ça a l'air précis, je suppose que ce n'est pas du vent. Il a plein de cicatrices aux bras et aux jambes.

Dans le bar, les prostituées jouent aux dominos. Elles font claquer les chiffres sur la table et elles jouent de l'argent. Elles ont de grands éclats de voix, joie, dépit, colère, il y a tout là-dedans.

Je profite d'un moment où elles sont concentrées pour me glisser dans le couloir des chambres. Je cueille un regard plein d'attente et de promesses de l'une d'elles, mais pas ce soir.

Je referme la porte derrière moi. Ce soir, je suis seul et la chambre est austère. La douche est séparée par un muret et le lit est en fer. Il grince quand on fait l'amour. La lucarne donne sur les toits. La table en bois sombre me fournit un beau bureau.

Je sors les ingrédients de l'étude. Un avocat, une boîte de sardines, un pain et une bouteille de whisky. De quoi tenir la nuit. Le whisky malgache pique un peu, mais il ne coûte que quatre euros. L'alcool est merveilleusement peu cher, dans ce pays.

Et le sexe, bien sûr. Pas cher du tout, le sexe. J'allume mon ordinateur. Mes anges gardiens se répandent dans le bleu de la lumière. Ils découvrent le lieu, c'est une super promenade exotique pour eux. Ils font le tour de l'avocat et ils grimpent sur les sardines. Ils s'adossent à la bouteille de whisky et à mon verre. Ils apprécient beaucoup cette chambre. Et ils commencent à discuter.

PEUT-ÊTRE QUE LA LUNE EST BELLE

— C'est toi qui me l'as mise dans les pattes, dit Diby.

Le bled de brousse est sans goudron. Seule la nationale qui traverse est goudronnée. Diby poursuit :

— C'est toi qui dois me la retirer...

Agnimel est sombre. Il ne dit rien. Diby a un œil enflé. Une demi-balle de tennis avec une fente purulente. Il s'adresse à moi.

— Qu'est-ce que t'en penses ?

— Non, je dis. Je ne vois pas... C'était une possibilité, ça n'a pas marché...

— Voilà ! dit Agnimel.

Diby secoue la tête.

— Qu'est-ce que vous racontez... C'est pas une possibilité ! C'est toute notre histoire !

— Dans une rencontre, il y a toujours une part de hasard, je dis.

Diby se fâche.

— C'est tout sauf un hasard... Ça n'existe pas, ton hasard... Peut-être chez toi...

Agnimel et moi, on boit en silence.

— C'est notre histoire à nous tous, dit Diby. À Agnimel, à elle, à moi... À tous ceux qui étaient autour...

On mange du mouton à la main, au milieu de nous, dans du papier kraft. Des maliens et des burkinabés font cuire ça au bord de la route. Les grils sont des demi-tonneaux coupés avec une plaque trouée dessus.

— Ça n'a pas marché, dit Agnimel.

— Ça non plus, ce n'est pas un hasard...

À côté du gril, il y a une planche en bois usée par les coups de machette. On choisit la viande avec une fourchette qui n'a que deux dents. On pique le gigot d'agneau ou le rognon de bœuf et on le donne au gars. Il le prépare avec des oignons, des tomates et du piment. Puis il rajoute du cancanan, si on veut bien, et il rigole. C'est un mélange d'épices réputé aphrodisiaque.

— Elle veut tout, dit Diby.

— Elle n'a pas à tout vouloir, dit Agnimel.

— Mais oui... Mais elle veut tout...

C'est le coin le plus animé du bled. Plein d'échoppes et de kiosques. La gare routière n'est pas loin. Mais il est plus de minuit, certains remballent la viande.

On a fini. Diby paye les bières.

— On bouge un peu, il dit.

— Où ça ? demande Agnimel.

— Dans mon coin, dit Diby.

— Ton coin ?

— Mais oui... tu sais... j'ai envie...

Agnimel est plus fermé que jamais. Diby sourit.

— C'est quoi, ton coin ? je demande.

— Vers la lagune. Un beau coin, tu verras...

Il fait son malin. Au moins, ça change l'atmosphère. On se dirige vers sa voiture, une BMW noire, série 5. La vraie gueule de requin des anciens modèles. Agnimel m'a prévenu. Diby est devenu quelqu'un d'important. Il travaille dans l'urbanisme à Abidjan. Aucun projet important ne lui échappe.

Je m'installe devant, Agnimel derrière. La voiture est à la fois luxueuse et poussiéreuse. La latérite s'incruste partout. Une bondieuserie pend au rétroviseur. On circule dans la ville, les fenêtres grandes ouvertes. L'air est bon. La nuit a aspiré tous les nuages de l'après-midi. On voit les étoiles.

On quitte le goudron et on prend les chemins de terre. Il n'y a plus de réverbères, seulement la lune, les hautes herbes et les marécages. On dépasse des constructions inachevées, envahies par la brousse. Je reconnais le coin et ça m'étonne. Je suis presque sûr qu'il n'y a rien par là.

— C'est ça, ton coin ?

Diby ne répond pas. Il s'arrête et il sort de la voiture. Il ne referme pas la portière.

— Attendez, il dit. Je vais faire un gros caca.

Il fait quelques pas et il s'accroupit derrière un buisson. Ça le masque à peine. Il pousse. Ça prend du temps. Les grenouilles font un bruit pas possible. Je demande à Agnimel :

— Il nous a emmenés ici pour ça ?

Agnimel non plus ne répond pas. J'ai fait six mille kilomètres pour le voir et je le connais depuis une quinzaine d'années. Ça m'énerve qu'il se taise. Diby aussi, je le connais, mais Agnimel, c'est mon gars. J'ai une confiance absolue en lui.

Je règle le rétroviseur extérieur et je le cadre. Je distingue à peine sa silhouette immobile en forme d'ampoule. Derrière, il y a un tas de parpaings en train de devenir un tas de sable. On devine encore quelques alignements. Ça ressemble à une pyramide aztèque érodée par les pluies.

Diby a terminé. Il se tourne vers la lagune et il tend les bras. Il embrasse le paysage, il est heureux.

— C'est mon coin !

Les joncs percent l'eau. Elle est là, tout près, mais on ne voit pas où elle s'arrête. Il y a bien une dizaine de baraques dans le lotissement avorté. Je me demande si certaines n'ont pas les pieds dans l'eau. Diby remonte dans la voiture.

— Elle est belle, ici, la lune...

Il démarre. Il ne voit pas que son œil pleure.

— Non ? Tu ne trouves pas ?

À mon tour d'être taiseux. Je suis en Afrique, j'engrange un maximum. Je m'éteins, c'est à eux de parler. Il faut juste que je me fasse à l'idée qu'on a

accompagné Diby pour qu'il chie dans son coin. J'essaye d'occulter tout le mal que ça peut signifier. Et quelque chose de raisonnable me vient enfin.

— C'est des terrains à toi ?

Il secoue la tête.

— Non... Avec les marécages, il y a trop de moustiques... Et les grenouilles, tous les jours ! Ça rend dingue... Il était fou, le gars qui a voulu construire ici.

On rejoint le goudron.

— Ah ! fait Diby.

Et il me frappe la cuisse.

— C'est bien de revenir nous voir...

Je suppose qu'il s'est essuyé avec des feuilles. Il a pu aussi ne pas s'essuyer, c'est le plus probable. Ou peut-être que j'ai un bout de merde sur la cuisse.

On se dirige vers la ville. Des policiers nous arrêtent au carrefour. Ils sont deux, en treillis. L'un a un flingue, l'autre une mitraillette. Le plus âgé reconnaît Diby. Il s'installe à sa fenêtre.

— Ah, mais dis donc... On ne te voit plus beaucoup dans le coin !

Il a un double menton, la soixantaine. La mitraillette bat son bide.

— Je suis à Abidjan, dit Diby.

— On dit que ça marche pour toi...

— Je ne vais pas me plaindre...

— On sait ce que c'est... On ne les voit plus trop, les hommes importants...

— Et ici ?

— Oh, tu sais... nous, on est là... au carrefour, de nuit... comme tu vois...

— Rien de grave, en tout cas...

— Non...

— Tu n'as pas vu tout le monde, dit Diby. Regarde qui est là...

Le policier se penche.

— Agnimel !

Il rit.

— Ah mais, dis donc... C'est la journée des revenants ! Dans quel lycée tu es, maintenant ?

— Je n'enseigne plus, dit Agnimel. Je suis à l'inspection académique.

— Ah... Tu grimpes...

— Oui...

— Félicitations.

— Merci.

— On m'a dit que tu faisais de la politique...

— Un peu...

— FPI ?

— Bien sûr...

— C'est bien...

Puis Diby me montre.

— Et celui-là, tu le reconnais ?

Le policier me fixe. Il ne me reconnaît pas.

— Il était professeur au lycée, dit Agnimel.

Les yeux du policier s'allument.

— Ah ? Le petit blanc ? en mobylette ?

Tout le monde rit.

— C'est ça, dit Agnimel.

— Bonne arrivée, alors...

Il me serre la main. Il a une poigne d'enfer et il y a beaucoup de chaleur. Ça me fait plaisir.

— Merci, je dis. C'est juste un passage.

— C'est important de revenir, il dit. C'est là où on voit les choses...

— Les vraies choses ! dit Diby.

— Elles arrêtent de mentir, dit Agnimel.

— Elles deviennent moches, c'est tout, dit le policier.

— Oh... fait Diby.

— Il n'y a pas que du moche, dit Agnimel.

— Il y a même du bon, dit Diby.

— Alors, là, dit le policier, si tu tombes sur du bon...

Il ramène tous ses doigts à la bouche et il fait mine de manger à fond.

— ... tu bouffes, tu bouffes, tu bouffes... tant que tu peux... tu ne t'arrêtes surtout pas...

On se marre.

— ... parce que le moche va venir !

Diby tourne son gros œil infecté vers Agnimel.

— Tu entends ce que dit le doyen ? C'est bien mieux que toute ta philosophie, non ?

— Bien mieux, dit Agnimel.

Il était prof de philo au lycée. Moi, j'enseignais les maths. Un minibus arrive. Le jeune policier agite sa torche. Le minibus se gare.

— Ils ont des pneus lisses, dit Diby...

— Toujours... Quel pneu n'est pas lisse en Afrique !

On se marre encore. Les gens descendent, ils maugréent. Un enfant défait la bâche qui protège les bagages sur le toit.

— Mais c'est pas ça qui va payer, dit le policier.

— Ah ? fait Diby.

— C'est les cosmétiques... Plein, plein, plein de petits trafics... de Man à Gagnoa... tu ne trouves que ça... C'est la guerre, et les filles se maquillent... Vous y comprenez quelque chose ?

— A chacun sa guerre, dit Agnimel.

— La guerre dehors, la guerre dedans, dit Diby.

On se marre. Il n'y a que le rire qui est normal. Le policier a une tape amicale pour le capot de la bagnole.

— Bon allez... Le devoir m'appelle... Je vous laisse grignoter la nuit...

— On va la manger ! dit Diby.

— Je vous fais confiance...

Agnimel indique une direction dans la forêt.

— Il existe encore, le coin là-bas ?

Le policier est surpris.

— Le mauvais coin ? Dans les arbres ?

— Oui...

— Vous n'avez pas peur...

— Et il faudrait avoir peur ? demande Diby.

Le policier fixe Diby et sourit longuement.

— Non... Avec ton char et ton gros œil, c'est toi qui vas leur faire peur...

Puis il reprend sa gueule sévère. Ils sont plusieurs à lui présenter des papiers.

On s'engage sur la piste. Les arbres nous recouvrent, ça fait un tunnel de verdure. Maintenant, il fait frais. Diby roule presque au pas pour négocier les nids-de-poule. Il regarde Agnimel dans le rétroviseur et il demande :

— Tu y allais, là-bas ?

— Pas à la même époque que toi, dit Agnimel.

On continue en silence. Diby s'arrête. Il y a une biche dans nos phares.

Il éteint le moteur. La biche regarde les gros globes lumineux. Elle est piégée.

— On la prend ? demande Diby.

— Non, dit Agnimel. Laisse-la.

Diby éteint les phares. Il les rallume, la biche a disparu. Il redémarre. Je suis content qu'Agnimel ait repris l'initiative.

L'hôtel est minuscule et peint en rose. C'est la seule construction, la forêt est partout. On gare le gros engin. Une lumière rouge rappelle les bordels de la vieille Europe. Le gardien nous ouvre la porte. On s'installe dans des salons de jardin bleu ciel sous les arbres. Une dizaine de chambres sont alignées sous une véranda. Il y a des nanas un peu partout.

— C'est le plus caché de tous les bordels, dit Agnimel.

— Je ne savais pas qu'il existait encore, dit Diby.

Les feuillages sont très hauts. Ils se découpent sur le ciel étoilé. Les racines ressemblent à des gros serpents. Une vieille femme balaye la terre pour chasser des restes de volaille au pied des tables. On nous apporte des bières.

Diby repère une connaissance, il rejoint le gars. Agnimel et moi, on commence les bières sans lui. À une table, un gars se fait engueuler. Il écoute. Sa mâchoire se crispe. On entend des « Il faut que » et des « Tu ne dois pas ». Le gars qui l'engueule parle très fort et très près. Il martèle la table de tous ses doigts joints. Quatre autres gars écoutent en baissant les yeux. Personne ne touche à son verre.

— Des embrouilles, je dis.

— Que ça, dit Agnimel.

— Des affaires ?

— De la jalousie aussi.

— Des affaires de femmes ?

— Non, non. De la jalousie tout court.

Un grand bonhomme se lève. Il était seul à sa table et il va rejoindre une prostituée sous la véranda. Il s'assied sur le banc à côté d'elle.

— C'était bizarre, le coin de Diby, je dis.

La prostituée écoute le gars. Je suppose qu'ils discutent du prix et de la pratique.

— Il voulait me mettre de la merde sur la cuisse ou quoi ?

La nana fait la moue en regardant par terre. Le gars attend, peut-être qu'elle va craquer. Et puis non, alors il se lève. Il retourne à sa table.

— Je ne peux pas te le dire, dit Agnimel.

Il a fermé son visage, je n'obtiendrai rien. À la table de l'engueulade, ça s'est calmé. L'un des gars reformule calmement le problème. Il parle de A, de B, puis de ceci et de cela. Il y a peut-être une solution.

Et moi, je suis toujours dans le coin de Diby. Je pousse les joncs, j'écrase les grenouilles et j'imagine le pire. Un squelette attend, la bouche ouverte. Il ingurgite la merde des vivants. Peut-être que la lune est belle.

Et ça y est, à côté, ils ont fait la paix. Il y a des accolades entre A et B. Ils se resservent de la bière et ils trinquent. Des filles viennent s'installer à leur table.

— On t'a reconnu, dit Agnimel.

— Quoi ?

Une fille se dirige vers nous. Je chasse les joncs, les grenouilles, les os et la lune. Je cherche un prénom et je trouve.

— Chantale...

— Monsieur...

Elle détourne le regard, elle a un sourire gêné. Elle a été mon élève. Une vraie fêtarde. Elle a abandonné en Terminale. Elle s'assied, mais pas vraiment. Juste sur l'accoudoir de la chaise voisine. Elle me regarde enfin dans les yeux.

— On ne m'appelle pas comme ça ici...

Elle a tout le côté gauche amoché. Les cicatrices partent en étoile autour de l'œil. L'arcade, la tempe, le nez, la pommette, tout est trituré.

J'ai soufflé ma jouissance contre ce visage quand il était lisse. Je n'ai plus de mots. Agnimel m'aide.

— Tu prends un verre avec nous ?

— Bien sûr...

Vraiment à poil

Une terre étrangère rénove, c'est vrai. On rencontre des filles.

— T'es tout seul ?

— Oui.

Les questions sont précises et on gagne du temps.

— Tu me payes un verre ?

— Oui.

Pourvu qu'on puisse profiter du différentiel économique. Ça sert à ça, les banlieues du monde.

— Tu m'emmènes ?

— D'accord.

On rentre ensemble. On est déjà bien dosés.

— Tu t'appelles comment ? je demande.

— À quoi ça sert ? Je vais te donner un nom de pute... T'as qu'à m'appeler comme tu veux.

D'accord, pas de nom. On va à la douche et elle se laisse laver. Je l'essuie et je l'emmène dans mon lit. J'ai une pute très propre.

Église engloutie

Je suis un moine du XV^e siècle et je baise en Afrique. Le Christ m'apparaît sur sa croix.

— Vas-y...

Et je tremble, c'est terrible. J'ai l'impression que toutes mes tripes partent dans le ventre de la fille. Un barrage cède et emporte toutes les constructions. Tout ce qui est humain, et sur plein d'époques. Ça engloutit toutes les églises.

Je plonge avec Jacky et j'en trouve une, justement. On crache nos bulles dedans et on promène nos torches et nos pinceaux laser. C'est des lobes ridicules, ça n'éclaire presque rien. On tente de ne pas trop remuer la vase. On pénètre la nef, tout est OK.

Pourtant, il y a...

— ... des choses qui s'enroulent, dit Jacky.

C'est derrière la croix. Je vais vérifier. Des fois qu'il y aurait...

— Un alien ?

— Non, rien...

— Alors, on remonte, dit Jacky.

Il explose au plasma un vitrail du XV^e siècle. On s'échappe d'un coup de palme. Les débris de couronnes, de croix et de drapés royaux forment une pluie lumineuse et colorée autour de nous.

— Il te reste de l'alcool ?

Ça, c'est la fille à côté de moi dans le lit.

— Bien sûr, je dis.

En fait, je ne suis pas un nageur de combat. Encore moins un moine du XV^e siècle. Je lui passe la bouteille de rhum.

Elle boit au goulot, c'est chouette. La lune est sur nos corps. Sa peau est sèche, satinée, et le cul est en bois. Je peux toucher cette réalité-là ou tous mes rêves du bout des doigts.

Règne animal

Je dors dans mon beurre, c'est chaud, j'ai l'impression d'être un veau.

Un insecte me réveille. Je crois que c'est une guêpe, mais non, ce sont deux mouches qui copulent. Elles sont collées, le vol est maladroit.

Je vais à la douche. Mon saucisson malgache est noir de fourmis. Pourtant, j'avais trouvé une ruse, je l'avais pendu à la tablette du lavabo. Je m'étais dit qu'elles mettraient un temps fou pour trouver le chemin. Mais il leur a suffi d'une nuit.

Maintenant, elles peuplent le saucisson. Elles convoient la bouffe, le long de la ficelle. Elles rejoignent d'immenses autoroutes hyperencombrées qui partent sur le mur et qui s'enfoncent dans les fissures. Ça va nourrir la fourmilière.

Je prends le saucisson et je vais sous la douche. Je fais un massacre. Les corps tombent par grappes et sont avalés avec ma crasse. Je m'essuie, je ne suis plus du tout un veau. J'essuie aussi le saucisson. Je taille une rondelle et je la croque.

Je m'installe dans mon fauteuil. Dehors, il fait encore trop chaud, je vais attendre la fin d'après-midi. Je prends un bouquin et je surveille du coin de l'œil les fourmis. Les colonnes se résorbent, c'est bien. Elles réapparaîtront dans la nuit et elles chercheront à nouveau les miettes de ma vie.

ICI, L'HERBE POUSSERA LIBREMENT¹

Le canapé était profond. J'étais assis sur le rebord et je mangeais mes pâtes à la table du salon. Je regardais la télé, c'était le journal de vingt heures. La speakerine a dit : « À Louxor, en fin d'après-midi, le président de la République a effectué une promenade. »

J'ai éteint aussitôt. A effectué. Rien que ça. Ça m'a énervé. Le président ne se promène pas, il effectue une promenade. Le petit supplément technique m'a cogné la joue comme un insecte.

Je me suis dit que j'étais susceptible, un peu idiot, et très à cheval sur les détails. C'était peut-être parce que ma femme m'avait largué ou que je n'avais pas mis assez de sauce dans les pâtes. Une chimie complexe, les nerfs. Vous déréglez ça un tout petit peu et un minuscule truc peut devenir insupportable.

J'ai repoussé mon assiette et je me suis levé. J'ai pris mon manteau et je suis parti effectuer une promenade. Un dimanche de fin d'automne, la nuit tombée, entre la porte de Clignancourt et celle de la Chapelle, c'était ambitieux. Le décor promettait d'être minimal.

J'ai claqué la porte de l'appart et j'ai pénétré le hall. Les lumières se sont allumées automatiquement. Les portes de l'ascenseur se sont ouvertes et la cage m'a emmené. Elle était taguée de partout et elle puait la pisse. D'une certaine manière, ça créait un divertissement.

Au rez-de-chaussée, j'avais une série de corridors à traverser. Les années soixante-dix avaient inventé des tuyaux transparents pour relier les tours. On voyait l'herbe et la nuit, mais on était dans le plastique et la géométrie. Le jaune et l'orange étaient devenus fades. Des gars avaient cassé des vitres. Ça créait des trous de froidure.

Je me suis enfin retrouvé dans la simplicité de la nuit et du goudron. Au moins, là, le décor ne mentait pas. Quatre voies intraversables à ma gauche et un horizon de grilles à ma droite. Ce n'était pas folichon, mais j'étais tranquille. J'avais de grosses godasses et j'écrasais les feuilles putréfiées de l'automne. J'oubliais les nerfs, la nécessité de gagner de l'argent, de se loger... J'ai eu droit à quelques pas de vraie santé.

Et un écriteau a stoppé tout ça.

ICI, L'HERBE POUSSERA LIBREMENT ET SERA ENTRETENUE
--

DANS LE RESPECT DE L'ENVIRONNEMENT

De nouveau, j'ai tremblé. Le gars voulait parler du misérable bout de verdure de derrière les grilles, et voilà comment il s'exprimait. Il montait sur d'immenses chevaux, il se laissait emporter par la musique. Ça sonnait comme une déclaration des droits de l'herbe, solennelle, on avait fraîchement déterré la révolution. Respect et liberté, bien sûr.

Et environnement. C'est la moindre des choses. Le jardinier avait peut-être mangé des merdes radioactives, il n'avait pas le droit de chier dans le jardin. Un vrai défi pour l'imagination, cet écriteau. Et ça se passait en bas des bureaux aveugles. Des gars qui tapaient sur leurs ordinateurs. Il fallait se faire une raison, c'était un monde où on ne jardinait plus.

On préférait des vocalises bizarres, instrumentées... Ça résonnait tout en haut de la voûte urbaine et ça retombait comme une douce pluie sur les animaux gentils qu'on était.

J'ai continué de longer les grilles. Les voitures glissaient, aidées par le goudron. La lumière bienveillante des lampadaires permettait d'y voir clair. Heureusement, l'automne continuait de pourrir sous mes chaussures. Je me suis concentré là-dessus. J'ai bien mis une vingtaine de pas à évacuer la sale distorsion. Je m'étais à peine remis de l'écriteau, quand je suis tombé sur quelque chose d'impensable.

Nicole Kidman. Coïncée entre la nuit et le goudron. Elle occupait tout l'abribus. Et la surprise était de taille. La merveilleuse actrice qui avait été à la hauteur de l'incroyable *Dogville*, nous faisait une pub pour un appareil qui mesurait l'âge mental. Elle brandissait le gadget et le stylet en nous regardant droit dans les yeux. La pub indiquait qu'elle avait vingt-quatre ans d'âge mental.

Et là, je n'en pouvais plus. Trop de choses à réfuter. Une médiocrité insultante enfermait tout l'espace. Même les anges s'en mêlaient. J'en avais le ventre détruit. Je me suis dit que c'était la fin de ma promenade. Vaincu, c'est tout. Infoutu de combattre quoi que ce soit. Il valait mieux rentrer se coucher.

— Hé ! Je suis le jardinier...

Ah... Quelqu'un voulait continuer. Il était assis sur un banc, à côté de l'abribus. Il avait plein de sacs. Il pouvait ressembler à un jardinier, mais ça m'a étonné qu'il soit là.

— De ce côté-ci de la clôture ?

— J'ai accès aux deux côtés.

Il s'est levé et il s'est dirigé vers les grilles. Il y avait une porte qu'on devinait à peine. Il a sorti ses clés, ça a fait un bruit monstre, et il a ouvert.

— Regarde... C'est pas mal, hein ?

On ne voyait rien, c'était tout noir. Je n'ai pas voulu le décevoir.

— Ça a l'air bien, j'ai dit.

Et je me suis rappelé que j'avais un problème à résoudre.

— Si t'es le jardinier, tu peux me le dire, alors : c'est l'herbe ou c'est toi qui est libre ?

— Je n'ai jamais su.

— Parce qu'il y a un panneau imbitable dans ton jardin.

— Ah oui ! C'est un con de la mairie... On l'a eu.

Il a ouvert un de ses sacs et il m'a montré la tête. Elle était enveloppée dans un torchon. Le gars était devenu un morceau des ténèbres.

— Quand ils nous prennent pour des cons, on les décapite.

— C'est bien, j'ai dit.

L'organique reste, la connerie s'évapore. Les yeux sont clos. Un sacré objet, tout de même.

— C'est lourd, une tête ?

— Prends-la.

Je l'ai prise par les cheveux. Je l'ai tenue d'une main, à bout de bras, c'était pas mal lourd. Mais les cheveux étaient gras, ça m'a échappé des doigts. Elle est tombée pile entre nous.

— Ça ne rebondit pas, j'ai dit.

— Oui, mais on peut dribbler...

Il l'a fait passer d'un pied à l'autre, ça a rajouté un peu de gaieté.

— Tu gardes la ligne qu'est là ?

Il y avait une ligne en pointillés en travers du trottoir.

— D'accord, j'ai dit.

J'ai évolué en crabe, devant la ligne, pendant qu'il essayait de passer. Il était pas mal adroit. Pas vraiment rapide, plutôt vieux, mais une très grande économie de gestes. Il faisait des feintes incroyables.

— J'ai gagné !

Effectivement. La tête roulait derrière la limite. Il l'a rattrapée et il l'a remballée dans son torchon.

— Pourquoi tu la gardes ?

— Je la mets au pied des massifs. C'est plein de bonnes choses, ces trucs-là. De l'azote, des sels minéraux... C'est bien mieux que toutes les merdes chimiques que tu peux mettre.

— Pas con.

— Et tu verras les fleurs que ça va faire au printemps... Des couleurs toutes neuves... Tu ne vas même pas comprendre, ça va exploser de partout... Toutes les filles auront le sourire.

Une belle promesse, en tout cas. Il est rentré dans son jardin.

— Bon, allez... J'y vais...

— Tu travailles de nuit ? T'étais pas en train de partir ?

— Je me tâtais. Mais là, j'ai quelques idées. Alors, je m'y mets.

Pas d'horaire. Un gars franchement libre. Il m'a fait un clin d'œil et il a refermé sa grille.

— À la prochaine !

— À la prochaine...

Vraiment cool. Et pas con du tout. Ça m'avait remis d'aplomb, ce petit match.

J'ai longé les grilles d'un bon pas. Rien ne vaut la vengeance, c'est meilleur que le chocolat. On se régale et on est requinqué. On pose à nouveau un regard neuf sur le monde et on redevient optimiste. J'ai dépassé les bureaux et je suis arrivé devant le lycée. Il y avait un raffut pas possible.

Des gars encapuchonnés gueulaient dans la cour. Un dimanche, à cette heure, c'était bizarre. J'ai demandé aux gars adossés aux grilles :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Ils s'y sont tous mis.

— C'est la connasse du vingt heures...

— C'est un tribunal populaire !

— Elle veut nous faire croire qu'on parle pas français...

Ça m'a tout de suite intéressé.

— Tu veux venir ?

— Ah oui, j'ai dit. Mais comment je fais pour les grilles ?

— Mais attends... C'est rien du tout, ça ! On veut nous faire croire que c'est des grilles, mais on les traverse comme on veut !

Il avait raison, le gars. C'était que de l'imaginaire. J'ai enjambé les grilles sans problème. Je me suis frayé un chemin au travers de l'attroupement et j'ai enfin vu la speakerine.

Elle était nue, au milieu d'une bâche. Un gars l'enculait, un autre forçait la fellation. Les autres se masturbaient autour. Un gars m'a demandé :

— Il nous manque une voix. Tu nous la donnes ?

— Et comment !

J'ai levé les deux bras. Ils ont refait le décompte, c'était bon. Un gars est venu en tablier transparent avec un couteau électrique. Il a détaché la tête. L'enculeur a continué de secouer le corps qui se vidait sur la bâche. Une clameur victorieuse a submergé l'école.

La tête est passée de main en main, suivie par les portables. Un gars est monté sur les grilles et il l'a plantée. Les têtes qui avaient participé au vaste plan de distorsion étaient alignées.

Ils ont traîné le corps bâché jusqu'au jardin. Le jardinier faisait du surplace dans son motoculteur. Ça évacuait la terre autour de lui. D'autres gars ont déroulé de la bâche neuve.

— Hé ! Regardez !

Et ç'a été le silence le plus absolu. Sous le préau, les gardes en capuche encadraient le nouvel accusé. La précieuse silhouette blonde jetait ses yeux bleus affolés partout. Ses lèvres entrouvertes tremblaient et ses doigts trituraient l'écharpe.

Vue sur les falaises

Un homme est debout sur un rocher. Il regarde la mer et les embruns le décoiffent. Il vit une époque troublée. Une immense idée de l'homme s'agite et il faut faire mille liens avec la nature. Et les guerres aussi... Elles sont immenses, les guerres. Elles emportent tout. Un ange d'une autre époque arrive et gueule à son oreille :

— Ta graisse persiste et la pluie et le vent nettoient tout ça.

Il ne comprend pas bien. Il retourne dans son manoir. Il a vue sur les falaises et le vent cogne, c'est beau. Il s'installe à son bureau. Le propos de l'ange le travaille. Il prend sa plume, il va pour écrire, mais le mot graisse lui paraît impossible.

Et il y aurait un rocher nu à la fin ? C'est impensable. Où est l'idée de l'homme, dans tout ça ? Il lâche la plume. Une servante surgit, à bout de souffle, elle tombe presque.

— Partez, Monsieur...

Ne bouge pas trop la machine

Je joue au flipper dans un bar et j'arrive à remonter le temps, c'est assez génial. Je me retrouve avec des grognards de Napoléon, la bière est délicieuse et les gars sont fascinés par ma machine. J'ai des extraballes qui pulvérisent des divisions entières et je gagne plein de batailles, Ulm, Iéna, Austerlitz, le compteur n'en peut plus, les chiffres sont astronomiques.

Mais je bouge trop la machine, alors je tilte. Je me retrouve dans une charrette avec une belle chemise blanche de la fin du XVIII^e siècle et ma tête tombe dans le trou sans aucune possibilité de rejouer.

Un agent hyperactif

— Demain, je vais les bousiller, elle dit.

Elle est baguée. Son front reçoit en permanence les informations. Et moi, je ne dis rien. Je reste au foyer, je baise, et je fais les mille petites merdes qu'il faut faire.

Puis son front clignote et elle part. À n'importe quelle heure. Ça peut être en plein milieu de la nuit. Elle vérifie que son fusil-mitrailleur est chargé, elle claque la porte et elle dévale les escaliers.

Je suis inquiet, évidemment. Je chasse l'inquiétude en téléchargeant un film. Je mate le délire obscur ou convenu d'un autre gars et je sirote un whisky. J'ai les dépêches en continu sur un autre écran, ça a l'air de bien se passer. La petite fiction élimine les anxiétés et le whisky me rend songeur. Je ne regarde presque plus les dépêches.

Elle rentre au petit matin, épuisée. Quelques blessures. Elle désinfecte ça dans la salle de bain.

— Elles étaient teigneuses...

— T'en as eues combien ?

— Quatre. Des biomarcusiennes. On a repris le quartier.

Pas mal. À ce rythme-là, on devrait y arriver. Je lui donne un verre d'eau et son somnifère. Les nerfs se relâchent d'un coup, elle sombre comme une masse.

Et moi, je suis en forme, évidemment. C'est pas tout de suite que je vais trouver le sommeil. Alors, je m'envoie un petit porno et j'éjecte ce qu'il faut éjecter.

IL FAUT FAIRE ATTENTION LÀ OÙ ON LÈCHE

Majid et moi, on nous présente les shorts suceurs. Ce sont des lémuriens extraplats de toutes les couleurs. On peut en avoir avec des pois, des rayures, tout est possible. Ils s'enroulent autour des hanches et ils lient leurs pattes ensemble. Ils te sucent quand t'as envie, si bien que t'es débarrassé de tout. Les voix des biomarcusiennes nous caressent dans les couloirs :

— Le sperme n'est plus un problème...

— Tu peux penser à autre chose qu'à tes couilles...

On est fiers, on exhibe nos shorts dans les couloirs de la révolution. On est préposés au couperet, il faut en prendre soin.

— Tu lèches d'un côté ou de l'autre, dit Majid, mais pas le tranchant.

Je suis d'accord. C'est tout le problème de la révolution, il faut faire attention là où on lèche. Choisir son côté et s'y tenir. Surtout, éviter le tranchant. On a peur, bien sûr, mais la sensation d'être sucé en continu permet d'oublier le danger.

Et tout, d'ailleurs. On oublie absolument tout. On emporte joyeusement le couperet et on le file aux gars qui préparent la machine.

On rejoint la salle des audiences.

— Alors ?

C'est BaisePierro qui a posé la question. Le gars en face bredouille, il ne sait pas quoi dire. Il est dans un fauteuil automatique qui lui agrippe les bras et les jambes. DanToi le regarde droit dans les yeux, mais il ne peut rien en tirer. SeinJus s'impatiente.

— Merde, alors...

Le marteau tombe.

— Au suivant !

Le gars supplie, proteste, mais le fauteuil l'emmène. Il fonce vers une porte qui s'ouvre et il arrive sur scène. Il y a des huées, des rires, des cris, des applaudissements, et même des larmes, tout est possible.

Majid et moi, on l'accompagne sur scène.

— Un bédó ?

— Ou un whisky...

C'est au choix, le gars hésite. Il ne pensait pas que ça irait...

— SI VITE ?

Et ça, c'est le présentateur. Il se régale. Il a une bouille du tonnerre et toujours le mot pour rire.

— EH OUI... ÇA VA VITE...

Applaudissements.

— LA VITESSE, C'EST GÉNIAL, MAIS... LA PRÉCISION AUSSI !

Et elle est là, la précision. Toute la biographie du gars. Elle s'affiche sur l'écran géant et on voit tous les détails. CV, comptes en banque, femmes, liaisons, baraques, photos, vidéos, et tout ce qu'on peut choper de prévu ou d'imprévu sur le net. Ça fait un immense clip qui dure soixante secondes. Le gars choisit finalement le bédô. La salle applaudit.

— C'EST ELLE ! ENFIN !

Elle se dresse, lentement. Elle vient des entrailles de la scène et elle est tout en verre. Une lumière bleutée circule dedans et une musique profonde de toutes les conquêtes du monde l'accompagne. Le gars chiale. Les gros plans sur ses larmes sont poignants.

— TU SAIS, C'EST POUR TOUT LE MONDE, QUE TU VAS FAIRE ÇA...

On rit, bien sûr. Le gars n'a pas grand-chose à faire. Le fauteuil se dirige tout seul vers la veuve. Des petits bras mécaniques le prennent et le plaquent contre la plaque. Elle est transparente, on peut le voir jusqu'au bout. Le collier de verre qui lui enserme le cou est transparent lui aussi.

— SUSPENSE...

Oui. Le gars a droit à une dernière chance. On lance un vote citoyen de dernière minute et tout le monde peut participer. Les sms affluent par millions. Les secondes s'écoulent dans un martèlement qui vaut tous les films, toutes les poursuites, et toutes les morts de dernière seconde.

La réponse est négative. Presque tout le monde veut sa mort, à ce salaud. La salle se lève dans un même cri.

Le couperet tombe, aidé par la gravité. Les masses s'attirent, on ne sait pas pourquoi. Le gars a un cri déchirant, mais le couperet tranche. Il est en métal. C'est la seule partie de la veuve qui ne soit pas transparente.

Un sous-marin nazi oublié

Je suis dans un sous-marin nazi oublié. Un procédé a permis de maintenir en vie les sous-mariniens. Ils ont chacun un frigo qui ralentit leur biorythme et qui les alimente. Ils dorment là-dedans, c'est parfait. On a vécu encastrés dans une rade pendant un temps infini et maintenant on se réveille.

L'immortel tibétain mâche des boulettes de viande séchée. Le gars parcheminé est à l'écoute du sonar. Il se régale avec sa voix éraillée :

— Ils sont là...

C'est les vaisseaux de la République. Le signal est lourd, ils sont ventrus. Je suis aux commandes.

— Feuer, je dis.

Un sous-marinier nazi réfrigéré abaisse le levier. Mes torpilles partent comme tous les doigts de la main. Elles visent les ventres, les crabes vont être contents. Ça explose. L'eau verte des vieux ports pénètre les coquilles déchirées.

Le bateau américain

Le bateau américain commet une erreur. Il tire une de ces fusées remplies d'un gaz qui rend pédé, mais la trajectoire forme une queue de scorpion et la fusée explose au-dessus de lui. Aussitôt, les marins enlèvent leurs T-shirts et font des danses pas croyables. Ils s'enculent sur le pont. Il y a des dysfonctionnements, des incendies, mais les marins sont trop occupés à s'enculer, ils laissent les flammes se propager. Le bateau coule, ils sautent à l'eau et ils continuent de se grimper dessus et de se niquer dans les bouées.

Surissement de la race

Puis il y a le surissement de la race. Elle était toujours un peu là, la race, mais là, c'est un raz-de-marée.

— ENCULÉ DE TA RACE !

J'aurais bien aimé qu'on envoie chier la race, qu'on l'oublie, qu'on devienne tous bleus, mais non...

— SALE RACE !

Les cris me poursuivent. Je me transforme en fiote la plus absolue.

— TA RACE...

Je rase les murs et je détail. Je suis de la race du lapin. Un bec de lièvre m'arrive et le poil gagne mon front. Heureusement, la ville se calme enfin et c'est le marché. Je regarde les légumes. De merveilleuses vendeuses ont des airs très doux. Je peux enfin coller mes oreilles dans mon dos.

CHROMASTISMES LÉGENDAIRES

Les gars voulaient entendre et réentendre l'histoire. Ils se marraient, réentendre la même histoire, oui, ça semblait ne pas avoir de fin. Et donc, je l'ai racontée pour la énième fois.

C'était un gars bleu et on le poursuivait. On croyait l'avoir perdu, quand l'un de nous a vu ses pieds bleus dans un buisson. On l'a chopé et on s'est vengés de la course en le tabassant.

Le tabasser, c'était bien, mais ce n'était pas assez. Ça nous laissait de l'amertume, on grimaçait en le frappant. On voulait en finir, du gars. Que ce soit un truc bien derrière nous, et pour toujours. Mais on n'avait pas de bâton, pas de pierre, pas de couteau, rien. Et un gars a dit qu'il avait...

— Une corde ?

— Oui, dans la ferme d'à côté.

On a été chercher la corde et le cortège a grossi. On a fait le nœud en promenant le gars jusqu'à son arbre. Il suppliait, il avait des mimiques toutes bleues, ça nous faisait rire.

Mais les gars de la ferme étaient des manchots. Ils nous ont emmenés à un arbre bien trop haut, la branche était inaccessible.

— Avec l'orange, j'ai dit.

Oui, j'avais une orange dans ma poche. On pouvait l'attacher à la corde et la lancer par-dessus la branche. La corde suivrait de l'autre côté. Ce n'était pas si facile, la corde pesait, on a dû s'y reprendre à plusieurs fois. Tout le monde voulait essayer. Les filles et les gars se sont chamaillés comme des gosses. Même les vieux y sont allés de leurs jets maladroits. On retrouvait l'excitation, les bonds, les cris et les envies méchantes qu'on cache dans les jeux d'enfants.

On s'est séparés en deux. Les gars côté corde et les gars côté gars. On a serré le nœud autour de son cou. Il n'avait plus sa gueule froissée, il était calme. Juste un peu gêné parce qu'on se serrait contre lui. On l'examinait, on le touchait. On voulait savoir ce que c'était que la fin et la peur.

On l'a déshabillé pour être sûr de ne rien louper. On l'a aussi regardé dans les yeux, mais il ne pouvait pas soutenir tous nos regards, il y en avait trop. Alors ses yeux passaient, comme ça, comme quand on regarde vaguement un paysage et qu'il n'y a plus que l'horizon. On a fait à la une, à la deux, et les gars côté corde ont tiré.

Nous, côté gars, on a aidé. On l'a soulevé, il n'a pas pu compter les mains qui pressaient ses jambes et son ventre. Elles se glissaient partout, on l'a bien touché. Le gars est monté en l'air. Il a battu des jambes comme s'il nageait au-

dessus de nous, puis il s'est mis à bander. Les filles se mordaient les lèvres, tellement c'était tendu et extraordinaire. Les gars ont tiré la grimace. Le gars bleu était connu pour ça. Il rôdait, il se cachait dans les buissons et il visitait nos filles. Il avait un pétard de folie, ça ne pouvait pas durer. Après tout, ils ont des filles chez eux. Il aurait dû rester avec les filles bleues, de l'autre côté, c'est tout.

Et maintenant, il tendait ses doigts de pied, oui, même les doigts de pied s'écartaient. Je me suis dit qu'ils cherchaient la terre, oui, c'est ça, des petits bouts aveugles qui veulent à tout prix toucher quelque chose. Entre les doigts, c'était bleu, mais d'un bleu plus pâle. Sa langue rose est sortie. Un peu d'écume a coulé sur son menton. Sa bite pulsait, on attendait le sperme, mais il n'a pas été jusque-là.

On aurait dû en rester là, c'est vrai, c'est con, mais on n'a pas pu. Peut-être parce que le sperme, maintenant, il était chez nous. Même les regards de nos filles nous ont salement fouettés. Alors, on a rendu visite à la fille orange, sa copine. On savait que le gars avait laissé son meilleur souvenir dans ce corps. En finir complètement, ça voulait dire aller jusque-là.

On a dit bonjour à la fille à la queue leu leu. On a bien écarté ses jambes pour regarder nos bites vertes coulisser dans le trou orange. On l'a baffée, peut-être un peu trop, sa tête ne tenait plus pareil, et on a laissé nos giclées blanches un peu partout sur son corps.

Voilà. C'est ça que je répétais pour la énième fois aux gars oranges qui me découpaient les joues. J'étais tout rouge, je n'avais presque plus de peau sur moi. Mais ils voulaient encore entendre l'histoire, l'entendre et la réentendre, jusqu'au blanc de l'os, jusqu'à la fin blanche de toutes les vendettas.

La mycose de l'amour

Et j'ai la mycose de l'amour. Un truc irrésistible. J'ai envie d'embrasser tout le monde. Les gars, les nanas, les mamies, et même les vieux pochetrans à l'haleine dégou et aux dents qui se déchaussent.

Je me jette sur eux et on roule par terre. On lutte, je me prends des pains, mais je rapproche ma bouche du gars que je veux contaminer. Quand je lui roule un patin, il tombe. Il a un moment de doute où il ne bouge plus, puis il se relève et il se jette aussitôt sur le voisin.

Et la mycose de l'amour se propage, comme ça, à une vitesse fulgurante. On contamine des quartiers et des villes entières. On organise de grandes séances de baisers collectifs pour venir à bout des dernières résistances. On est courageux. Si le gars se défend, on le prend d'assaut. On tombe sous son feu, mais on s'en fout, on arrive au finish à lui rouler un palot.

Il n'y en a plus beaucoup, des gars comme ça. On a enjambé toutes les clôtures et on s'est répandus dans toutes les campagnes. On a même envahi les forêts. On a été très loin. Jusqu'au pôle Nord. Il n'y a que l'ours polaire qui résiste. Il t'arrache la tête quand tu veux l'embrasser.

LE PUNISSEUR²

La pierre, c'était ma drogue. Dès que les chaînes me donnaient du mou, j'allais à la fenêtre. Les blocs couleur crème coulaient dans mon œil et déjà j'étais nourri.

Ils allaient du laiteux jusqu'au beurre et je bondissais là-dessus. J'y allais en ligne, en diagonale. J'en scrutais l'usure, les strates, les volutes, la tache rousse ou verdâtre. Je savais que ma vie entière n'aurait pas suffi à rendre justice au moindre détail.

Puis j'arrivais aux toits, une ardoise pentue, presque tout le temps mouillée. Elle reflétait le ciel. Les nuages gris de l'automne roulaient sur elle une deuxième fois. Je ne m'attardais pas. Je retournais vite à la pierre, celle au-dessus des porches. Elle nous racontait des histoires à base de casques, de lances et de vaisseaux. Je pouvais rêver.

De là où j'étais, je n'arrivais pas à tout voir. Des détails m'échappaient. Ce qui semblait bondir sur le bateau, ça pouvait être une vague, ou une chevelure de femme, ou encore un poisson qui sort de l'eau. L'imaginaire travaillait, il est là pour ça.

En bas, pas d'arbre, ce n'était pas la peine. Le silex roux de la cour nous rappelait suffisamment la saison pétrifiée. Aux quatre coins, on avait des fines tours qui abritaient les escaliers. Les gamins montaient par là aux dortoirs et dans les salles de cours. Elles portaient chacune le nom d'une grande victoire. Elles étaient coiffées d'ogives d'ardoises et elles attendaient.

Les anciens avaient montré la direction. Il fallait décoller, c'est tout. S'extirper du pullulement horizontal et atteindre la masse critique de mathématiques, de physique et de philosophie. Embarquer le savoir, et peut-être qu'un jour...

— Tiens ! C'est pour toi !

Ah... Du boulot. Ça se passait comme ça. Le pion poussait le gamin dans ma cellule et il refermait la porte. Je les reconnaissais tout de suite, les chieurs. Et celui-là n'a pas fait exception. Je l'avais repéré mille fois en train de ne pas écouter ou de pousser sa blague alors que les rangs sont formés. Mais là, il faisait moins le malin. La petite joie sauvage et inconséquente l'avait abandonné. Il se collait au mur en chialant de peur et d'impuissance.

Il s'est réfugié dans le coin. J'ai avancé. Les murs crachaient les maillons de mes chaînes, un à un. Tant que ça ne bloquait pas, je pouvais continuer. J'ai tendu le bras, il n'y avait plus que quelques doigts.

Ça résistait. C'était peut-être qu'un avertissement. Il allait en être quitte pour une belle frayeur et il pourrait raconter ça à ses potes en rigolant. Mais non, les derniers maillons sont sortis. J'ai croché sa ceinture de l'index et je l'ai ramené.

Il se débattait, il gueulait. Je n'aimais pas trop quand ça bouge. Alors, je l'ai pris par les jambes, je l'ai retourné, et je l'ai claqué de tout son long sur le sol. Il avait encore quelques hoquets, mais il se tenait tranquille. J'ai déchiré son fond de culotte et je l'ai besogné. Des bras tendaient leurs portables par la trappe du repas. Ils n'en perdaient pas une miette. Il allait être bloqué dans la seconde.

Et je vous jure qu'après, il fait moins le malin. Il marche sur le silex, comme sur des œufs, les yeux écarquillés, et il fait l'expérience d'un tout autre comportement. Il devient timide, et même, timide parmi les timides. Il a toujours un petit temps de retard quand on lui adresse la parole. Le temps que le frisson lui remonte du bas du dos jusqu'au sommet du crâne.

Eh oui, c'est comme ça. On n'a pas de temps à perdre avec les chieurs. Si t'es mauvais, tu patauges dans ta crasse, mais tu fais pas chier les autres, c'est tout.

Bien sûr, il y en avait pour penser que j'avais le mauvais rôle. Des esprits limités. Le genre de gars qui se promènent sur le pont, le nez en l'air, et qui n'ont aucune idée de ce qui se passe dans les machines. Ils adorent les tapis des aéroports, ça se déroule sous eux. Ils ne savent même pas que le bateau avance plus vite grâce à vous.

Ils s'imaginent qu'on peut trier les tâches, séparer le propre du pas propre... Mettre les tronches avenantes d'un côté et les gueules obscures de l'autre... Et après, ils distribuent leur estime... Avec générosité ou parcimonie, c'est selon... Ou ils te claquent carrément la porte du dégoût au nez.

Alors que non. Dans une nef pareille, on n'a pas à compartimenter l'orgueil. Machines, pont, ou salle secrète de la navigation, on est tous organiquement liés. On épouse un même destin, les frontières sont à un autre niveau. Ce n'est pas pour rien qu'on appelait le dehors, le Pékin. Un endroit improbable où personne ne voulait aller.

Et au lieu de se serrer les coudes, qu'est-ce qu'on faisait ? On cloisonnait, on méprisait. Une chimie dégoûtante qu'il fallait se manger tous les jours.

J'ai été à la fenêtre. Ça me calmait. La récré avait bousculé le silex. Je pouvais compter les bosses, sauter de l'une à l'autre. Revenir au minéral ou regarder les têtes penchées sur les cahiers. Parfois, un éclat de voix de prof rompait le silence, ou bien le pas d'un pion qui traverse la cour.

Ah ! La proviseure... Elle avait un pas rien qu'à elle. Je le reconnaissais à l'autre bout du couloir. Une femme d'une précision remarquable, rien ne traînait. Elle était l'horloge même du lycée. Dès qu'elle est rentrée, mes enrouleurs m'ont plaqué au mur.

Elle avait un tailleur rouge et des bas noirs. Une classe pas possible.

— Tu as fabriqué du fromage ?

— Oui, maîtresse.

Elle a jeté son manteau entre mes jambes et elle a posé ses beaux genoux dessus. Les bas délicats n'allaient pas être abîmés. Elle a dégrafé ma braguette et elle a sorti mon vit. Elle a dégoupillé le serre-peau qui obturait le gland. Ça

accélérait la fermentation. J'avais fabriqué du fromage en abondance. Elle l'a sucé avidement.

On pourrait croire à un dérèglement, mais non, bien au contraire. Ceux qui connaissent les rouages du monde sont aussi les profonds connaisseurs de la machine intime. Ils savent que ce sont les mêmes lois qui régissent l'Histoire, le cosmos, l'enchevêtrement des chairs et le flux du sang aux parois des veines. Parlez-en aux savants et aux dirigeants, et vous verrez. Ils ne perdent pas une occasion de scruter leur précieuse mécanique.

Puis elle a mis ses jambes autour de mes reins et elle s'est empalée. Un boutoir est sorti du mur pour me cogner les lombaires en cadence. Le va-et-vient s'imprimait jusque dans son ventre. Elle s'est concentrée sur sa jouissance rapide, une expiration et tout le lisse du visage, et elle a remis pied à terre. Le temps de l'oubli était réduit au minimum. Elle s'est vissée dans son tailleur et elle a dit :

— J'ai enfin coincé le P'tit Claude. Tu ne l'épargneras pas.

Elle n'avait pas de souci à se faire. Ce n'était pas mon genre d'épargner. J'ai toujours plus ou moins cru que le simple fait de vivre en société méritait une punition. Elle a eu ce sourire plein d'énergie que j'aimais tant et son pas a claqué dans le couloir.

Et tout de suite, des subalternes se sont agrégés. Je les reconnaissais à leur démarche brouillonne. Ils piétinaient autour d'elle, ils lançaient leurs commentaires. Des chuchotements, des hypothèses foireuses... Ou au contraire, une phrase bien sentie, avec une assurance à écraser le monde entier... Les autres ponctuaient ça avec des rires convenus.

Et qu'est-ce qu'elle faisait ? Rien. Elle se décalait d'un pas vers l'avant et leurs phrases rentraient dans le mur. Elle n'en avait rien à foutre de leur comédie pitoyable. Elle possédait la langue, la vraie langue, la seule langue qui soit. Celle de la décision. Aussitôt prononcée, la phrase est vraie. La perfection colle aux cordes vocales et elle inonde tout l'établissement. Après, on ne respire plus un centimètre cube sans en sentir le goût.

Mais les gars voulaient se faire valoir... Lui arracher un sourire, la suivre... Des médiocres, le plus souvent. Ils n'avaient pas eu le talent de rajouter un théorème, alors ils grouillaient dans les couloirs. Ils se retrouvaient à l'apéro, après le boulot, et ils larguaient leurs phrases qui ne comptent pas. L'Histoire se retrouvait emballée puis pesée, et ils reprenaient du pâté pour éteindre leurs bouches.

La misère. Une envie de leur broyer les os brûlait dans mes muscles. J'ai été à la fenêtre. Encore une fois, il n'y avait que ça pour leur échapper.

La sonnerie a retenti. Les gamins ont rempli la cour. Une nouvelle donne, la vie enfin. La chance pour quelques-uns d'être autre chose que ces cons. J'en ai profité pour repérer le P'tit Claude. Une punition commandée par la proviseure, c'était rare. Il s'agissait de bien faire le boulot.

Et là, j'ai été surpris. Le P'tit Claude n'avait rien d'un chieur. Il se tenait dans son coin, avec un bouquin, et il levait le nez sans qu'on sache pourquoi. Ça pouvait être un caillou ou le ciel. Ce n'était pas qu'il n'aimait pas les autres, non, il les regardait même avec envie, mais dès qu'ils lui adressaient la parole, il redevenait ténébreux.

Un poète, à tous les coups. Il scrutait le silex et il comprenait qu'aucune étincelle n'allait sortir de là. Il serrait très fort ce secret dans son cœur et il se glissait dans ses draps glacés. Le dortoir était plus vaste qu'une église, il avait de l'espace pour faire rouler ses pensées.

Je me demandais bien ce que la proviseure lui voulait. Mais qui mieux qu'elle avait conscience du danger ? Du grain de sable qui peut tout enrayer ? Il fallait accepter ce mystère.

Et il est venu. On l'a poussé, comme on faisait avec les autres, sauf que lui, il ne pleurait pas. Il se tenait devant moi. Ses yeux m'ont transpercé. Mes os, mes chaînes, les murs et les enrouleurs qui m'y plaquaient, et toutes les histoires de casques, de lances, de vaisseaux et de chevelures qui sortent de l'eau, il voyait tout dans une transparence qui n'avait pas d'obstacle.

Et j'ai compris. Il était au-delà de son destin propre. Du coup, il n'avait plus peur. C'était sans doute ça que la proviseure voulait corriger.

Pour la première fois de ma vie, j'ai hésité. Un immense point d'interrogation s'est formé dans mon crâne. Tout est devenu flottant et intenable. Il fallait en finir le plus rapidement possible. Je me suis dirigé vers lui, j'ai arraché ses vêtements et...

... une fille ! Transgression ultime ! Le P'tit Claude avait camouflé son sexe pour pénétrer l'internat des garçons ! Voilà la chose terrible et inédite qu'avait découverte la proviseure !

Et là, tout est parti. Je me suis vidé d'un coup. J'ai aspergé son ventre, ses jambes, et j'ai poussé un hurlement comme ma poitrine n'en avait jamais poussé. Elle est restée droite et dure comme du cristal. Moi, je ne savais plus rien.

— Emmène-moi, elle a dit.

Un idéalisme intact, la pureté. Mais une maigre perception de la réalité. J'ai secoué mes chaînes et je lui ai montré les murs.

— Mais pour toi, c'est rien ! Arrache ça !

Incroyable. Elle disait vrai. Un bon coup du bras suivi de l'épaule, et les enrouleurs ont troué le mur. Je n'aurais jamais cru que ce décor puisse se déchirer comme du carton-pâte.

— Vite !

Elle avait raison. Les petits voyeurs qui bloguaient l'événement avait rameuté tout le lycée. Je l'ai embarquée sur mon épaule et j'ai enfoncé la porte. J'ai fait mes bonds dans le couloir. Quand ils ne se poussaient pas, je leur tombais dessus et leurs os craquaient sous mes pieds.

Bien mieux qu'une récré, je leur ai offert une vraie panique. Une voie d'eau invincible, un rapt, une trouée qui emporte tout. Le silex a fait pour nous ses plus belles étincelles. J'ai juste eu le temps d'apercevoir l'immobilité rouge et glacée de la proviseure coincée dans sa vitre.

Dehors, j'y suis allé à fond. Je ne voyais plus rien, je nous ai vraiment perdus. La fine pierre était loin, on pouvait enfin se poser.

Et qu'est-ce qu'elle cachait, la fine pierre ? Des friches. De grandes barres fissurées, des moitiés de bâtiments, des grues et des carcasses rouillées que des enfants caillaient. On pouvait voir l'inachevé et la destruction jusqu'à

l'horizon. L'automne perpétuel avait toujours ses nuages gris. Avec la rouille, ça faisait un très beau paysage.

Les gamins ont arrêté leurs jeux. Ils nous ont fixés, leurs chiens aussi, et ils se sont dirigés vers nous. Ils avaient le regard de ceux qui aiment les punitions.

J'ai senti ses jambes frissonner dans mon dos.

— On part ?

— On les mate d'abord, j'ai dit.

J'ai donné du mou à mes chaînes. Il m'en restait encore un peu au bout des bras.

Roche-maman

Un homme a besoin de grands puits. Il en faudrait tous les cent mètres. Ce serait des puits qu'on aurait creusés un peu partout dans la ville et ils iraient jusqu'à la roche-mère. Tout le monde pourrait tomber là-dedans comme il veut. Ça ne sentirait pas, tellement la puanteur de la mort serait loin.

Et donc, tous les cent mètres, on aurait de vraies questions à se poser. Est-ce qu'on passe au loin ? Est-ce qu'on s'approche du trou en le narguant ? Ou est-ce qu'on se penche carrément... Pendant ce temps, au moins, on n'emmerderait personne. Ça aurait un effet stimulant. Une fois le trou dépassé, on garderait le sourire pour le restant de la journée.

On peut aussi se poser la question à plusieurs. Genre lemmings à roulettes. On crie « Alleeeeezez ! Alleeeeezez ! » et la police nous ouvre le chemin. On fonce, c'est l'ivresse. Le slalom est élégant, technique. Au bout, à Denfert, on a creusé l'immense puits prototype. C'est la spéciale ouverture.

Et on se déverse au travers des catacombes. Les squelettes surpris nous regardent tomber. On peut jouir de la chute en pianotant nos derniers sms et nos blagues à la con. Puis on embrasse roche-maman à environ deux cents kilomètres-heure. Le début de l'astre mort est content. Il est bombardé d'un peu d'humanité.

T'AS PAS DE CANAPÉ ?

— Salut.

— Salut.

C'était mon alter ego.

— Entre, j'ai dit.

On avait eu la même vie, et à un moment donné, on s'était séparés. Il me rendait une visite. On s'était dit que c'était intéressant de faire le point.

— C'est folklo, chez toi...

Il parlait des gars du chichon en bas. Il a rigolé jaune.

— Ils ne se poussent pas...

— C'est parce qu'ils ne te connaissent pas, j'ai dit.

Il a enlevé son manteau et il l'a posé sur une chaise. Il a jeté un rapide coup d'œil autour de lui. Il avait à peu près vu tout l'appart.

— Pas mal rude, tout de même...

Une cuisine, une pièce minuscule et une chambre aveugle.

— Vingt-cinq mètres carrés, j'ai dit.

— Avec tout ton bazar...

— Oh... Je ne me suis pas alourdi...

— Non, mais tu t'étales.

Les papiers et les vêtements, c'est vrai. C'était difficile de tout ranger dans un si maigre espace.

— Bière ? vin ? whisky ?

— Allons-y pour le vin direct, il a dit.

Il a posé une bouteille sur la table.

— C'est du bon. J'espère que t'as fait à manger !

— Bien sûr...

Et pas n'importe quoi. De la lotte. Avec une préparation spéciale.

— T'as quelque chose pour commencer ?

— Du pâté, j'ai dit. Sers-toi, il est là.

Il a pris le quignon du pain et il a taillé dans le pâté. Je lui ai tendu le tire-bouchon.

— Tu débouches la bouteille ?

— OK, il a dit.

J'ai mis les lardons et les oignons de ma recette à rissoler. J'ai posé tout de suite la question délicate.

— Et elle ? Comment elle va ?

— Bien. Elle t'embrasse.

D'accord. Pas si délicat que ça, dans le fond. Lui, il avait continué avec elle. Moi, elle m'avait largué. J'ai rajouté une cuillerée de miel liquide dans les lardons et les oignons. Depuis quelque temps, je testais les sucrés salés.

— Austère, ici...

— Remets-toi, j'ai dit.

On n'allait pas se répéter comme des cons. Ça allait être chiant, à force. Il a continué à bouffer le pâté. Il y allait vite, il avait vraiment les crocs. Il a repéré mon barda de motard.

— T'as toujours ta moto ?

— Oui.

— La vieille ? Celle qui est cabossée ?

— Oh... Elle n'est pas si vieille que ça...

Une dizaine d'années. Était-ce vieux ? C'était bizarre que ça le surprenne.

— Et toi... T'as plus de moto ?

— Non. J'ai arrêté.

J'ai fait revenir les morceaux de lotte. Je les ai rajoutés à ma préparation de lardons et d'oignons et j'ai touillé. J'ai égoutté le riz, c'est bon, on pouvait passer à table.

— On reste dans la cuisine, j'ai dit. Ça ne va pas être pratique, là-bas.

— Ça me va.

J'ai posé les casseroles sur la table. On s'est servis.

— Et le boulot ? j'ai demandé.

— Gros...

Il avait encore du pâté dans la bouche. Il a terminé d'avaler.

— Direction...

— Technique ?

Il a fait ni oui ni non.

— Technique, comme on dit... Rédaction de propales... Embauches, suivi d'affaires...

— Ah... T'es dans le service...

— Oui... Conseil, services informatiques... Dans les banques et les assurances, essentiellement... Mais on travaille aussi dans la bagnole, dans le pétrole... On embauche quelques ingénieurs...

— C'est gros comment ?

— Une trentaine...

Pas mal. Je n'avais pas été aussi loin.

— Tu ne voulais pas revenir dans l'industrie ?

Il a eu un geste désolé.

— Deux fois moins payé... Tu le sais bien... C'est déjà des boulots de dingues, mais si en plus, ça ne paye pas...

Il bouffait vite, mais avec application. Bien droit sur sa chaise. Il a continué d'expliquer la bouche pleine.

— L'industrie, t'y es, t'y restes... T'as une tonne de cadraillons sur les rangs... Tu ne te fais pas ta place comme ça... Je ne t'apprends rien...

— Et en ce moment, c'est pas trop dur ?

— Si...

— Mais t'es pas en danger...

— Non... Je suis associé...

— Ah...
— Je suis le numéro deux...
— Évidemment...
— Et le gars, en face, il ne fait que du commercial, alors... D'ailleurs, tu le connais.
— Ah ?
— Ben oui...
— T'es avec cette enflure ? T'es revenu avec lui ?
Geste désolé encore.
— Le réseau...
À l'époque, on avait eu un gros coup de colère. On l'avait quitté avec fracas.
On y avait laissé des plumes.
— Les années sont passées... Et je gagne bien...
Tout de même, ça me faisait mal.
— Le monde est si resserré que ça ?
Ni oui ni non encore.
— Une grosse place, ça ne s'improvise pas.
— J'espère que tu l'encules, j'ai dit.
— Impossible. C'est lui le gros enculeur. Mais je gagne bien... T'en fais pas...
On a déchiré la bête silencieusement. Une chair délicate, la lotte. Il ne faut pas trop la cuire. Il a rompu le silence plutôt brusquement.
— Bon... On attend un gosse...
— Ah ?
— C'est en route...
— Quelle nouvelle !
— Ça ne te fait pas trop chier ?
— Non ! J'en attendais pas moins de toi...
J'aurais même été déçu du contraire. On a trinqué, et vraiment. Pas un soupçon de reproche. Les choses continuaient leur chemin sans moi, c'était comme ça. On avait chacun notre voie, le partage était honnête.
— J'avais un peu peur de te le dire...
— Arrête...
Silence à nouveau.
— Ta lotte est délicieuse.
— Oui. Je me suis bien débrouillé.
— Tu ne t'es pas moqué de moi.
— Non. En plus, ça coûte bonbon, la lotte.
Il a souri.
— Tu serres la vis, hein...
— Ah putain, m'en parle pas... Je fais attention à tout...
— Je te sers la fin de la bouteille...
— Je veux bien.
— Et après, on fait comment ?
— T'as le cubi, juste à côté.
— Ah... On passe au gros rouge qui tache...
— ...

Il a actionné la fontaine et il a rempli son verre. Ç'a été son tour de mener l'enquête.

— Et tes bouquins... Ça marche ?

— Ça existe.

— Et le prochain ?

— Ça arrive.

— C'est long...

— C'est comme ça.

— Pourtant, ça devrait t'inspirer, ici...

Je l'ai trouvé un peu lourd, sur ce coup.

— J'ai eu quatre logements en deux ans... D'accord ? De juin à juin. Fais le calcul.

— Oh... T'énerve pas...

Depuis qu'on s'était quittés. Et tout ça pour démontrer qu'un endroit viable, pas cher, et qui ne soit pas une coloc, ça n'existe pas à Paris.

— J'ai passé tout mon temps en logistique...

— Et tu pensais à elle...

— Ça, c'est un peu terminé.

Il a eu l'air étonné.

— C'est vrai ?

Il posait les bonnes questions, évidemment.

— Non... pas tout à fait, j'ai dit.

— Ça ne le sera jamais...

— Le bouffage d'énergie, si.

Sinon, bien sûr... L'amertume, le souvenir... Je ne vois pas comment on peut s'en débarrasser. Ou alors, on n'a pas aimé. Il s'est resservi à la fontaine.

— Il passe bien, en fait, ce vin...

— Mais oui...

Il buvait bien, ça faisait plaisir. Il a reposé son verre et il m'a fixé.

— T'as pris un sacré coup de vieux, quand même...

— Ah ? Tu trouves ?

— Ah oui...

Pourtant, on avait vieilli pareil, à la seconde près. Je l'ai examiné. Il n'était pas tout frais, lui non plus.

— Et pas toi...

— Si, mais c'est pas le même. Moi, c'est les marques de la bosse. Ça creuse les joues et j'ai les rides au front. Je le sais bien, on en fait le tri tous les jours...

Il a continué en bouffant la lotte. Il se régala.

— Toi, c'est l'avachissement... tes traits tombent, c'est vraiment autre chose...

— ...

— Et tu prends du bide...

— Oh... Un peu !

Il était pas mal corpulent, lui aussi.

— On doit peser la même chose, j'ai dit.

— Quatre-vingt-trois.

— Ben voilà.

— Mais moi, c'est du muscle, regarde...

Il s'est levé. Il a soulevé les pans de sa veste et il a fait un tour complet.

— Tu vois ?

D'accord. Il avait une meilleure silhouette. Il s'est frappé le ventre.

— C'est plat !

Il s'est rassis. J'ai demandé :

— Tu fais du sport ?

— Du vélo d'appart...

— ...

— Et des pompes... De l'assouplissement, aussi.

— ...

— Tu devrais essayer, ça change la vie.

— Ça change quoi ?

— T'es en forme... Tu fais la paix avec le corps...

— ...

— T'as encore des insomnies ?

— Oui...

— Eh ben, pas moi...

Étonnant. Il n'avait jamais été prosélyte comme ça. Ou alors, il me faisait chier, c'est tout.

— Tu ne vas tout de même pas me faire le coup de la santé publique ! j'ai dit.

— Non...

J'ai enterré le sujet avec un lardon empalé sur le poisson. J'avais eu peur d'avoir forcé sur le poivre, mais avec le miel, ça passait bien.

— Et ta nouvelle nana ?

— Bien, j'ai dit. Je baise. Je découvre un nouveau cul.

Une pointe de tabasco. C'est ça qu'il faudrait rajouter. Ou du piment, carrément.

— Ça doit être quelque chose...

Il était songeur. Depuis une dizaine d'années, il était fidèle. Dans ces cas-là, on ne sait plus trop ce que c'est que le sexe.

— Ça rénove, j'ai dit. On se concentre, c'est surtout ça. Le temps que t'es concentré, tu vides ta tête, tes nerfs... Ça opère une remise à zéro.

— ...

— Plus rien n'est pareil, après. Même le papier peint, il a une autre gueule.

— ...

— Mais toi... tu baisses !

— Peu. Le samedi, et encore...

— ...

— Fatigue... Besoin de s'effondrer de sommeil... Et elle, elle bosse comme une tarée, alors...

Un monstre de travail. Et réglée comme une horloge. Brossage de dents, pommade sur les mains, et elle se glisse sous la couette. Puis elle ouvre un policier et elle tombe la bouche ouverte. On lui retire le bouquin, les lunettes, et on éteint la lumière à son chevet. Ce n'était pas forcément évident de glisser du sexe là-dedans.

— ... et puis c'est pas la même chose... C'est la baise de la tendresse... Tu serres ta femme, ta baraque... T'es au milieu du nid...

— Tu te branles, alors...

— Même pas...

Ça commençait à devenir franchement étrange.

— Tu ne vas aux putes ?

— Non... Ça aussi, c'est terminé...

Il avait l'air surpris lui-même.

— Pas de porno... Rien...

Il a réfléchi. Il a enfin trouvé quelque chose.

— Si, un sex-shop, de temps en temps...

— Ah... Tu te tapes le garde-à-vous dans la guérite...

— Et encore, ça remonte à longtemps... L'an dernier... Ça ne compte pas vraiment...

Il avait raison. À ce stade, ce n'était plus une pratique, juste un pèlerinage. Je ne savais plus quoi dire. C'était la grosse surprise de la rencontre, ce truc-là. J'ai avalé mon dernier morceau de poisson. Il avait salement refroidi.

— Tu veux du fromage ?

— Non, il a dit.

— Alors, on passe à côté.

On s'est levés et on a pénétré la pièce minuscule.

— T'as pas de canapé ?

— Non. Juste un fauteuil.

Important pour lire, le fauteuil. Je me suis assis dedans.

— Et tu ne me l'offres pas...

— Non. Toi, t'as la chaise du bureau.

Il s'est assis, un peu dépité. Il a examiné la pièce, les murs, le bureau. Il a aussi regardé les toits par la fenêtre.

— C'est une vraie planque, ici...

Pas faux. Une sorte de maquis. Je nous ai servi du whisky.

— Nous, on a le gros espace... standing ! Tout est beau...

Je n'avais pas vu leur nouvel appart.

— C'était déjà pas mal beau avant, j'ai dit.

Il a encore fait son geste où il s'excuse d'on ne sait quoi.

— Ça continue...

— Toujours...

— Ça ne s'arrêtera pas...

J'ai soupiré. On s'était pas mal écœurés sur le sujet.

— On en avait, des sous, bordel... j'ai dit.

Bizarrement, la pointe d'écœurement n'aggravait rien. Au contraire, elle équilibrait l'amertume. Deux maux valent mieux qu'un. Entre les deux, on trouve une zone neutre, grisâtre, où les silhouettes s'estompent. C'est moche, mais on est libre. Alors, on avance.

— C'est pas que les sous, c'est la normalité, il a dit.

Normalité... Il m'apprenait quelque chose. On n'aurait jamais parlé comme ça, auparavant.

— T'as ta place, c'est plus simple... Tout le monde comprend... C'est un souci de moins...

D'un coup, il m'a flanqué la nausée. Un souci de moins... Pouvait-on parler comme ça des choix importants de la vie ? de l'amour ? du métier ? des

matières qu'on touille ? C'était franchement sinistre. Mais c'est surtout sa gueule qui m'a abattu. Il avait les yeux dans le vide et il laissait les mots sortir de sa bouche. Il avait l'air de les découvrir au fur et à mesure qu'ils vibraient dans l'air.

— T'es convaincu de ce que tu dis ?

— J'en fais l'expérience tous les jours.

— Ah...

— Je ne dis pas que je suis convaincu...

— ...

— Dans le fond, ce n'est pas une affaire de conviction...

Je me suis tu. À quoi bon réfuter ? Une extinction, voilà ce que j'étais en train de vivre. Un sale goût a envahi ma bouche. Je l'ai chassé avec du whisky. Il a regardé les bouquins au pied de mon fauteuil. Ça a eu l'air de le réveiller.

— Dis donc... tu lis du dur !

Il en a pioché quelques-uns. C'est vrai, ça ne rigolait pas. Hegel, Marcuse, Laborit. J'étais dans un cycle bien costaud.

— Hegel, d'accord...

Il était admiratif. On avait commencé la lecture des philosophes à l'âge de quinze ans et on s'était juré de ne jamais arrêter. On avait même envisagé la fac de philo. Et lui, il avait sauté directement de Spinoza à Nietzsche. Il savait qu'Hegel, c'était un gros trou.

— Et toi, tu lis quoi ?

Il a fait la moue.

— Plus grand-chose...

— Oh !

— Je ne sais plus trop si je mérite ma bibliothèque...

— Merde !

— Je lis *Le Monde*... *Le Courrier International*... Un peu de net de temps en temps...

Incroyable. Il fallait que je me mette ça dans le crâne. Il y avait un possible en moi qui faisait que je ne lisais plus.

— Et tu peux pas t'organiser ? pousser le quotidien ?

— C'est plein comme une pomme. Tu vois l'espace qu'il y a entre les pépins et la chair ? Eh bien, c'est ça, mon temps. Et le gosse arrive, alors...

— Mais c'est une vie de singe !

— C'est une vie.

— Certes...

— On est des expériences, c'est tout.

Ce salaud voulait s'en tirer par un match nul. Il m'enfonçait dans sa zone grise désastreuse où tout le monde s'agite de manière indifférenciée. Tous ceux qui s'éteignent ne désirent que ça. Que le monde s'éteigne avec eux. J'ai retrouvé ma gnaque d'un coup.

— Non, j'ai dit.

Détruire sa phrase. Il ne me restait plus que ça. Évidemment, il a tout de suite organisé sa défense.

— Tu veux dire qu'il y a de meilleures vies que d'autres ?

Narquois, pour le coup. On s'était usé la tête un bon millier de fois sur le sujet.

— Du point de vue extérieur, non, j'ai dit.

Subtil. J'occupais le terrain tout en précisant l'attaque. Il a bien vu le danger. Il a rameuté toutes ses troupes.

— Mais c'est quoi, l'intérieur... Nos caboches ? Le jugement intime qu'on porte sur soi ? La dose de victoire ou d'échec que chacun s'accorde ?

Un vrai mur. Je piétinais. Il avait tout bétonné, ce salaud. Il secouait la tête en souriant.

— Tu ne pourras jamais nous départager...

Et d'un coup, ça m'a paru logique.

— Il faut remonter avant la scission !

La percée. Je me suis engouffré. Sa tronche a tout de suite changé.

— Les chemins étaient là, il a dit... On était déjà en train de se séparer...

— Encore avant !

Et là, plus personne. Je courais droit au but.

— L'enfance...

— Ben oui ! Le marmot !

Le meilleur des juges. Celui qu'on a toujours été. À la fois à l'intérieur et à l'extérieur. Le gamin qui scrutait les cailloux en rêvant nos vies, puis mille autres encore, puis tout. Les abysses, les confins, les chemins de crête et l'intérieur du caillou. Puis il prend le caillou, il vise une branche, et s'il la cogne, il a gagné. Les vraies perceptions et l'idée de l'homme, tout ça se bâtit très tôt. Peut-être pas à sept ans, mais à dix, douze ans, tout est bouclé.

— Qu'est-ce qu'on faisait ? j'ai demandé.

— On explorait...

Il a dit ça avec son masque d'éternels regrets. Je l'aurais volontiers baffé, ce con. Et ce n'était plus la peine de démontrer quoi que ce soit. L'exploration, elle était de mon côté, la question ne se posait même pas. J'étais le prolongement du même, je ne l'avais jamais quitté. Et ça n'a rien à voir avec de la psychanalyse ou du jeunisme à la con. C'est garder les énergies. Et poursuivre les pratiques. Depuis tout le temps, et avec ténacité.

— Et toi, tu suis ! bordel... Tu lâches tout ! T'es transbahuté dans le désir des autres !

Un meuble humain. J'en aurais bien fait un tabouret. Ça m'aurait aidé à choper les confitures en haut de l'armoire.

— Et en plus, t'as été DEUX FOIS berné...

Il m'a fait sa gueule de con. Il ne comprenait toujours pas.

— Parce que l'enflure avec qui t'es dans ta boîte... C'est pas une demi-route, lui... Il y va à fond ! Il est VRAIMENT passionné par l'argent... Il le veut, son paquet de millions d'euros en quelques années... Faire fortune... Si c'est pas enfantin, ça !

Et elle, n'en parlons pas. Rêve et conviction également. Dans un genre lent, mais puissant. Une excavatrice. Elle a mis quinze ans au pot pour devenir historienne au CNRS. Et elle n'a jamais envisagé autre chose.

Et maintenant, elle a tout. L'estime, la place... Le luxe infini de patauger dans la joie de sa matière... Le grand chelem. On rajoute à ça un mari qui gagne plein de sous, et là, c'est assez génial. Ce serait juste chouette qu'il se mette à faire du vélo d'appartement.

— Tout le monde touille un vrai truc... Sauf toi !

Scanné, mon alter ego. Et je n'avais pas eu besoin de canapé. Juste d'un fauteuil.

Il ne disait plus rien. Il fixait un point du lino merdique. Je me suis demandé à quoi il pouvait bien penser. Sans doute à rien. Ces gars qui ont tout lâché, ils sont dans le gris. Ils perçoivent, c'est tout.

On s'est emmerdés sans rien dire. De toute façon, tout était dit. On n'allait pas échanger des opinions à la con. J'ai siroté mon whisky. Il était toujours dans sa tache.

— Tu veux du crade ?

— Quoi ?

— Du crade...

Je lui ai montré l'ordinateur. Il a enfin compris.

— Ah ? Euh...

Il a ricané.

— Pourquoi pas...

— T'as qu'à cliquer sur l'icône en bas, j'ai dit.

— Laquelle ?

— Crad. C-r-a-d.

Il a cliqué. Le cul a envahi l'écran. On a regardé ça en silence. Au moins, je bandais. J'arrêtais de m'emmerder. J'ai défait ma braguette et j'ai empoigné ma bite. Puisqu'il avait tout oublié...

— Tu vois, tu fais comme ça...

J'ai commencé les va-et-vient. Il avait la bouche ouverte, aucun mot ne sortait.

— Tu veux sucer ?

Un léger tremblement. Vraiment foutu, le con.

— Et après, je ne te devrai plus rien ?

L'échange. Il parlait comme les salauds. La vie, pour lui, c'était une perpétuelle négociation.

— Rien, j'ai dit.

Il s'est levé. J'ai écarté les jambes. Il s'est installé.

— Je ne l'ai jamais fait...

— Et alors ?

Ce n'était pas un argument. Il a hésité une dernière fois et il s'est plugué. Il a improvisé une fellation. Il faisait ça plutôt bien, il avait toujours été un bon élève.

— Je peux toucher ta tête ?

Il a soufflé par le nez. Ça ne devait pas lui plaire.

— Allez...

Tout cédait. J'ai posé mes mains sur sa tête et j'ai appuyé. C'était bon, j'avais l'impression de pénétrer sa cervelle. J'ai joui profond. Il s'est relevé.

— T'as avalé ?

— Oui...

— C'est bien.

Je n'aimais pas quand on recrache. Je me suis levé, la soirée était terminée. Je lui ai tendu son verre.

— Rince-toi la bouche.

Il a avalé cul sec. Il a respiré fort, ça lui a brûlé la gorge. On a été à la cuisine. Il a endossé son manteau. Il faisait ça lentement, il avait comme un dernier doute.

— Tu veux rajouter quelque chose ?

— Non...

Pourtant, il cherchait, ça se voyait. J'ai rapidement fait le tour des sujets, je ne voyais pas ce qui avait pu nous échapper.

— T'es sûr ? Sinon, on discute encore un peu...

Il a ouvert la porte et il est resté sur le seuil. Il regardait par terre. J'ai attendu, je n'ai pas voulu le brusquer. Et il m'a foutu un poing dans la gueule.

Sans me prévenir, un truc bien fort. J'ai reculé sous le choc.

— Tu veux qu'on se batte ?

— Non, il a dit. C'était juste un poing dans ta gueule.

Je ne le voyais pas comme ça. J'ai poussé mes bras vers lui et j'ai fait mes moulinets tant que j'ai pu. Des coups de pied, j'essayais tout, mais je ne l'atteignais pas. Je me recevais beigne après beigne.

— Arrête...

On s'était empoignés. J'étais courbé, je ne pouvais plus rien faire.

— Tu saignes...

C'est vrai, le sang inondait ma bouche. J'en avais le goût, du fer et du sel. Le beau liquide rouge coulait sur le parquet dégueu. Je pouvais me voir dedans. Je me suis résigné.

On s'est redressés. Il m'a tendu un mouchoir en papier.

— Ça me paraît mieux comme ça...

D'accord. Dans le fond, c'était une bonne nouvelle, il n'était pas totalement éteint. Il lui restait quelque chose. Bien enfoui, bien coincé, mais quelque chose...

Il a descendu les escaliers minables. J'ai hasardé une dernière question.

— On ne se revoit plus, hein ?

— Non...

Il ne s'est pas retourné. Il avait raison, il fallait accepter de se quitter. Les vies sont jalouses, exclusives. Elles vous avalent entièrement. Je me suis penché. J'ai suivi sa main le long de la rampe.

— Le bouton pour sortir est un peu loin sur ta droite !

— D'accord, il a dit.

Et il a disparu.

OceanofPDF.com

Où iras-tu cet été ?

Le gars qui organise le sourire se promène avec son parapluie qui pique la Terre. Le venin pénètre, elle enfle. Elle a des abcès gigantesques de pus meurtrier.

— On fait ça par zone, il dit.

— Le sourire ?

— Oui. Il y a des zones où on sourit, et des zones où on ne sourit pas.

D'accord. On est au restaurant du Louvre, devant la pyramide de verre. On mange dans de belles assiettes. Les choses sont bien présentées.

— Et il ne faut pas y aller ?

— Non... On sépare bien les deux zones.

Tout le monde est bien et comme il faut. Je suis dans un fauteuil et ce morceau de la Terre me tient bien le cul. Il est propre, magnifique, un super bois et du beau cuir. Je pourrais presque le lécher.

— Où iras-tu, cet été ?

— Je ne sais pas, je dis.

Puis un alien tombe du ciel et troue la pyramide. Ça fume dans ses acides et il y a des débris partout. On entend des cris. Il doit commencer à bouffer les terriens du musée.

Remplis de sève

Je pisse avec SeinJus dans les urinoirs de la révolution.

— Les gars s'accrochent...

Oui... Le bien réclame ça. Qu'on le garde, qu'on le protège. On tire la chasse. Les lémuriens extraplats qui forment nos shorts nous secouent la bite. Ils se referment sur nos hanches et on est à nouveau au chaud.

— Il va falloir trancher...

Pas de problème. On a une nouvelle guillotine. Elle est taillée dans le bois d'un séquoia millénaire qui a vu mourir plusieurs civilisations. Il est très sensible. Il suffit de poser un bout de langue dessus et le couperet tombe. Le bruit merveilleux circule dans le bois, résonne, et détache la tête. On est aussitôt remplis de sève.

— Il va falloir...

BaisePierro arrive.

— ... des montagnes, oui !

SeinJus et moi, on ne dit rien. BaisePierro, c'est un dur, on a un peu peur.

LA DISPARITION DU MAÎTRE

Ce matin-là, je n'avais rien. Une gamelle vide avec les traces d'hier. Ça n'était jamais arrivé.

J'ai parcouru le domaine, je n'imaginais même pas qu'il puisse m'oublier. Je l'appelais, je dressais l'oreille, mais il n'y avait rien. Que des fenêtres vides et silencieuses. C'était flippant. J'ai quadrillé le jardin en pensant à l'impensable.

Et je l'ai trouvé. Près de la cabane à outils. Il était là, c'était certain, et pourtant je ne le voyais pas. Il était partout et nulle part. Il avait laissé des bouts par terre, dans les buissons, sur la cabane. Une odeur incroyablement forte. Jamais il ne s'était révélé à ce point.

À l'heure de la pitance, ça ne pouvait pas être un hasard. Il ne m'avait pas abandonné, c'était déjà ça. Il allait revenir. En attendant, il me laissait de quoi patienter.

Le premier morceau a été étourdissant. Le maître était là, dans ma gueule. Sa main invisible pénétrait ma tête, mon ventre. La caresse était totale.

Je suis resté sur le lieu de la cueillette. J'étais bien, j'avais tout. Lui, la pitance et le territoire. La ville faisait tapisserie au loin, elle décorait ma bulle.

Mais l'adversité n'a pas tardé. Les volatiles, d'abord. Je courais, j'aboyais, mais ils arrivaient toujours à choper des bouts. Ils les ramenaient sur le toit de la cabane. Je grimpais à moitié dessus, je gueulais, mais j'étais du mauvais côté de la fable. Ils picoraient mon repas en se moquant de moi.

Et les fourmis... Ça, c'est le pire. Elles grimpaient sur le morceau et elles le boulotaient dans un délire collectif. Là aussi, j'intervenais.

— Oh ! Bordel ! C'est à moi...

— C'est pas à toi, Ducon. C'est à tout le monde.

Pas dérangées pour deux sous. Et elles faisaient ça sous mon nez. Des petites merdes, mais innombrables. Quand j'essayais de reprendre le morceau, elles se mettaient sur ma gueule et elles me piquaient de partout. J'éternuais, je me grattais. Je foutais vite le camp quelque part pour me débarrasser d'elles.

J'ai rapatrié tout ce que j'ai pu dans la cabane. Là, au moins, je faisais la loi. Il ne restait plus qu'un morceau, mais c'était la grosse difficulté. Sa main, sa belle main, celle qui me caressait la nuque et qui me tendait la gamelle. Il l'avait fichée dans un buisson impénétrable. Une sacrée épreuve. J'avais essayé plusieurs fois, mais sans succès.

Je me suis dit qu'il fallait la mériter à fond. Pendant tout un après-midi, j'ai pénétré le buisson en raclant le sol. J'ai troué le végétal, j'y suis allé de toute ma

masse. Je m'empêtrai dans les branches et je poussais ma gueule toujours plus près.

Et là, sur l'index...

— J'y étais avant toi...

Une fourmi. Ça ne m'a pas empêché de récupérer ma main. Je l'ai sortie du buisson et je l'ai posée. La petite pute s'agrippait.

— Vire de là, j'ai dit.

— Ben non ! Je ne vois pas pourquoi !

Je l'ai croquée. Elle était toute seule, sa piqure ne valait plus rien sous mes molaires. Pour une fois que j'étais du bon côté de la fable, je n'allais pas me priver.

J'ai ramené la main dans la cabane. Je n'étais pas si heureux que ça, le butin était maigre. La cueillette s'était drôlement rétrécie. Elle s'amenuisait au fur et à mesure que je croquais. J'ai laissé tomber la main sur le reste, découragé. Tout ça n'avait plus le même goût. Il fallait arrêter de se mentir, j'étais abandonné. Il n'allait pas revenir. Il m'avait fait une sale blague de départ en me laissant des morceaux.

J'ai gémi. Était-ce possible ? Sans Lui ? Sans pitance ? Le gémissement est devenu un grondement. Il a roulé au fond de ma gorge, impossible de l'arrêter. Il s'enfonçait, il prenait chacune de mes vertèbres. Il raclait mes os. Il déterrait une chose inconnue, et qui pourtant m'appartenait, un code enfoui, une relique d'un autre âge.

Et le territoire ? Avais-je encore ça ? Non. Il se délitait. Des gens arrivaient, comme si de rien n'était. Au début, j'aboyais, mais les pierres explosaient autour de moi. J'ai vite compris qu'il fallait foutre le camp.

Ils ont ouvert les portes, les fenêtres, et ils ont tout jeté. Ils riaient, ils criaient, et ça se fracassait en bas. Ils enflammaient les grands tas et ils faisaient cuire de la viande. Du jamais vu. Avant ça, on avait des bruits de cocktails, de piscine... Mais là, on était dans une fête d'un genre nouveau, insensé, avec plein de débordements.

Ils sont restés, il a bien fallu s'habituer. Au petit matin, je m'approchais. Je faisais ça prudemment, les crampes au ventre. Je chopais un reste près de leurs feux et je foutais vite le camp. Je me débrouillais pas trop mal, toute ma graisse avait fondu. J'avais découvert une nouvelle façon de trotter, plus aérienne, plus rapide. J'étais silencieux, je localisais tous les bruits.

Ça sert à ça, la faim. Ça vous cartographie le lieu en un éclair. C'est la douleur qui fait ça. Le flair est directement relié au ventre, il ne se trompe jamais. Et la patte ? Reliée à l'oreille. Elle est précise, elle évite les brindilles, les feuilles mortes...

On est nulle part, c'est vrai. On est dans le bruit qu'on évite. Le territoire n'existe plus, une belle nuit l'a remplacé. Elle est noire comme mon pelage. Elle m'enrobe, elle est chaude. Elle me protège. Un léger camouflage de points brillants glisse dans le ciel et je glisse avec lui. L'herbe est noire, c'est aussi un pelage.

Je rajoute là-dedans mon nouveau pas de rôdeur.

Le terrier

Les gars entassent leurs affaires dans des chariots et ils vont grossir les files.

— Il faut choisir... soit on quitte la ville, soit on s'enterre.

Chacun a son destin devant lui. Ceux qui partent ensemble ont plus de chance, ils sont encore un peu serrés les uns contre les autres. Mais ils sont plus exposés, on ne peut pas avoir tous les avantages.

— Et toi, il faudrait...

— Que je m'enterre ?

— Oui, on a pensé à toi.

J'inspire profondément. Je regarde la surface. Les arbres sont beaux et le coin contient tous mes jeux d'enfance. Tout ça va si vite.

— Comme ça, on occupe le terrain...

On multiplie les difficultés pour eux. Ça protège la fuite.

— On voit jusqu'où ils vont et on revient...

C'est l'espoir. De toute façon, le choix est fait. Je ne veux pas les décevoir.

— D'accord, je dis.

— On a préparé le trou.

Heureusement. S'enterrer soi-même, c'est pas évident. On me fait visiter. C'est bien aménagé. Un lit de camp, un sac de couchage et un accès internet. La ventilation est camouflée. Un rafraîchisseur détruit les odeurs.

— Ils ont largué des trucs ignobles à la surface...

Je sais. Il faudra être discret. Écouter la terre, ne pas bouger...

— Et parfois couper la ventilation... Ils ont un odorat complètement dingue...

Oui... Je vais piloter mon habitacle avec toute la ruse ancestrale.

— Côté provisions, c'est pas mal...

Une belle pile de boîtes de conserve. La batterie manuelle va me fournir l'énergie et j'ai une poubelle chimique.

— Elle recycle l'eau pourvu que tu pisses dans le bon trou.

Je vois des pinces juste à côté.

— Et ça, c'est pour quoi ?

— C'est pour aplatir les boîtes de conserve. Tu vas avoir un problème avec les ordures.

LE COULOIR DE LA MOMIE

C'était un dimanche blanc. Du coton bouchait les vitres et je m'emmerdais. Il y avait des livres, tout un tas de livres, mais je n'avais pas envie de lire. Un foutu jour, le dimanche. Je comprenais pourquoi on le réservait aux corvées à la con. Le gazon, les haies, et pourquoi pas laver la voiture.

Mais je n'avais ni jardin, ni voiture, et j'étais impeccablement seul. Un néant rien qu'à moi. Un grand vide paresseux au milieu d'un cube blanc.

Je me suis promené dans ma pièce. Il y avait des étagères et les objets qu'on entasse. Les babioles qu'on a trouvées jolies à un moment donné et qu'un jour on trouvera près de votre cadavre. Un maigre butin aux allures exotiques. Le genre de choses qu'il ne vaut mieux pas regarder trop longtemps, si on ne veut pas choper le bourdon.

Et là-dedans, j'ai trouvé un dé. Un beau dé, un reste de l'enfance. Il était encore sale des endroits où il avait roulé. Je l'ai pris, je l'ai examiné. Il avait six faces, exactement comme ma pièce. Côté arêtes, c'était pareil. Quatre limites au plafond, pareil au plancher, plus les quatre coins de mur. Ça faisait douze. Une géométrie simple, l'intelligence est satisfaite.

Je l'ai lancé. Le petit cube a roulé et produit son nombre. Je l'ai repris et relancé. À chaque fois, c'était la même chose. Un résultat irréfutable et idiot. Impossible de vouloir quoi que ce soit. On espérait un deux, par exemple, eh bien non, on avait un quatre.

Il servait à ça, le hasard. À éparpiller. À mettre tout à plat et sans aucun sens. Un jour, sur Terre, on ne verra plus le moindre alignement. Que des choses sculptées par le vent. Tous les grains auront roulé mille fois de façon équiprobable. Rien ne sera reconnaissable, pas même les pyramides du désert. Elles seront devenues du sable, des dunes, des choses molles et changeantes.

J'ai reposé le dé. C'était désolant. L'homme s'échinait à imposer sa géométrie au monde et un principe supérieur niait par avance ses constructions. La négation était inscrite dans le moindre bloc de pierre. Une malédiction, je ne voyais que ça. La saloperie osseuse devait bien rigoler dans son coin.

Et on a ri. Ça venait du palier. Un rire frais, cristallin. Une pure joie, quelque chose d'impensable. Je me suis approché de la porte et j'ai plaqué l'oreille. Le rire a continué de la façon la plus victorieuse.

Pourtant, ce couloir était tout sauf engageant. Il distribuait les escaliers, les ascenseurs et le puits-poubelle. Il baignait dans une vague lumière verte, celle des issues de secours, et quand on était loin de ça, c'était la pénombre. On

cherchait à tâtons l'interrupteur et on tentait de ne pas trop respirer les odeurs. Comment pouvait-on rire dans un endroit pareil ? J'ai ouvert la porte, doucement, et j'ai passé la tête.

Des gamins. Une fille et un garçon, par terre, et ils jouaient. J'ai exercé mes yeux. Je n'en revenais pas... Ils faisaient rouler des dés ! Et ça les faisait rire ! À les renverser !

Ils jouaient aux petits chevaux. Un jeu ancien, ça. La fille jetait ses dés, puis elle faisait clac-clac-clac-clac, et elle tombait pile sur le petit cheval du gars. Retour à la case départ pour le petit animal. Et là, énorme explosion de rires.

Un spectacle touchant. L'énergie des premiers moments, bien sûr. On est sur Terre et on découvre, c'est chouette. Et je me suis dit qu'ils avaient raison. C'était une chance merveilleuse, de pouvoir rire. Retrouver l'enfance, telle était la leçon.

Et moi non plus, je n'étais pas trop loin de l'enfance. Il suffisait juste... Tiens, là, une écharpe traînait... Je l'ai prise et j'ai enroulé ma tête. Elle était fine, blanche, et on voyait au travers. J'étais recouvert du sommet du crâne jusqu'aux épaules. J'étais taquin, pour le coup.

J'ai progressé à quatre pattes, dans le couloir, avec ma tête de momie. J'étais le prolongement de l'ombre, la ruse incarnée. Mes genoux ne faisaient aucun bruit. Je profitais de tous les angles morts. Le gars a lancé ses dés. Il a fait un score tellement minable que tous les deux se sont écroulés de rire. Vautrés, heureux, excités. Complètement aux anges.

Et j'ai compris ! Il y avait un autre ingrédient dans cette histoire ! La gamine livrait sa culotte toutes jambes écartées ! Genoux bien relevés... La jupe n'existait plus... Et le gars, en face, se régala. Il pouvait perdre des heures durant, il n'en avait plus rien à foutre des dés. C'est à ce moment-là que la lumière verte a dessiné ma tête.

Un coup parfaitement réussi. La fille s'est plaquée au mur en aspirant son cri. Le gars a bondi. Il s'est engouffré dans un trou noir qui ressemblait au couloir, sauf que c'était une porte. Ça a fait bong. Le petit salaud turgescent est tombé raide assommé.

J'ai pris sa place devant le plateau de jeu. La fille avait les yeux révulsés et un début de hoquet. Un bout de pupille me regardait encore. Des spasmes secouaient ses jambes et un peu de bave coulait au coin de sa bouche. Elle offrait toujours le formidable spectacle qui faisait que le gars pouvait tout perdre en riant. Il était là, le petit miracle pulpeux qui n'en avait rien à foutre du sable et des constructions humaines.

J'ai croché la culotte avec l'index et j'ai défait ma braguette. Je n'allais pas me gêner. Puisqu'on était dans la terreur de l'organique, j'allais leur montrer ce que c'est. Je me suis branlé en tenant la culotte écartée. Je grognais, je soufflais sous mes bandelettes. J'ai éjaculé sur les dés et les petits chevaux.

Puis j'ai lâché la culotte. J'ai rentré l'engin et j'ai disparu, dans l'ombre, toujours à quatre pattes. Je suis rentré dans ma pièce, à l'abri, introuvable dans cet immense immeuble.

Et ce dimanche a tout de suite pris une autre allure. Plus de spleen, plus de hasard. Je ne pensais plus, tout était simple. En plus, ça se découvrait. Le vent poussait les nuages. Une belle lumière jaune de fin d'après-midi n'a pas tardé à éclairer la ville. C'était l'heure de l'apéritif. J'ai décapsulé une bière et j'ai

feuilleté le *Télérama*. Il y avait plein de bons films, ce soir. J'étais sûr de ne pas m'emmerder.

Et ils sont venus, les grands adultes. C'était le couple le plus mal assorti que j'aie jamais vu. Elle, une beauté froide en blouse blanche, la science, l'exactitude, la technologie, et lui, un vieux bonhomme parcheminé, couperosé, sanglé dans un imper qui évoquait les plus sales institutions. Ils me barraient le couloir.

— Un dépistage ?

— De tous les gens de l'immeuble.

Avez-vous déjà eu la sensation de perdre aux échecs ? D'être dans une situation pleine de promesses qui s'écroule tout d'un coup ? Eh bien, voilà.

— Vous voulez bien vous soumettre à l'examen ?

— Bien sûr, j'ai dit.

Je les ai laissés rentrer. Un viol de l'espace. Quand vous êtes seul, votre bordel et vos odeurs, c'est quelque chose d'intime. Et eux, ils promenaient leurs yeux d'ailleurs dans mon espace secret.

— On va vous gratter la bouche.

Une sueur m'est venue. En même temps, ce n'est pas forcément suspect de suer. On peut très bien avoir un peu de fièvre. De toute façon, ils s'en foutaient de l'eau de mon front. Ils étaient dans le systématique. Aucune pensée, de la procédure. On était loin des longues enquêtes où on fouille l'âme.

La nana a ouvert sa mallette et elle en a tiré une tige. Un plastique la garantissait vierge de tout contact humain. Elle l'a déchiré.

— Ouvrez la bouche.

Un mécanisme remplace l'intelligence.

— Plus grand.

Je trouvais le trou bien assez grand comme ça. Mais, je me suis forcé, j'ai écarté mes mâchoires le plus possible. J'ai poussé un cri silencieux, la gueule plissée, une vraie bête qu'on brutalise. Leur masque n'a pas bougé d'un pli. Ils auraient pu mouler leurs gueules dans du plâtre et se promener comme des statues vivantes que ça n'aurait pas été mieux. Le racloir a pénétré ma bouche et il a gratté ma joue.

Là-dedans, il y avait mon nombre encore sale de toutes ses déjections. Tout ça a été encapuchonné et dûment étiqueté. Bizarrement, je ne suis plus. Une ferme assurance me tombait dessus. Une vraie révélation. Tous ces pantins étaient des faux dieux que je n'honorais pas. Il était grand temps de leur envoyer une peste.

Le derviche et la centrifugeuse

Le moi, c'est de la matière fissile. On télescope la technique du derviche avec l'art de la centrifugeuse et on tourne sur soi-même. On sépare des moi hautement réactifs, space, salement sales, risibles ou christiques, et on les laisse chauffer, irradier, contaminer.

On peut aussi tenter de les domestiquer dans de grands labyrinthes de pierre ou les enfouir profondément, mais jamais la substance ne nous laissera tranquilles.

Et ça y est, ils interagissent, c'est terrible. Tout fond dans un même magma rédempteur et une même lumière nous baigne.

Depuis que j'ai perdu mes couilles

Depuis que j'ai perdu mes couilles, je vole. Elles sont tombées, un jour, comme ça, et mes pieds ont quitté le goudron. J'ai pataugé dans les airs, je ne touchais plus le sol.

Alors, j'ai laissé aller. C'est le vent qui m'a emmené. Parfois, je heurtais un immeuble, mais je m'en foutais. Je roulais doucement sur le mur. Si j'en avais marre, je frappais du pied et je partais.

Depuis, je fais comme ça. Je ne m'accroche presque pas.

LE COURAGE ÉPAIS ET NOIR DE LA GROSSE VACHE

Et un jour, ils m'ont tous énervé. La famille, les amis, la société, le mal était général. Un papotage creux et plein de manigances. Il fallait à tout prix les éloigner. Mais comment ? Un changement radical, je ne voyais que ça.

Alors, je suis devenu une grosse vache. Une vieille bonne femme vraiment revêche avec le physique qui va avec. J'étais lourde, mais je ne sentais pas mon poids. Je pouvais me déplacer très vite. Mes jambes, c'était de vrais poteaux. Elles faisaient trembler le parquet.

Et ça a marché. On ne m'invitait plus et je n'allais dans aucun dîner, ni aucune fête. Bien sûr, il y avait les voisins. On n'y peut rien, ils sont juste derrière les murs. Une seule technique. Les engueuler.

— Il est trop gros, votre sac ! Il ne passera jamais dans le vide-ordures !

— Mais de quoi je me mêle ?

— Mais des parties communes, madame... Je ne suis pas là pour pousser votre merde après votre passage... Visez le trou, bordel ! C'est bien la première des choses qu'on apprend !

Après, elle décroche la mâchoire comme pour mâcher une soupe invisible, et vous, vous tournez les talons et vous claquez bien fort la porte. Vous pouvez être sûre de l'avoir repoussée durablement.

— Tu ne crois pas que t'y vas un peu fort ?

Ça, c'est mon mari. Un miracle. Il avait passé sa vie à boire l'imbuvable et il tenait toujours. Sa technique, c'était le journal.

— TU L'AS VU LE SAC OU PAS ?

— Non, mais...

— EH BIEN ?

Exactement l'inverse de moi. Fluet, rabougri et vieilli avant l'âge. En perpétuelle maintenance. Que des brèches à colmater.

— T'as pris ton sirop ?

— Aaarrarrh...

Son rôle de désapprobation. Intraduisible. Un ah qui tente de s'échapper d'une gorge encombrée de glaires et de polypes.

— Allez... avale...

Il acceptait sans broncher ce retour en enfance. Il ne regardait même pas la dose. Il s'en foutait, c'était à moi à m'occuper de tout. Puis il se replongeait dans son journal.

— C'est quoi, les nouvelles du monde ?

Je demandais ça, mais je m'en foutais. C'était juste pour voir à quel point il avait démissionné de tout.

— Oh... tu sais... il se passe toujours beaucoup de choses...

Voilà la revue de presse à laquelle j'avais droit. Mais je n'étais pas dupe, il ne lisait plus. Il était dans la contemplation hypnotique d'un pavé de caractères. C'est beau, aligné, et c'est la vérité. Quoi demander de plus ? La tête penche, résiste, et penche à nouveau. Pendant ce temps-là, je continuais de m'occuper de tout.

— Tu viens faire les courses ?

Là, il voulait bien m'aider. C'était une sortie et il se rendait doublement utile. Il se tenait au chariot et il le poussait. Il aimait ça, les grandes surfaces. L'abondance, les lumières, la richesse... Des allées où on peut se perdre...

— Et là, où est-ce qu'on va ?

— Au rayon bricolage, j'ai dit.

Heureux. Il regardait les panoplies de tournevis comme des jouets. Moi, je remplissais le caddie.

— C'est quoi, ça ?

Et voilà. Lui qui en principe ne regardait même pas ce que je mettais dans le caddie, il avait repéré la seule chose un peu nouvelle.

— Une corde.

— Et qu'est-ce que tu vas faire avec une corde ?

— Un montage dans la salle de bain.

— Un montage ? Dans la salle de bain ?

Un procédé vraiment pénible. Il répétait tout ce que je disais, mais avec des points d'interrogation.

— Ah écoute, m'embête pas... Si je te dis que j'ai un montage à faire, j'ai un montage à faire ! C'est tout !

Il a fait un peu la tête. Ça lui a mordu l'ego, mais deux rayons plus loin, il avait tout oublié. C'était les pâtes. Il regardait les formes auxquelles il avait droit.

Et au dîner :

— Ben dis donc... T'as pris une bonne bouteille...

C'est vrai, je n'avais pas lésiné. Un côtes-du-rhône, mais de grande classe. Pas du tout de l'ordinaire.

— C'est ta fête, j'ai dit.

— Ah bon ? On fête les fêtes, maintenant ?

— Pourquoi pas ? On en a les moyens... Allez, débouche...

— Dans ce cas, on sort les grands verres...

Il nous a fait tout le cinéma du château. Il a en versé un peu, il a fait tourner le verre et il a senti.

— Oh, lala lala ! Ça sent bon !

Et quand c'est arrivé dans sa bouche, c'était l'extase. Des gestes, plus de mots. J'étais soulagée. Cette nuit-là, le vin, c'était tout simplement essentiel.

— Et qu'est-ce que t'as préparé ?

— Du gratin dauphinois.

Son plat préféré. Facile à mâcher, le féculent glisse dans la gorge et le crémeux permet de saliver. Après ça, on n'a plus qu'une envie, c'est de rincer la

bouche avec du vin. Et pour être sûre de faire taire toutes ses pensées, j'avais cuisiné un magret.

— Oh, lala lala !

Eh oui, on commence à chanter. Un jus épaissi au beurre, un chouïa de farine, un verre de vin, et je repasse tout ça à la poêle avec des échalotes. Il en avait complètement oublié son journal.

— T'as même sorti les belles assiettes...

— Ben oui ! Si c'est une fête...

On s'est régalez. Un bon repas, ça vous transforme un homme. Il était presque beau, en étirant le cou et en se concentrant sur son magret.

— Et dire qu'on n'a plus le droit à ça... Qu'est-ce que c'est merdique !

Il se mettait à penser ! Et c'était très bien formulé, qui plus est. Ça m'a presque intimidée. Je lui ai resservi du vin, puisque ça lui donnait de l'esprit.

— Gagner sa vie... C'est ça, le problème...

— Mais on l'a gagnée ! j'ai dit.

— Mais oui... Mais on est vieux...

— C'est sûr...

— Ils nous ont roulés, c'est tout...

De l'intelligence, comme on voit, mais crépusculaire. Une petite lumière qui s'accroche, une bulle qui éclate. La pointe d'amertume pour finir le repas. Il a soulevé son verre et il l'a contemplé.

— Il n'y a plus de vin...

Je l'avais prévu, ce moment-là. Je ne voulais surtout pas qu'il reste sur cette note de tristesse. Ça allait l'envoyer au lit bien plus tôt que prévu. Alors, j'ai tiré de dessous la table...

— Non...

— Et si !

Une deuxième bouteille. Parfaitement identique. Un glissement fantastique qu'il n'avait pas du tout prévu. Tout s'est rallumé d'un coup.

— Incroyable...

— Puisque je te dis que c'est ta fête...

Une fête, c'est ça. On n'a pas le droit de manquer. Et la deuxième bouteille, c'est le vrai luxe. On a encore tous les souvenirs du repas dans la bouche et on éteint ça petit à petit.

Et là, il n'a plus du tout fait son cinéma. Il nous a servis à gros bouillons, en rigolant, un véritable échanton. Il en versait même à côté.

— Vas-y mollo... J'aimerais bien qu'il en reste pour demain...

— Il en restera... Il en restera...

Il avait retrouvé ce petit air rusé et puéril qui m'avait tant plu quarante ans plus tôt. C'était le moment de ma deuxième surprise. Alors, j'ai sorti de dessous la table...

— C'est quoi ?

— Tu ne vois pas ?

— Ben si ! C'est une corde !

— Eh ben, voilà... Je voudrais que tu me fasses les nœuds.

— Les nœuds ?

— Mais oui ! Tu me faisais les nœuds, quand tu faisais du bateau...

Transfiguré. Je le ramenaïs quarante ans en arrière. Un sourire jamais vu illuminait sa face. On ne voyait presque plus ses rides.

— Oui... Je vais te les faire, les nœuds...

Un regard rieur, une vraie gueule de Joconde. Et vous voyez, pour moi, on était pile dans le malentendu. Il se souvenait du meilleur moment de sa vie et il était aux anges. Alors que justement, on était en train de démontrer que tout était fini.

— Le nœud de vache, c'est le premier...

Parce que c'est ça, un souvenir. La vérification sinistre que ça n'existe plus. On se balade dans le cimetière de la vie et on prétend en remâcher les morceaux pour en jouir une seconde fois. Si c'est pas dégoûtant...

— Il est rapide, mais dès que t'y touches, il se défait...

Il a continué à faire ses nœuds. Il était dans la corde et je le servais. Quand le nœud était fini, il portait un toast à ce nœud-là, puis il le défaisait et il attaquait le suivant.

Et là, il ne trouvait plus.

— T'es sûr que tu me les as tous faits ?

— Ben ouais, je crois...

J'allais reboucher la bouteille.

— Ah non ! Attends ! Il en reste un ! Le tout dernier, bien sûr...

Il a ri, tellement c'était évident. Et il a mis toute son application à nous fabriquer le plus beau des nœuds coulants que j'aie jamais vu. Je lui ai servi un bon demi-verre.

— On en reste là ?

— Ben ouais...

J'ai rebouché la bouteille. Il a terminé son verre. Puis il a dit, en me montrant le vin :

— Tu vois, avec ça, on peut tout faire.

— Tout faire ?

— On peut transformer le monde, avec le vin...

Un parfum de rébellion pour conclure. Je n'allais pas me moquer. Un gars qui a passé sa vie à obéir, on ne peut pas lui en vouloir de rêver un peu.

— Bon allez... On va se coucher...

Je l'ai un peu poussé dans le couloir. Il a continué de parler du monde en tanguant et en se rattrapant aux murs. Il s'est vautré dans le lit, ça l'a fait taire. Je l'ai déshabillé et je lui ai enfilé la grande chemise qu'il mettait pour dormir. Il a tout de suite sombré dans le sommeil du bienheureux.

Et je l'ai réveillé. Le bonheur, c'était terminé.

— Oh ! Tu gigotes, là... T'as envie de pisser...

On était au milieu de la nuit. Il a eu son rôle qui désapprouve on ne sait quoi.

— Mais si ! T'as envie de pisser... Allez ! Vas-y !

Il s'est levé. Il a été à la salle de bain.

— J'ai pas envie, je te dis...

— Assieds-toi sur le trône, bordel... Ça va venir... Tu ne retournes pas au lit tant que t'as pas pissé.

Il s'est assis, les coudes sur les jambes. Il s'est rendormi presque aussitôt.

J'ai été à la cuisine. Il était là, le nœud. Juste à côté de la bouteille. Je l'ai ramené à la salle de bain. J'ai passé la corde autour de son cou, puis par le portemanteau. Il se réveillait à peine.

— Hé ?

Et je me suis laissée choir. Il a été éjecté de son trône, aspiré par le haut. Il s'est retrouvé collé au mur. Il a gigoté, mais je tenais, bien rivée à ma cloche.

Ses jambes se sont mises à trembler. Ça m'a rappelé le temps de nos amours. Déjà, il tremblait comme une feuille morte. Il gémissait au-dessus de moi, il se tétanisait, ça ne voulait rien dire.

Puis son petit moment arrivait. Il expirait tout l'air qu'il avait, ça le faisait même tousser. Il appuyait à fond et il se délivrait. Après, il roulait sur le côté. Ça coulait chez moi, mais il n'en avait rien à foutre. Il regardait le plafond, les yeux écarquillés, comme s'il avait échappé à la mort.

Ah... Il a arrêté de trembler. Des jambes de statues, blafardes, bien raides. On ne pouvait pas dire que c'était moche. Les yeux écarquillés, sauf que là, il se regardait dans la glace.

J'ai fait un nœud de vache au porte-serviettes. Il était facile, celui-là. J'ai poussé un peu les jambes, pour voir, et il s'est balancé. J'ai collé mon oreille à sa carcasse. C'est bon, il n'y avait plus d'horloge. J'ai contemplé mon œuvre. Il ne manquait pas grand-chose.

Juste un tabouret renversé. C'était la part de calcul. Il n'y a rien de plus terrible que l'œil du voisin. Ça fouille, ça cherche, ça se régale. Et ça prétend penser, alors on lui donne un os à ronger.

Il me restait le plus moche à faire. Surgir sur le palier, en chemise de nuit, les cheveux gras en bataille, et tambouriner sur toutes les portes. Et me jeter à leurs pieds et chialer en leur serrant les jambes.

Je ne me faisais pas trop de souci. Avec mes vieilles chairs et ma nudité crasseuse, j'étais sûre d'oblitérer leur esprit. Des gens habitués à l'erreur. Un spectacle leur suffit. Il n'empêche, c'était la représentation de ma vie. J'avais un léger trac.

Du courage, voilà ce qu'il me fallait. J'ai été à la cuisine. Ça tombait bien, il était là, le courage. Épais et bien noir. Il m'en restait une demi-bouteille. De quoi affronter tous les paliers du monde.

Et éteindre. Éteindre tous les souvenirs du repas. Les broyer dans le noir de mon ventre pour qu'ils n'existent plus. Aller chier, laver mes intestins, et remplacer tous mes atomes.

Pas de régulateur thermique

BaisePierro sue sous sa couette. DanToi l'engueule au téléphone.

— Tu nous emmènes trop loin...

BaisePierro raccroche. Il se tortille dans son lit, il se liquéfie. Il n'a pas de régulateur thermique. Il a peur qu'Histoire rentre dans sa chambre, une vieille femme ou un vieux monsieur, il ne sait pas trop, et qu'il ou elle l'éclaire avec sa torche. Que montrera-t-il... sa gueule suante ? son air sévère ?

Il se hisse sur l'oreiller mouillé. Dehors, c'est la nuit. Les tours du centre-ville sont des écrans géants où on a les images de l'enfer. Des corps brûlent, malingres, purulents. Des ventres gonflés et des yeux vides explosent. Il fait chaud, sous sa couette. Le retour de flamme de sa pensée est en train de le cramer.

Ajustement du climat

La maison de vacances a ses volets ouverts et je sais qu'on fait l'amour.

Le long bras de Ben s'allonge et me sert du rosé. L'après-midi est magnifique. Le ciel bleu nous écrase et la mer lèche les galets. La paresse fourmille dans nos membres, j'ai l'impression de l'entendre. Seul un criquet fait un bruit infernal et précis.

— 110 cœur...

— 120 pique.

Je prends mes cartes. Il y a de beaux bras de filles et les enchères montent. Le désir aussi, bien sûr.

— Ça ne tient qu'à l'été, je dis.

Ben me jette un regard désapprobateur.

— Ça ne tient qu'à nous, il dit.

Et il replonge dans ses cartes. Il est fort, Ben. Il sépare toujours le poulet exactement là où il faut. Tout pourrait effectivement se résumer à ça. Le climat ou nous, point à ligne.

Puis il regarde la falaise et il me dit :

— Dis donc, ta villa... c'est un vrai blockhaus !

C'est vrai. Elle est postée tout en haut et une longue fente horizontale regarde la mer. Ça rappelle les meurtrières de l'an quarante.

La partie se termine. L'apéro pourrait ne jamais s'arrêter, mais je rentre chez moi. Le gars parcheminé m'attend.

— C'est ton poste de travail...

Je m'installe. Je vois la plage et la maison de vacances en contrebas.

— Le bouton est là...

Il est magnifique, gros, confortable, avec plein de petites graduations. C'est comme le volume d'un superbe ampli. Il est au niveau minimal de succion des galets par la mer.

J'augmente légèrement. Une brise se lève, elle est agréable. Elle sèche la sueur qui se loge dans les cuirs chevelus et les visages se détendent. C'est sans doute le sommet du plaisir. J'augmente encore et on met des débardeurs. La mer moutonne. Un cran de plus, parce que c'est sexy, et on plie les parasols.

— Bien...

Et je passe au niveau de traction de tous les nuages. D'un coup. Un sacré changement. Ils étaient au large, bien gris, bien épais, et ils se retrouvent sur la côte. La mer et le ciel font alliance et ça cogne la maison de vacances. Les tables qu'on a oubliées valdinguent et les volets claquent jusqu'à se démettre.

— Encore !

Une vague scélérate emporte l'espace de jeu. Le vent arrache les tuiles. Elles partent en rafales avec tout ce qui ne tient pas. Ça fauche tout ce qu'il y a derrière. Les hommes rampent et les arbres se couchent. Le ciel est une couche épaisse et noire qui va très vite. J'ai encore de la marge.

— Mais oui ! Vas-y !

Je pousse. Des véhicules partent dans les champs comme des ballons. Je ne parle même plus des hommes qu'on ne voit plus. Les vagues soulèvent de gros blocs de digue qui écrasent les maisons de vacances. C'est un peu le finish, il n'y a plus grand-chose de debout.

Je calme le jeu. Le temps est blanc, c'est un désert mouillé. On frappe à la porte.

— Salut...

C'est la poupée. Elle me sourit, je l'adore.

— On a un beau paysage... Tu viens ?

Bien sûr. Juste le temps de mettre un imper. Elle me file un fusil à pompe. Ses loups viennent me renifler.

— Les nouvelles mâchoires fonctionnent du tonnerre...

Avec ça, on peut aller pas mal loin. Je laisse le gars parcheminé dans le blockhaus. C'est lui qui garde le climat.

SOIRÉE DESTRUCTION³

— T'es sur quoi, en ce moment ?

— Chais pas, a dit Zol. Sur un projet qui démarre pas.

On était à la table de la cuisine, c'était la nuit. Dehors, il y avait de grands pans de cases éteintes ou allumées. On était dans l'une de ces cases. Des boyaux de véhicules s'enroulaient autour.

Une webcam a grimpé sur la table. Ses fines pattes télescopiques lui permettaient d'aller n'importe où. Elle a fait des plans de Zol, de moi, et elle a zoomé mon assiette. L'assistante m'a servi de la soupe. J'ai demandé à Zol :

— T'en veux ?

— Ça a pas l'air bon.

Effectivement, c'était dégueulasse. Presque pas de nouilles et un goût de crevette au mazout. Puis Zol est reparti sur son blues.

— On attend les financements...

Il souriait, il n'y croyait plus.

— C'est la fin ?

— Ça va prendre du temps.

Il connaissait les fins par cœur, Zol. Il pouvait vomir toutes les gammes de l'ennui et du dégoût. Il avait vécu les longues peurs larvées, les pokers menteurs, les sales affaires et les périodes honteuses où on cherche du boulot. Il t'aurait montré les morceaux dans le vomi et il les aurait repris, remâchés, puis recrachés devant toi.

J'ai avalé ma soupe avec courage. La fin de l'industrie et le rétrécissement du monde, j'avais déjà donné. Le gros œil crevé pouvait toujours pleurer sur la pyramide, il n'y avait que de la pluie. Et une myriade d'yeux bien terrestres. Sans projet, et au bord de la survie. Du grignotage à grande échelle. Zol continuait :

— Ils te tournent en bourrique...

Mais je l'écoutais avec intérêt. Depuis quelque temps, je sentais une évolution. Un ton nouveau, il se délectait. Il étirait l'écœurement, il le scrutait à fond. Et si vous faites ça, vous verrez, ça devient jouissif.

— ... ils attendent que t'éclates.

C'est vrai. Un mec, ça a une charge explosive. Ça peut supporter la pire des merdes, ça peut s'humilier, ramper, manger la merde à la petite cuillère, mais à un moment donné, faut que ça explose. Ce moment-là le lave et le rénove. Après, il peut repartir.

J'ai repoussé mon assiette, parce que là, j'en pouvais plus.

— La soupe n'est pas bonne, j'ai dit.

L'assistante a pris un air contrit et idiot. J'ai insisté :

— Y a pas autre chose ?

Elle a ouvert le placard avec une lenteur insupportable. Une mollesse de ses gènes, un sein qui pend sous le tablier et un bout de langue qui dépasse. Elle se trompait complètement de registre. Elle aurait pu baisser son slip que ça n'aurait pas été mieux.

Elle a regardé à l'intérieur du placard. Elle semblait perdue.

— CALAMAR ! j'ai hurlé.

Elle s'est précipitée sur la boîte et elle l'a dégoupillée d'un coup. Le geste épileptique a tout foutu en l'air. Le contenu a giclé dans ses mains, puis sur le plan de travail, puis sur le sol de la cuisine. Impossible de mieux faire. Le fruit de mer éparpillé luisait partout dans les flaques d'huile.

— Putain, j'ai dit...

Et maintenant, elle cherchait la serpillière avec un regard de folle.

— T'as qu'à la détruire, a dit Zol.

Après tout, pourquoi pas. Elle était déjà un peu vieille, elle commençait à déconner.

Je me suis levé. Je l'ai retournée, je l'ai poussée contre la poubelle et j'ai soulevé sa jupe. Je me suis excité et je l'ai pénétrée. Les webcams des autres pièces ont tout de suite rappliqué. Elles se sont déployées dans la cuisine et elles ont cherché des angles sous ses jambes. Certaines ont escaladé son corps pour faire des gros plans côté cul.

Zol est venu par devant. Il l'a prise par les cheveux et il a poussé sa bite le plus loin possible dans sa bouche. Il a retenu la tête contre son ventre jusqu'aux hoquets de l'écoeurement.

C'est une figure qu'il faut faire durer. Quand elle n'en peut plus, on s'extrait et on s'attarde sur les filets de bave qui relient le sexe et la bouche. La bave devient abondante. Elle mouille le menton, les seins, et elle tombe au sol. Puis on reprend les étouffements et on épaissit les ponts luisants.

Et ça a sonné. C'était le nain et son associé black. Ils animaient les soirées destruction de la tour. Ça permettait de rentrer dans la catégorie des gang bang interracial avec du freak. Le nombre de connectés a tout de suite pris deux chiffres. Les webcams l'affichaient sur le corps de l'assistante. Les chiffres rouges ondulaient sur ses côtes et ses vertèbres.

Ça a sonné à nouveau. C'était toute une tonne de gars à poil. Il avait bien travaillé, le nain. Ils avaient des bottes en plastique et on ne pouvait pas les compter. Le couloir était jonché de vêtements et ils se masturbaient. Ça grouillait de webcams. Elles montaient sur les bottes, les bras, les épaules et les têtes des gars pour ne pas être écrasées.

Ils ont rempli la cuisine. L'assistante a été jetée sur le plan de travail. Des webcams ont grimpé sur ses seins pour faire des gros plans de son visage. Le nain a mis un tablier transparent.

Zol et moi, on avait terminé. On s'est extraits dans le salon et on a ouvert des canettes. Sur les murs, il y avait des graminées et des fourmis géantes qui cherchaient quelque chose dans cette jungle. Des nanocaméras embarquées

permettaient de les suivre jusque dans leurs galeries. Elles se greffaient sur leur système nerveux. Des internautes pouvaient les piloter.

Zol était à nouveau maussade. Je me suis permis un conseil.

— Il faut tenir, j'ai dit.

— C'est difficile.

— Pourquoi ?

— Je ne fais rien.

— Rien ?

— Je n'ai plus rien à faire. Je ne fais même plus semblant. Du mail, du net... J'agrandis mon tableau Excel.

J'ai rigolé.

— Le même ?

— Toujours le même... Je rajoute une ligne, je change les couleurs... Un tableau rose, un tableau bleu...

— Mais ça va devenir un super tableau !

— Le tableau le plus léché du monde...

Autour de nous, le jeu consistait à trouver la reine. Des milliers d'internautes s'éparpillaient dans les galeries. Mais quand une fourmi ne va pas là où il faut, des fourmis-soldats rappiquent et la déchiquettent aussitôt. On pouvait rejoindre le jeu comme on voulait.

— Fais tes journées, j'ai dit. Gagne tes sous pendant qu'il est encore temps.

Le problème d'un état d'âme, c'est qu'il est dur à exhiber. On a des expressions, des gueules, des pleurs, on peut fouiller le corps tant qu'on veut, mais on n'a pas l'état d'âme.

— Combien de jours ?

— Fais-les...

On aimerait bien une transparence d'un niveau supérieur. On pourrait brandir l'amertume, la pitié... Ce serait magnifique, ça, d'afficher le fond, le vrai fond. On fondrait rien qu'à le voir et on comprendrait tout d'un coup.

Le nain est arrivé. Il était content, le score était au-delà de toute espérance. Il a posé la main de l'assistante sur la table basse. Il l'avait préparée au caramel avec une pointe de gingembre. C'était un super cuisinier.

— Je t'ai mis les restes au congel.

Comprendre tout d'un coup... La belle affaire... Ça ne voulait rien dire...

Le black est arrivé avec une côte. Il la bouffait, c'était bon. Il s'est penché sur les comptes du nain. Ils ont ri, tellement c'était gros. Zol et moi, on piochait dans la paume délicate. On y allait avec les doigts, la chair se détachait parfaitement.

Et elles sont venues, les petites bêtes. Elles ont grimpé sur la table. Une transparence concrète, pas du tout un rêve fumeux. Un vrai direct avec des dizaines de milliers de gars partout dans le monde. Elles ont filmé nos doigts, nos bouches, le décor, absolument tout.

Il n'y avait rien à comprendre. L'opaque, ça se creuse, c'est tout. Et ça se partage. On a sucé les phalanges et on a recraché les petits os. Ça faisait une musique en dégringolant sur le tas. On n'a rien dit. On ne parlait pas en mangeant.

Plagiste

Je suis un plagiste et je longe les rangées de mecs et de nanas à poil. Ils ont les pieds tournés vers la mer et la tête tournée vers la ville.

J'ai une perche avec un écarteur de raie incorporé. Je l'enfonce à la demande. J'écarte la raie avec la poignée et j'actionne le badigeonneur avec la gâchette. L'huile solaire dore l'intérieur des culs. Les gars et les filles se prennent en photo et envoient ça sur les immeubles du front de mer. JE M'APPELLE CATHY. TROUVE-MOI.

On a un super kaléidoscope de toutes les rencontres possibles. Le soleil est magnifique et les gardes-côtes patrouillent. On est en sécurité. Des messages de la Santé Publique viennent interrompre la projection des corps et des publicités sur les façades. On doit en effet calculer son temps d'exposition au soleil.

Dessalement d'eau en Arabie

Zol travaille pour une usine de dessalement d'eau en Arabie et ça va déjà beaucoup mieux.

— C'est immense, il y a des tuyaux partout... des hangars sur des kilomètres...

— Mais l'eau ? Comment on fait ?

— On se greffe sur une centrale thermique et on prend juste un peu de vapeur d'eau en haut. Presque rien, c'est marginal.

La technologie est simple, pas sexy pour deux sous, mais c'est immense, ça compense.

— Ils construisent une ville dans le désert rien que pour ça... quarante mille personnes... au milieu de rien... Et il y aura tout ! Des boulangers, des boutiques, des écoles, des cinémas... Tout ce qu'il faut pour les familles des gars qui construisent l'usine... T'imagines ?

Une ville émerge du néant pour dessaler l'eau de mer. C'est beau, et la ville est au féminin. J'ai presque envie de lui lécher les seins. Zol finit son verre.

— Et après, ça va être des baraques vides...

Oui... Quand l'usine sera construite, on n'aura plus besoin de tout ce monde. La ville sera une vieille bonne femme décrépite avec des pièces vides et grinçantes. Le vent fera claquer les volets et on aura des couilles petites à cause des fantômes.

UN CHEVAL INADAPTÉ

Je suis à la bibliothèque et l'ascenseur s'ouvre. Il y a déjà quatre nanas dedans. En même temps, il est grand, il a de belles parois en verre et il donne sur le hall magnifique. On pourrait se serrer un peu.

Mais les nanas ne se bougent pas, elles se la jouent un peu princesse.

— Alors... Vous venez ?

Une petite vieille. Elle était coincée du côté des boutons, je ne l'avais pas vue. Je voudrais bien venir, mais j'hésite. Je vais devoir pousser les petits culs. Les portes se referment et je m'engouffre.

— Faut pas hésiter, dans la vie...

Les nanas se bougent un minimum, mais je m'en fous. Je les colle, j'en profite. Je sens les petits culs. La vieille continue son commentaire.

— Tout n'est qu'une question de circonstances...

Elle tousse ou elle rit, on ne sait pas trop.

— C'est malheureux, mais c'est ainsi...

Encore un borborygme impossible à décrypter. Quelque chose d'extraordinairement malheureux ou la jubilation la plus totale. Je croise son œil sous sa tignasse et je devine. L'œil est vif, il se régale. C'est un rire.

On arrive. Le flot de nanas débarque et se répand dans les rayons. La mamie des circonstances fait pareil. C'est moins fluide, plus osseux, mais elle se perd également dans les rayons.

Je vais dans le rayon jeux et loisirs. Il y a un manuel de jeu de go intéressant. J'ouvre le bouquin là où je l'avais laissé. Des psychologues et des sociologues conversent avec un gratin de bon joueurs. Ils en tirent des considérations stratégiques. Arrêtez d'avoir des objectifs, qu'ils disent. Collez à la *situation*, épousez-la au mieux. Attendez le *moment-clé* et le profit arrivera.

Je souris. Ils disent exactement ce que la mamie a dit. Mais elle n'a pas eu besoin d'italiques, juste d'un ascenseur.

Puis ils ont une glose sur les excès de l'individualisme. Un résidu du romantisme, un cheval inadapté... Le souvenir du champion hors des lignes... L'héroïsme, le spectacle... Typiquement occidental. Une méconnaissance profonde du collectif. Alors que la situation est là, devant nous, unique et irréfutable. Et d'emblée collective, et ça, on ne devrait jamais l'oublier. Y compris quand elle s'est bâtie dans l'adversité. C'est notre petit moi à nous qu'il faudrait oublier... Interférer plutôt qu'agir... Faire jouer la situation à notre profit, et c'est tout.

Bon, OK. Voilà ce qu'ils disent. La mamie a juste rajouté quelque chose. Elle a dit que c'était malheureux. Et je suis d'accord, oui, c'est malheureux. Tirer son épingle du jeu, compter son avantage et bâtir sa clôture, c'est une chose pénible. Ça peut même devenir un grand malheur.

Mais les joueurs de go, ils ne voient pas ça. Comme tous les joueurs, d'ailleurs. T'es riche de possibles ou tu ne l'es pas. Et quand t'es riche de possibles, t'acceptes le jeu, c'est la moindre des choses. Le monde s'ouvre à toi, tu ne vas pas le bouder. Tu te promènes dans le jardin... Ça miroite, ça danse... Il y a des cocktails...

Et des clôtures, bien sûr. Mais c'est inhumain de tout le temps penser aux clôtures.

— Tu danses ?

Et c'est impoli. D'ailleurs, on t'invite.

— La clôture, c'est mes dents...

Elle a raison. La langue est lovée juste derrière. Si tu franchis cette barrière...

Et il y aurait autre chose à côté du jeu ? Rien. Vérifiez par vous-même. Penchez-vous un jour sur des joueurs de go ou d'échecs et pointez un endroit en dehors du plateau. Demandez-leur ce qu'il y a là. Rien, ils vous diront. La table, n'importe quoi... En tout cas, pas le jeu. Puis ils retourneront à leur échiquier, un peu agacés.

C'est le problème des joueurs. Ils n'imaginent pas celui qui ne joue plus. Les psychologues non plus. Pas étonnant qu'ils fassent un bouquin ensemble.

Pourtant, le gars, il connaît une sacrée situation. D'un genre tout à fait différent. Elle n'est pas devant lui, la situation, elle l'englobe. Il baigne dedans, il patauge. C'est froid, visqueux, et d'une altérité radicale. Il se démène comme un diable, mais à chaque mouvement qu'il fait, il s'enfonce un peu plus. Il tourne la tête, il voudrait bien savoir où elle s'arrête, la situation, mais elle est partout. Pas de limites. Elle remplit tout le tableau. T'as juste la tête qui sort.

Tu dresses les oreilles, un peu surpris. Tu te demandes si c'est la fin. Ou peut-être qu'il faut pêcher un poisson précieux en apnée, tu ne sais pas.

Honte et solitude, voilà ton lot. Va interférer tout seul devant ta glace. On ne travaille pas dans la même encyclopédie, désolé. Il y a un rayon honte et solitude, à côté des jeux ? Non. Tu préférerais le rayon rage et colère ? Il n'existe pas non plus.

Et la psychologie ? T'abandonnes. Quand t'es dans le non-jeu, ça n'existe pas. Mystique, oui, ça tu peux devenir. Assez naturellement, d'ailleurs. Tu seras bien obligé d'agrandir le terrain.

Décidément, la mamie est finaude. Elle leur a damé le pion, aux psychologues et aux joueurs de go. Et pas qu'à eux, à nous tous. Les gars des cocktails, le cul de la princesse et le chien qui crève, elle nous a tous mis dans le même sac. Et d'une façon radicale...

Elle a ri. Elle a rajouté un deuxième étage au malheur. Un rire sinistre, intelligent et dégoûtant à la fois. Une prouesse totale. Elle a crevé tous les plafonds. Qu'est-ce qu'on peut imaginer après ? Le barbu ? La bête cornue ? Je ne vois pas.

Je quitte le rayon de la glose. Toujours un peu plombant, la glose. On ronge l'os. Est-ce qu'on est plus musclé pour autant ? Je ne sais pas. Je me dirige vers les fictions. Là au moins, je vais pouvoir ressourcer mon romantisme inadapté.

Et dans cette bibliothèque, je suis gâté, l'alphabet s'étend à perte de vue. De quoi envisager sereinement toutes les îles désertes. Je tombe sur la lettre M, et rien qu'avec ça, je pourrais vivre trois ans à Bora-Bora.

Et bien plus ! Imaginez... Le vingt-sixième des fictions du monde... Toutes époques et tous pays confondus... Je pourrais carrément m'installer. Une entaille dans la montagne, une belle baraque en bois et mes bouquins face à la mer. Elle gronde en bas, je lis dans le jardin.

— On te dérange ?

Mes potes polynésiens. Ils débarquent avec des caisses de bières. Bora-Bora n'est pas désert et c'est tant mieux. On devient fou, si on reste coincé dans son intériorité.

— Pourquoi tu lis... pour nous fuir ?

Un brin moqueuses, les filles, mais pas du tout princesse. Le sable, le soleil, la simplicité...

— Il imagine...

Oui... Imaginer, c'est sûr. J'en ai la capacité stomacale. Mais ce n'est pas le but. L'imagination, dans le fond, c'est...

— Un muscle ?

Un muscle et un réservoir. Je croyais avoir quitté la glose, mais non. Il faut que je me fasse à l'idée d'un salon littéraire à Bora-Bora.

— Et c'est quoi, le but, alors... le plaisir ?

Non... Ça piétine trop, le plaisir. Le moment-clé, c'est quand plus aucun de tes sabots ne touche la chose pénible. Tu martèles, tu martèles, tu martèles et... t'es suspendu.

— Le mécanisme du galop...

Exactement. Tout est là, l'amer, l'ordinaire, le beau, le merdique, t'as pris appui là-dessus, mais t'es ailleurs.

— Tu ris ?

Même pas. Le rire ne suffit pas. Il essaye, mais il baisse vite les bras. T'es survolté, t'as les yeux immenses. Tu poses le bouquin, tellement t'es surpris. Tu regardes la mer, et même ça, ça te paraît petit. T'as déterré...

— Le naturel ?

Peut-être. Une joie, mais d'un genre trop grand. Elle te dépasse. Elle va bien plus loin que ton petit destin à la con. Et elle est là pour ça, justement. Et tous les gars qui partagent cette joie sont avec toi. T'es environné d'anges, tu sens leurs ailes.

— T'es stone...

Possible. Il n'est pas exclu que le cerveau fabrique une endomorphine à cette occasion. La joie partagée a un goût précis.

— La gloire ?

Un mot ancien. Je n'ai pas honte.

— La rage ? La colère ?

Bien sûr. L'imaginaire va vite, il prépare les combats. Il n'a peur de rien. Il envisage toutes les issues, même les plus morbides. Tu peux triturer ton ventre, tirer tes boyaux... Si t'es dans cette joie, ce n'est pas grave.

Et le polynésien qui m'a posé la question, il en connaît un rayon. Il est pile au milieu de sa race. Une montagne de chair avec un rocher carré en guise de

tête. Lent, posé, la plupart du temps il écrase le sable calmement, mais quand il est en colère, il ne faut surtout pas être là.

— Avant, on était immenses...

Ses bras, c'est des trompes d'éléphant. Et ce n'est pas une métaphore hindoue. Ça veut juste dire que le bras est une cascade de chair, lisse, régulière, épaisse. Le muscle n'est pas dessiné, mais s'il te chope, il te décapsule comme un rien.

— On avait les esprits...

Oui. Les esprits ne sont pas une superstition. Ils constituent la cosmogonie viscérale, l'être collectif constamment déterré. Ils vivifient ta conception de l'homme.

— Maintenant, on est dans le souvenir...

— On est dans la fin du souvenir...

Et ça, c'est le pote du gars splendide. Le physique inverse. Sec, décharné, les cheveux blancs et crépus. Un doyen. Il turbine au whisky. Johnny, on l'appelle. Un grand alcoolique des îles.

— On remâche... Ça n'a plus le même goût...

Un jeune se rebiffe. Les vieux sont plombants, plus rien n'est comme avant.

— Arrêtez... On bouffe ! On baise !

Lui, ça le lourde. Il est beau gosse et il a plein de tatouages. Il n'envisage pas la vie pareil.

— On pêche ! On danse ! Tout est comme avant !

— C'est du folklore...

— On a les îles ! On a la mer !

— C'est un parc...

Ah oui... Il n'avait pas bien vu ça. Les avions, les distributeurs... Le tout cuit qui se déroule sous toi. Un monde quadrillé, aussi précis qu'une boule de pétanque. Le gars élève des chevaux pas trop loin du Club Med. Il propose des tours aux belles étrangères. De temps en temps, il en baise une. Le vieux enfonce le clou.

— T'es un employé du parc...

Le jeune gars devient sombre. Bien sûr que cette idée le travaille. Ce n'est pas évident de rester soi-même. Les rides de la colère creusent son front.

— On peut les mettre dehors, quand on veut...

Les anciens regardent ailleurs. L'herbe, le ciel, la mer, tout est éteint. Les nanas interviennent.

— Ça vous monte à la tête...

— L'immensité, c'est quand vous frappez...

— Quand ils se grattent les couilles, c'est pas mal immense aussi...

Elles se marrent.

— C'est enfantin, toutes vos histoires...

Elle s'appelle Taïna. Elle a dit ça en me regardant droit dans les yeux. Je suis bien obligé de le prendre pour moi. D'autant plus que Taïna et moi, en ce moment, on se tourne au peu autour. À chaque fois qu'on se voit, l'intensité est maximale. On peut carrément dessiner les lignes du champ magnétique.

Et donc, je réponds. Oui, c'est enfantin. Le gamin voit en grand, c'est comme ça. Et pourquoi il aurait tort ? Il n'a pas du tout envie que sa vision

s'arrête à l'autre bout de la rue ! Pas un lien immédiat avec tout ce qu'on a dit, mais je soutiens son regard. C'est le plus important.

Elle me sourit avec une grâce absolue.

— Tu sais comment on éduque les gamins, chez nous ?

Eh non, je dois l'avouer. Elle se lève. Elle me tend les mains et elle me tire de mon fauteuil.

— Enlève ton tee-shirt...

Les autres rigolent. Ça me fait un peu peur, mais je me prête au jeu. Elle m'emmène au bout du jardin.

— Tends les bras au-dessus de la tête... mets tes mains comme ça... l'une sur l'autre...

Et je comprends. La mer est juste en bas. Je vis carrément au sommet d'une falaise.

— On plonge ensemble et je te croirai.

Une hauteur incalculable. Le vide brûle tous mes sucres d'un coup. Mes jambes flageolent et...

Je saute. Incroyable, j'ai des couilles et je vole. Je crie, sa chevelure ondule à côté de moi. Elle crie aussi, mais c'est plutôt un chant. Et je vous jure que je serre mes mains comme jamais je ne les ai serrées. Une ferveur maximale. Histoire de croire au mur d'eau qui fonce sur moi.

Une grande claque, on est broyé de partout. Je sens le frottement des bulles, ça veut dire que je ne suis pas mort. Je ne bouge pas, on ne sait jamais. Il y a peut-être des os qui dépassent. C'est calme, ça glisse dans un chuchotement. On est freiné, suspendu. Le coton noir m'accueille.

Et je réalise qu'il ne faut surtout pas rester là ! Bien sûr qu'il veut m'accueillir, ce con... Il n'envisage que ça ! M'emmener au fond ! Je me redresse et je le repousse des jambes le plus violemment que je peux. Je m'active comme un malade. Il m'agrippe par les doigts de pied, mais je progresse vers le plafond lumineux.

J'émerge, je crie à nouveau. C'est incroyable. Je l'ai fait. Les têtes minuscules nous regardent tout en haut. Elle émerge à côté de moi, elle rigole. On regagne la pierre et c'est plus qu'un réconfort. Le mouillé, la lumière, tout est étincelant.

Elle m'embrasse. L'action pure. Elle m'enlève toutes les aiguilles du crâne. Et elle fait taire la glose. Toutes les gloses sont fausses, il leur manquera toujours la matière, la preuve irréfutable, la responsabilité qu'on endosse. Le baiser des langues est là pour ça.

J'escalade, léger, rénové. Nos pieds nus épousent la roche. Ses longues jambes mouillées me montrent le chemin. En haut, c'est la joie, on nous applaudit. Mon histoire à Bora-Bora s'ouvre enfin. Sans une femme, on n'est pas vraiment là, on est presque un fantôme. Le maori splendide me fait l'accolade. Il avait bien deviné que je craquais sur Taïna. Il n'y croyait pas, à mon plongeon...

Mais là, tout est pacifié. Des gamins courent un porcelet. Ils rient, ils se vautrent. Ils le traînent vers un demi-tonneau rempli de charbon. Cette cruauté enfantine nous amuse. Une mama arrive avec des sauces et des légumes. Elle tire de son paréo un long couteau effilé, usé à force d'être aiguisé, et...

La mamie ! La mamie des circonstances ! Pile au moment où je commençais ma vraie vie à Bora-Bora ! Elle fouille un gros bouquin noir avec une écriture jaune. De l'autre côté de l'allée centrale. Un polar, à tous les coups.

Il faut s'en convaincre, la lettre M n'est pas un refuge. Ni Bora-Bora, ni aucune île. La réalité sera écartée juste le temps de ton intériorité. Elle débarquera, nauséuse, et elle te poursuivra.

Je n'ai plus le courage de fuir. Et que fait la bête traquée, acculée, débusquée ? Elle se retourne. Elle affronte.

Les policiers, je n'aime pas trop, mais je m'approche. Je deviens rusé, pour le coup. La moquette absorbe mes pas et mes regards se fauflent entre les bouquins. Je me fonds dans le décor. La métamorphose est fulgurante, ça se passe de rayon en rayon. Avez-vous déjà vu un chat gris dans une pièce aux murs gris avec une moquette grise ? Eh bien, c'est moi. J'évolue, invisible, la queue en point d'interrogation. Et elle, elle ne voit rien. Elle est plongée dans les circonstances de son bouquin.

Je la saisis. J'éteins sa bouche et son nez d'une main et je la soulève un peu. Ça accélère l'étouffement. Elle gigote, elle cogne les bouquins de la police, mais ça ne fait pas beaucoup de bruit. Elle se raidit, ça y est, c'est terminé. Elle lâche son bouquin.

Je l'installe dans un de ces fauteuils qui fait la tranche des rayons. C'est ergonomique, profond. Elle est adossée aux histoires les plus terribles, une vie de rêve. Je ramasse son bouquin et je le pose sur ses cuisses. Elle a le droit à une page au hasard. Ça m'aide à caler ses mains. Elle penche un peu la tête, mais elle a pu s'endormir. Qui dérangerait une petite mamie qui pique un somme sur une fiction de la police ?

Quelqu'un, peut-être... Ça dépend des circonstances.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Le petit cul ! Le petit cul de l'ascenseur de tout à l'heure ! Une nana tout en noir. Elle serre son sac contre sa poitrine et elle arrête de mâcher son chewing-gum.

Elle s'approche. Elle touche le cadavre.

— Tu l'as tuée...

Elle remâche.

— T'as bien fait... C'était un démon, cette bonne femme...

Rapide, la nana. Elle a tout compris. Alors que moi, j'ai dû bosser tout l'après-midi. Elle fouille son sac et elle en tire un engin. Je ne vois pas bien ce que c'est.

— Je peux ?

— Euh... oui !

Un couteau électrique. Elle l'active et elle le plonge dans le ventre de la mamie. Elle remonte jusqu'au thorax et elle complète la croix à l'horizontale. Une voix rageuse sort de son baladeur. Ça couvre le bruit d'insecte du couteau.

Le sang inonde le giron. Le bouquin et les mains sont échoués là-dedans. La flaque trouve des chemins sur la robe et goutte sur la moquette.

— C'est mieux comme ça, non ?

J'acquiesce. C'est lumineux. Elle nettoie l'engin et elle le range. Simple, concentrée. Son petit haut pigeonne dans le noir.

— On y va ?

J'acquiesce encore. On ne va pas rester là, c'est sûr. On se dirige vers l'ascenseur. La musique nous accompagne. Je suis presque sûr de connaître le chanteur. J'ai de la chance, on est seuls dans la cabine. Je regarde les bouquins qui sortent de son sac.

— Toi, t'es dans les A et les G...

Elle sourit. C'est jamais évident, la première phrase.

— Et toi ? Qu'est-ce que tu fais dans cette bibliothèque ?

— Une étude sur le romantisme.

Et là, je fais mouche.

— C'est drôle !

Elle roule son œil sur moi et elle mâche avec joie. Une vraie flèche plantée. Je palpite à fond. Et je trouve la musique. C'est du Marilyn Manson.

— C'est quoi, le morceau... *Posthuman* ? *The Nobodies* ?

— *Mechanical Animals*...

L'ascenseur nous largue dans le hall immense. On déboule côte à côte, on s'envoie des regards de profil. On a presque envie d'aller plus vite.

Une thèse exactement opposée à la mienne

— Mais, l'imaginaire... On n'en a rien à foutre !

J'écoute. Le gars est dans une thèse exactement opposée à la mienne. C'est l'ennemi et c'est une grande chance. Ce n'est pas tout le temps qu'on tombe dessus. Dans ce cas-là, on l'écoute à fond.

— Une illustration, d'accord... pour la mémoire... une comparaison, un peu d'esprit... Mais c'est la réalité qui nous intéresse...

Je le laisse s'avancer. Je sirote mon demi.

— Il faut s'engager, bordel... Changer le monde ! Il n'y a que ça !

J'ai de la chance, mon verre est pas mal plein. Et si son argument contre l'imaginaire, c'est juste ça, je vais le lui balancer à la gueule. Le monde sera changé, il ne pourra rien dire.

— S'il n'y a pas de combat, ce n'est pas la peine...

Là, d'accord. Moi aussi, j'adore les combats. Mais je ne vois pas d'attaque possible. Il me manque quelque chose.

— Hé... Tu te réveilles ?

C'est vrai que j'ai les yeux vitreux. Je peux le voir dans la glace du fond du bar. Le gars rigole, mais il a tort. Les miroirs sont mes alliés.

— T'es foutu, il dit.

Ils sont terriblement forts, les miroirs. Rien qu'avec le minéral, ils dédoublent la réalité. Il suffit que je me plonge là-dedans et je trouve quelque chose. D'ailleurs, ça y est, j'ai trouvé. Je me lève et je lui montre mon tabouret.

— Oh, putain !

Il n'avait pas prévu ça. Un godemiché luisant et terrible. Fiché en plein milieu du tabouret. Il est là, le bâton insensé et ignoble qui m'encule tous les jours. Et il tremble, le gars. Cette arme vaut bien mieux que toutes les chimères qu'il peut m'inventer.

Il veut s'échapper, mais je lui enfonce ça dans la gueule. Je le pique au sol. Le tabouret est pratique, j'y vais de tout mon poids. J'appuie mieux que saint Michel tout en haut du Mont-Saint-Michel. Ses écailles crissent, les jus giclent. Il agite ses affreuses petites pattes et il crève en bas du bar.

Et je paye mes consos. Faut pas qu'on croie que je ne suis pas de la civilisation. Au contraire, je l'aime, la civilisation. Je fais ce que je peux, c'est tout.

Très belle fin

L'assistante de la mort s'approche du lit où le gars n'en peut plus.

— Un dernier poutou pour mon papy-pace-maker ?

Le gars tremble bien au-delà du raisonnable. Il a choisi l'option radicale. Elle dégrafe sa blouse et elle rampe sur lui dans un body-body suave. Sa main va chercher le restant de queue sous le drap. Les bouches sont enduites d'un gel désinfectant et la jeune langue d'une très grande valeur sexuelle s'enroule autour de la vieille langue oubliée. Le bip-bip cardiaque s'accélère. Le liquide létal arrive.

La séance est retransmise au réfectoire. Tous les vieux applaudissent.

Supplément

BLANCHE-NEIGE

— Alors... Vous le prenez, mon chèque ?

Je ne l'aimais pas. Elle avait un nez crochu et un début de bosse. La Carabosse, que je l'appelais.

— Vous avez vu l'écriteau ? On ne prend pas les chèques après seize heures...

Ce dialogue n'était rien moins que le quatrième du genre. C'était juste parce qu'elle ne voulait pas mettre elle-même son chèque dans l'urne. Au début je lui expliquais la manip, je la faisais avec elle, mais là, je n'en pouvais plus.

Elle continuait de me tendre son chèque. Alors, j'ai continué de regarder mon écran. Il y avait des pixels et des applications qui tournaient.

Elle s'est enfin détachée du comptoir. Je me suis dit que j'avais gagné. Elle a marché comme les robots de l'ancien temps, en traînant des pieds, ça a mis un temps fou, puis elle a brandi sa canne et elle a frappé sur la paroi transparente juste à côté.

— Y VEUT PAS PRENDRE MON CHÈQUE !

C'était le bureau de mon chef. Il est sorti aussi sec.

— Mais si... Il va le prendre, votre chèque...

Il m'a foudroyé du regard. Il a plongé sa main derrière mon comptoir, il a pris un formulaire et il l'a rempli en quatrième vitesse. Puis il a pris mon tampon et il l'a tamponné. Il lui a donné son exemplaire et il a fait ses courbettes. Il lui a même tenu la porte. La vieille est partie. Elle lançait sa canne loin devant et ça retombait dans le gravier. Ça crissait, c'était vraiment sinistre.

Puis il m'a passé un savon.

— NON ! ON NE DIT JAMAIS NON...

Il était culotté. Le moindre client qui venait était une occasion de dire non. On ne faisait que refuser des choses, dans cette boutique.

— On ne dit jamais non ?

— JAMAIS... et on ne libelle JAMAIS une phrase négativement...

Je ne comprenais plus rien.

— Vous voulez dire qu'on peut refuser quelque chose à quelqu'un sans jamais lui dire non ?

Il a soupiré. J'étais vraiment la pire des taches. Il a regardé autour de lui, rien ne pouvait le sauver. Et il m'a posé la question :

— C'est quoi, le service ?

— Des prestations ?

Et voilà, j'avais tout faux. Il avait enfin mis le doigt sur l'erreur que je faisais tout le temps. Il a fait un tour sur lui-même, une pirouette, le temps de me montrer son cul, et il a réapparu.

— NON ! Les prestations ne sont que des MO-DA-LI-TÉS ! Le service, c'est le COM-POR-TE-MENT !

Du grand art. La phrase scandée et l'index levé. Un vrai boulot de chef.

— Et le comportement se décline en... DEUX POINTS. GRAND UN, on... ?

— ... sourit.

Ça, je ne pouvais pas l'oublier. Il me le répétait à longueur de journée. Il m'épiait derrière sa vitre, et si je ne souriais pas, il dessinait un grand sourire avec son doigt.

— Et grand deux ?

— On ne dit jamais non...

Heureux. Les gestes de l'évidence. Il était presque dix-sept heures, je me suis dit que c'était bon, mais non. Il avait encore quelque chose à me dire. Histoire d'abîmer le bois quand on a enfoncé le clou. Mais là, il avait complètement changé de registre. Il était devenu mielleux, souriant... J'ai eu l'impression que toute la ruse du monde s'avancait vers moi.

— Imaginez que vous ayez une petite amie...

Quel salaud. Il savait que j'étais dans la solitude la plus extrême.

— ... et que cette amie vous dise quelque chose... de tendre... et plus que tendre... qu'elle s'implique et qu'elle attende... mais que vous, vous ne sachiez pas... c'est une surprise, vous n'étiez pas préparé...

Un vicieux de la pire espèce.

— ... oseriez-vous tourner une phrase négativement ? ou perdre le sourire ?

Et il a reculé, doucement, toujours l'index levé. Son sourire me buvait en entier. Il s'était complètement vidé les couilles sur ce coup-là. Le chef jouit. Et ça, il ne faut jamais l'oublier.

Il a pris son chapeau, son parapluie, et il a regardé ses chaussures. Il méditait sur sa trouvaille. Ou peut-être qu'il jouissait de ses godasses, c'est possible aussi. Des anglaises, avec des trous et plein de reflets. De quoi transformer le reste du monde en tapis.

Il a fait son demi-tour qu'il affectionne tant et il est parti en faisant pom-pom. Un gentleman abouti. Une fine moustache et un parapluie qui pique la terre. J'en aurais chialé. Le comptoir était noir, les machines blanches et les publicités d'un rouge insupportable. Il y avait une image de la Vierge sur mon gobelet à crayons. Je me suis demandé s'il ne fallait pas que je me mette à genoux.

Les jours suivants, je me suis appliqué.

— J'ai de l'argent ?

— Vous êtes à découvert.

Je ne disais jamais non et je distribuais mes mimiques rayonnantes.

— Mais je ne peux pas retirer !

— Le mois prochain, vous pourrez.

Et ça marchait. J'affichais tellement de bonheur et de bonne volonté que les clients, légèrement étourdis, quittaient l'agence en se demandant pourquoi ils

étaient venus. Le chef était content.

— Bravo ! C'est le métier qui rentre !

Mais le temps était doublement long. Premièrement, la trotteuse trotait, et deuxièmement, il fallait transformer sa gueule à chaque client. Un exercice épuisant. Et tout ça, pour traiter des micromerdes au guichet.

Mais tout le monde vous dira que dans le service, les micromerdes, c'est ce qu'il y a de plus important. Le chef, le premier. Sauf que lui, il avait été parachuté chef dans l'agence et qu'il n'avait jamais fait de guichet. Il était tranquille, dans son bureau. Il pouvait faire de l'internet comme il voulait.

Parfois même, il avait de beaux morceaux de plaisir. De belles clientes très volontaires avec de longues jambes et de beaux projets. Il serait bien resté après l'heure. Moi pas. La trotteuse, je la surveillais.

Et pof ! Dix-sept heures. Je prenais le métro. Là au moins, on pouvait relâcher sa gueule comme on voulait. Ça reposait. Puis j'arrivais chez moi, je mettais un surgelé au micro-onde et je me matais un film. Je terminais en zappant et j'allais me coucher. Je sentais bien une légère altération de quelque chose, mais je n'aurais pas su dire de quoi.

Et un jour, en plein cœur de l'après-midi, elle est venue. Une véritable apparition. Elle avait des cheveux plus noir que le formica du comptoir, une peau plus blanche que le papier de l'imprimante, et des lèvres d'un rouge à renvoyer au placard toutes les publicités de nos produits financiers. D'un coup, elle a fait taire toutes les couleurs mortes de l'agence.

— Mets ça sur mon compte.

Un loperfecto. Elle m'a balancé un sac Franprix. Tout ça m'a paru impossible.

— Vous avez un compte ici ?

— Ça fait longtemps. Je suis de retour.

D'accord. Il fallait se faire à des choses impossibles. J'ai ouvert le sac.

Et ça a embaumé l'agence. On trouvait de tout là-dedans. De la forêt, du chien mouillé, du champignon et le douçâtre, l'amer et l'acide sui generis. C'était étourdissant. Les petites coupures étaient tachées, froissées, un vrai bordel. Ce n'était presque plus de l'argent.

Je me suis mis à compter.

— T'y arrives ?

Difficile. Ça devait être les odeurs. Elles avaient déclenché un mécanisme enfoui, mes facultés ordinaires en avaient pâti. Elle s'est accoudée au comptoir et ses seins sous son tee-shirt ont terminé de me mettre à plat.

— C'est pourtant facile... Tu fais des tas de dix, de vingt et de cinquante...

Un minois terriblement narquois. Ses yeux me peignaient de partout. J'ai eu l'impression d'être une petite chose, un homoncule, une curiosité à poil trouvée dans la forêt.

Elle a regardé les baies vitrées et tout ce qui faisait mon décor.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? C'est pas un lieu pour toi !

Elle lisait le fond de mon âme. Je me retrouvais dans cette ville, à compter l'argent des autres, mais ce n'était qu'un hasard. J'étais trimballé, c'est tout. Perdu, il faut le dire.

Puis j'ai senti le regard du chef peser sur ma nuque. J'ai aussitôt affiché mon plus beau sourire. Elle a eu l'air étonnée.

— Pourquoi tu plisses la gueule ?

Incroyable. Le sourire qui marchait sur tous les clients ne marchait pas sur elle.

— Je souris !

— Mais non... C'est pas un sourire, ça...

Avez-vous déjà imaginé la main d'une géante qui vous prend, vous examine et vous jette ? Eh bien, c'est ça. Une chute libre. Vous tombez dans le puits de la honte. Vous pataugez, vous vous noyez. Elle a ajouté, comme à regret :

— T'es drôlement atteint, toi...

Atteint, c'est sûr. Mais de quoi ? J'ai levé les yeux.

Elle allumait une clope ! Elle nous larguait un super nuage interdit dans l'agence ! Elle avait un culot incroyable, cette nana... Et ça flottait, ça s'étirait, ça faisait des volutes épaisses qu'on aurait voulu toucher. Et tout ça partait de sa bouche dont le rouge commandait tout.

— Si tu veux, je peux te libérer.

— Ah bon ?

Nouvelle bouffée. Et là, on nageait en plein dans l'interdiction.

— Je libère les hommes.

— Mais de quoi ?

— De tout. Du sperme, de la connerie...

Encore une bouffée somptueuse. Des gouttes plus denses tombaient et ça bousculait les anneaux.

— Bon... T'y arrives toujours pas ?

Non. Compter, je n'y arrivais plus. Elle a plongé sa main derrière le comptoir, elle a pris le bordereau, le tampon, et elle a tout fait elle-même. Ça ne souffrait aucune discussion. Elle m'a donné mon exemplaire.

— Tu vois la rue du Chevaleret ? Au bout, il y a une gare désaffectée. Tu verras une fourgonnette bleue. C'est là que je suis.

Et le chef a déboulé dans le plus grand des scandales. Il a fait semblant d'être dans un nuage empoisonné. Il a mouliné des bras pour chasser la fumée en disant que c'était absolument interdit. Il avait l'air d'une vieille tante ou d'un oiseau de malheur, on pouvait hésiter.

Elle ne l'a presque pas regardé. Elle nous a fait un très beau demi-tour. Ses chaussures prenaient la cheville et pouvaient marcher n'importe où. Pas besoin de courbettes. Ses belles enjambées ont écrasé le gravier avec un bruit jamais entendu. Ça s'est déchiré jusqu'au fond de mes os.

Avez-vous déjà été aux putes ? C'est intenable et délicieux à la fois. On rase les murs, on fait comme si de rien n'était, et on caresse pendant ce temps-là le secret libidineux. On garde ça comme un petit crime qui vous chauffe le caleçon. Et personne ne voit rien. On a un costume et une sacoche. C'est un alibi. On rentre chez soi, c'est tout. Parfois, on cogne une épaule, on s'excuse, puis on reprend le chemin des jambes. Elles ne se trompent jamais.

Et je l'ai trouvée, la petite gare qui menait nulle part. La fourgonnette bleue était garée sous les fenêtres murées. Une friche, personne n'allait là. J'étais

honteux, c'est sûr. J'aurais bien mis ma sacoche sur la tête. Elle a sauté du véhicule.

— Je te préviens : c'est moi qui domine.

D'accord. De toute façon, je n'étais pas en mesure d'imposer quoi que ce soit au monde. On a fait le tour de la fourgonnette. Elle était cabossée, poussiéreuse, rayée de partout. Elle avait l'air d'avoir fait plusieurs fois le tour du monde.

Elle a ouvert la porte arrière. Un bordel de valises, d'ustensiles, de quoi faire la cuisine et des banquettes qu'on rabat.

— Mets l'argent là.

Un sac Franprix pendait dans un coin.

— C'est combien ?

— Le plus possible.

C'était cinquante euros, le prix. Mais comme il s'agissait d'une libération, je me suis dit que ça valait le double. Alors, j'ai mis deux billets de cinquante. Et pour être sûr d'être libéré à fond, j'en ai rajouté un troisième.

— Saigne encore un peu.

— Encore ?

— Allez !

Elle avait employé le bon terme. Un salarié qui va aux putes et qui largue ses gros billets, on peut dire qu'il saigne. J'ai soupiré. Mon dernier cinquante bien craquant a disparu dans le sac.

Elle a pris une cravache.

— Je t'explique : à chaque séance, il y aura... la partie haute !

Elle a posé la cravache sur ma tête.

— ... et la partie basse.

Elle a soupesé mes couilles avec la cravache.

— Tu veux commencer par quoi ?

J'aurais bien dit le bas, j'avais mariné dans mon désir tout l'après-midi. Mais ça n'est pas sorti.

— Le haut, j'ai dit.

La honte, la gêne... C'est peut-être ça le début de la lâcheté.

— D'accord. Je commence.

Elle a posé la cravache. J'étais content, je n'aimais pas ce genre d'instrument. Elle m'a regardé attentivement et elle m'a foutu une baffe. Une belle baffe bien cuisante. Je me suis tenu la joue.

— Mais pourquoi ?

Et une baffe encore. De l'autre côté, cette fois-ci.

— Parce que t'as toujours ton sourire de merde. Baisse les bras.

J'ai baissé les bras et je suis resté debout devant elle. J'ai dû encore sourire, parce que j'ai reçu deux autres baffes à toute volée.

— C'est solidement ancré, ton truc...

Je ne comptais plus les baffes. Elles pleuyaient, tout le sang de mon ventre montait à ma tête. Je ventilais, je criais, j'avais l'impression de doubler de volume.

Elle s'est arrêtée.

— Bon, allez... Le bas, maintenant...

J'en revenais pas.

— C'est terminé, le haut ?

— Pour aujourd'hui. Déshabille-toi.

Bon... J'ai enlevé ma veste.

— Que le bas ! Baisse ton froc !

Et comme ça n'allait pas assez vite, elle a défait mon ceinturon et ma braguette. Elle m'a poussé sur la banquette, elle m'a plastifié le sexe et elle a commencé une fellation rapide en branlant en même temps. Je ne voyais que le haut de son crâne et je sentais ses dents sur le plastique. C'était nul à chier.

Mais j'ai joui. Une petite jouissance, la sensation du courant au bout du gland.

— Rhabille-toi.

— La séance est terminée ?

— Ben oui. On a fait le haut et le bas.

Et comme je n'avais pas l'air d'avoir bien compris, elle a ajouté :

— Qu'est-ce que tu crois ? Dans l'état où tu es, c'est tout ce que tu mérites. Des baffes et du mauvais sexe.

Et une porte qui claque. Deux cents euros. Une fellation merdique et une tête gonflée de claques. De quoi ruminer l'amère condition. Le lendemain, au boulot, je me tenais encore la joue.

— Mais, bordel... Vous avez un cancer du zygomatique ou quoi ?

— J'ai une rage de dents.

Agacé, le chef. Rien à redire à un mensonge pareil.

— Eh bien, soignez-vous !

Combien de temps fallait-il pour me soigner de deux cents euros ? La trotteuse rigolait. En termes d'économies, c'était plus que le mois. Je m'étais fait rouler, c'est tout. Elle me le répétait à chaque seconde.

Pourtant, vers quinze heures, le doute s'est installé. Pouvais-je en être absolument sûr ? Ne s'agissait-il pas d'une méthode vraiment nouvelle ? Et dans le fond... N'avait-elle pas dit la vérité ? Et chaque seconde est devenue un point d'interrogation.

— Ah... Tu es revenu...

Elle paraissait satisfaite. Moi, j'étais remonté. Je n'ai mis que cent euros dans le sac, cette fois-ci. On a commencé par le bas.

Et j'ai eu droit à une passe tout à fait régulière. Elle avait gardé son soutien-gorge, mais j'ai vu le blanc courir jusqu'aux jambes et j'ai bien joui. La séance du haut a donné lieu à quelques baffes, mais plus rares et plus précises.

— Tu vois que là...

— Oui... J'ai souri...

Je recevais une baffe, mais je la comprenais.

— Tu clignotes, ça va s'arranger.

Et la porte s'est refermée... Sur quoi ? Un sourire ? Plus que ça...

Un espoir ! Voilà ce qui m'a habité toute la nuit !

— Vous avez des petits yeux, a dit le chef.

La fourgonnette était devenue un projet ! Un secret ! Le développement d'une nouvelle vie ! Un temps tout neuf s'y écoulait !

— Essayez de faire la fête le samedi ! C'est mieux !

Et ce temps venait contaminer le temps de l'agence. Je me dédoublais. Je pouvais regarder le chef et être ailleurs. Une dialectique, voilà ce qu'elle m'apprenait. Et elle était d'un genre tout à fait nouveau.

— On ne sourit pas ?

— Rarement, elle disait. C'est de l'énergie, un sourire. C'est le signe d'une vraie émotion. Ça ne se gaspille pas.

— Et on dit non...

— Presque toujours. La plupart des choses de ce monde sont à nier. C'est la technique. Nier, nier, nier. Ceux qui approuvent ou qui bouffent du système, ils se contemplent dans la merde.

— Tu dis toujours : « ce monde ». Ça veut dire qu'il y en a un autre ?

— Oui. Mais il reste à construire.

— Il n'existe pas...

— Si, il y en a des bouts.

Et pendant cette discussion, j'avais le droit de la regarder, à poil, en train de fumer une clope à la lucarne du camion. J'étais sur la banquette d'en face, à poil également, et je buvais une bière. Je faisais des progrès fulgurants. La reconquête du naturel, qu'elle appelait ça. Retrouver les gestes et les attitudes vrais. Les nettoyer de la crasse urbaine et marchande.

Mais il y avait tout de même un problème.

— Et qu'est-ce que je fais à l'agence ?

— Tu ruses, tu te caches. Tu joues à l'esclave. Tu tiens juste le temps de ta libération.

La libération... Ça a commencé à trotter dans mon crâne. Mais si elle advenait, qu'y avait-il après ? Et c'était quoi, ce monde à construire ? Un monde libre où on peut sourire et dire oui tout le temps ?

J'ai croisé le regard du chef en plein dans cette question. Spontanément, de la manière la plus rusée qui soit, je lui ai fabriqué un sourire rien que pour lui. Quelque chose de très bien dessiné. Un profil de gouttière, lèvres pincées, avec des yeux légèrement écarquillés.

Il a froncé les sourcils, il n'a pas su quoi dire. Il a bien été obligé de répondre à mon sourire. Il est rentré dans sa boîte, une légère inquiétude au fond des yeux.

J'avançais à grands pas. À la patience, j'ajoutais la ruse. Le temps devenait le temps du complot. La trotteuse ne savait plus du tout ce que j'avais dans le crâne. Je ne la regardais même plus. Je préparais mentalement la prochaine séance. Dire non, c'était ça le thème. J'avais encore beaucoup de problèmes.

Elle m'a accueilli en vinyle.

— Il n'y a plus de haut ni de bas.

— Plus de haut ni de bas...

— Non. Et tu m'appelles « maîtresse ».

Elle se ceinturait un gode.

— Tu n'as jamais été enculé ?

— Non, mais...

— On dit : « Non, maîtresse. »

Et le lendemain, à l'agence :

— Ben qu'est-ce qui vous arrive ? Vous avez des yeux de lémurien !

C'est vrai. Je voyais tout différemment.

— Faut pas regarder les clients comme ça ! Ils vont se demander ce qui s'est passé sur leur compte !

Tout était pétri d'irréalité. Même la trotteuse ne trottait plus de la même façon. Elle devenait un mensonge sodomite. Elle faisait semblant d'égrener des petites quantités qui n'avaient rien à voir avec le temps. Les horloges nous enculaient, c'est tout.

Les séances suivantes, j'ai goûté la vraie durée. Un temps érotique, intelligent. On avait arrêté de couper le haut et le bas. On s'éternisait dans la fourgonnette, on savait exactement ce qu'étaient le plaisir et l'idée. J'ose dire que j'ai été son amant, même si mes économies y sont passées.

Et un jour :

— Ça y est. T'as la bonne gueule.

— Je suis libéré ?

— T'as les bons gestes, t'as tout ce qu'il faut. On y va.

Elle se rhabillait.

— Où ça ?

— On va chez moi.

Chez elle ! On allait chez elle ! Je n'osais même pas le croire...

— Et quand est-ce qu'on part ?

— Maintenant.

On est partis en plein milieu de la semaine. Je n'avais même pas posé de congés. J'ai inventé une excuse foireuse et le chef a tout gobé. J'avais trouvé un ton, une manière de tourner autour. Il a vociféré, mais il n'a rien pu faire. La route n'avait jamais été aussi belle.

Elle m'a emmené dans des contrées reculées. Les veinules s'enfonçaient dans la forêt, les chemins devenaient toujours plus étroits. Bientôt, il n'y a plus eu ni goudron ni pancartes. Je cherchais sur la carte, mais je ne voyais rien.

— T'es sûre que c'est par là ?

— Mais oui...

On forçait les taillis, ça raclait la tôle. Parfois, on descendait pour dégager une branche ou pour deviner le chemin. On a dû faire des demi-tours, des détours, et finalement on l'a vue.

Une maison oubliée, une belle baraque sans âge au milieu d'une clairière. Ça n'était qu'un point de lumière au travers d'un taillis bordélique. Une demi-douzaine de gars sont sortis de là.

— C'est tes potes.

Je ne savais pas que j'avais des potes, mais ils étaient vraiment sympas. Ils se sont tous jetés à son cou. Les embrassades n'en finissaient pas. Une joie et une complicité jamais vues. On ne pouvait être qu'ému en regardant un spectacle pareil.

Elle m'a montré et elle a dit :

— C'est le nouveau.

Ils m'ont tout de suite adopté. J'ai été embarqué dans un affairement joyeux. Les bières ont moussé et on a préparé le dîner. J'ai mis la main à la pâte, évidemment. Dresser la table, ce n'était rien d'autre qu'un long apéro où les blagues fusent.

— Je vous jure, les gars, cette nuit...

- ... on n'en verra pas le bout.
- Plus de bout ?
- Plus de bout de la nuit...

C'était leur façon de parler. Chacun rebondissait sur le propos de l'autre et personne ne finissait sa phrase. Et ça donnait quoi ? De longues suites de mots ponctués de rasades de bière. Ça ne voulait pas forcément dire grand-chose. Juste une musique où se mêlaient la fantaisie, l'éloge et le bon mot. Un encouragement perpétuel, une sorte de chant.

Puis une montagne de viande est arrivée. Ils étaient trois à la porter. On les a acclamés et on a trié les morceaux. De la biche, du lièvre, du sanglier, il y avait de tout là-dedans. On a posé ça sur une table épaisse, délavée, creusée par des milliers de repas. Elle trônait au milieu de la clairière. On était dans la simplicité et l'abondance, loin de tout.

Évidemment, dans une telle ambiance, plus de discussions foireuses, ni d'acrimonie. Plus de preuve non plus. On n'avait rien à démontrer. Les résidus de l'énervement urbain se dissolvaient. La belle trouée de ciel aspirait tout. Et qu'est-ce qu'il restait ? Des attitudes et des gestes aboutis.

Et le tempérament, bien sûr. Chacun avait une marque rien qu'à lui. Bravache, emporté, discret... La spécificité, le petit bout de programme qu'on a patiemment modelé. La façon dont on repousse le monde, mais avec grâce, comme une fleur qui se déploie. Et je me suis demandé si ce n'était pas ça, dans le fond, la liberté : l'exercice du tempérament.

Et qu'est-ce qu'il se passe après ? Le ludique surgit.

- Tu sais comment on aspire la moelle ?
- Non.

Et le gars te souffle la moelle au visage. Puis il repose son os avec un air désolé.

- Je me suis trompé...

On riait et on replongeait dans nos assiettes. Et c'est pas pour ça qu'on en restait là, il y avait aussi des tronches.

- Hegel, c'est difficile, mais faut surtout pas rester sur Spinoza.
- Et Marcuse ?
- Tape-toi d'abord Hegel.

Puis on se levait et on allait pisser. Les groupes se nouaient, se dénouaient, il n'y avait rien de statique. Parfois, elle s'écartait avec l'un de nous pour une confidence au bord de la clairière. Les voir se peloter, au début, ça faisait un peu mal, mais j'ai compris qu'il fallait s'habituer à des partages d'un nouveau genre. Le désir était roi.

Et quand ils sont rentrés dans la camionnette, personne n'a rien dit. On buvait, c'est tout. On regardait la lune et on entendait ses gémissements.

- C'est l'utopie réalisée, les gars.
- Mais non... C'est l'anarchie... Y a pas de système...
- C'est elle, notre système !

Et là, on a tous trinqué. Il avait raison, le gars. Elle était au centre de tout.

- On bouge ?

Tout le monde s'est levé. Il fallait cuver le trop-plein d'énergie. On a sorti un lapin du clapier et on a fait un rugby avec. On se vautrait dans les chardons, il s'échappait, et on lui retombait dessus. Ça permettait de patienter. On pouvait

aussi s'approcher de la fourgonnette, la porte était ouverte. On laissait le désir monter.

— Lui, c'est le pilonneur.

C'est vrai. Il attaquait profond et le plus rapidement possible.

— Et lui, c'est le lécheur.

Un phénomène, le gars. Il pouvait lécher sa joue. Il salivait et il attendait.

On prenait la relève. Tout seul ou à plusieurs, c'était au gré de chacun. On rejoignait le corps souple qui ne refusait rien. Elle était notre puits érotique et on tombait dedans.

Le lendemain, on s'est tous retrouvés contre elle, ou le front sur la table, ou dans le vomit d'un buisson. Les oiseaux chantaient et les moucheron cognait nos yeux. Des limaces grimpaient sur nos jambes et de minuscules araignées tissaient leur toile dans nos cheveux. Les biches s'aventuraient, elles n'étaient même pas effarouchées. Tout ça leur paraissait naturel.

Évidemment, on ne sort pas indemne d'une nuit pareille.

— Je ne rentre pas, j'ai dit.

Et là, j'ai eu une drôle de surprise.

— Si. Je te ramène à l'agence.

Elle avait fermé son visage, c'était comme ça. Pour tous les gars, ça paraissait normal. Je n'ai pas osé poser de question.

On s'est dit au revoir. Ça a été douloureux. On s'est promis plein de choses, mais je ne croyais plus à rien.

Ce retour a été le pire de ma vie. La grisaille, les embouteillages, et mon costume qui pendait dans la fourgonnette. On n'a pas dit un mot de tout le trajet.

On est arrivés dans la nuit. On s'est garés devant l'agence et j'ai veillé dans ses bras jusqu'au matin. Une chasteté reposée. On touchait nos visages et on se regardait dans les yeux. Je goûtais à ce qui ressemblait fort aux derniers instants qu'elle m'accordait.

Et elle s'est dépliée comme un ressort.

— C'est l'heure !

Elle a tiré un coffre de dessous les valises.

— Tiens !

Un masque de Walt Disney.

— Faut le mettre ?

— Ben oui.

Elle en a mis un elle aussi. On avait des sourires à faire fondre tout le monde. Un beau rêve de Los Angeles. De l'enfance et du plastique pour l'éternité. Mais sous les masques, dans le coffre, il y avait quelque chose de beaucoup moins souriant. Elle a actionné les chargeurs et j'ai vu le luisant des douilles.

— On va la péter, ta cage transparente.

Bien sûr ! Comment n'y avais-je pas pensé ? Et j'ai eu droit à un fusil à pompe, tout ce qu'il y a de plus épais. Ça tombait bien, la Carabosse était là. Elle discutait avec le faux prince à la con. Ça faisait des siècles que leur dialogue n'avancait pas.

CE PIED N'EST QU'UN BLOC DE PÉNOMBRE

Il y avait un gars avec un pied nu dans une sandale qui expliquait :

— Non, messieurs, la matière, ce n'est pas du vide.

L'auditoire a protesté :

— Mais enfin... tout le monde sait ça !

— Même les enfants le savent... Si on enlève tout ce vide, entre les noyaux et les électrons...

Le gars a continué :

— ... la terre entière tiendrait dans une sphère de soixante mètres de rayon... ce fameux calcul idiot... et le genre humain dans un dé à coudre... En enlevant tout ce vide ! Justement ! En ne gardant que la matière pesante ! La matière que vous aimeriez bien avoir dans la main, parce que vous êtes ainsi faits que vous voulez toucher, palper, éprouver les consistances... Mais savez-vous que nos physiciens ont fait d'étranges découvertes ?

Les voix venaient du bar d'en bas. Depuis ma fenêtre, je ne pouvais voir que ce pied, bizarrement nu en plein décembre, et le bas d'un long manteau qui bougeait au rythme des paroles.

Ça, c'était l'accidentel. Et si on s'applique à percevoir l'accidentel, on peut pendant un temps fuir la réalité. Mais ce soir-là, la réalité m'avait déjà coïncé. Elle était accoudée à la cheminée et elle frappait le plancher avec sa béquille. Elle avait terminé de dire ce qu'elle avait à dire. Il n'y avait plus de regards à échanger, ni de mots à rajouter. Il n'y avait plus rien. Alors, elle fixait idiotement le bout en caoutchouc qui rebondissait.

Derrière elle, le feu crépitait. Un décor à la con pour un réveillon rien que pour nous, un peu après Noël. La table dressée nous attendait désespérément. Le feu en toc faisait craquer les gentilles bûches. La béquille continuait de tambouriner. J'ai regardé l'enseigne du bar dans la rue étroite. Les façades usées, la lumière des lampadaires sur les clopes écrasées... Et j'ai laissé la glose du gars pénétrer mon crâne.

— ... deux choses dans Newton. Premièrement, il a mis en évidence que le fait de peser sur Terre, très concrètement, tel que vous pesez, est le même phénomène que celui qui permet la gravitation des planètes et les étranges ballets célestes. C'est la même loi. Il y a de quoi s'extasier, en effet. C'est tout simplement fabuleux. Deuxièmement, il a montré, en fait Kepler avant lui, qu'en déroulant quelques mathématiques, on pouvait *prédire* chutes, vitesses, trajectoires et impacts... Et n'importe quel aéronaute ou footballeur vous dira que son métier ne tient qu'à ça. La science et l'utile se rejoignent, le progrès est

indéniable. Cependant, le fait de peser, en tant que tel, n'est pas désossé ! Les écoliers que vous avez été ont dû accepter qu'il y ait une force qui agisse à distance ! sans aucun support ! sans rien entre ces corps qui s'attirent ! de la pure sorcellerie, à vrai dire... Et vous, sur votre tableau noir, vous avez dessiné de grosses flèches sans trop savoir pourquoi...

L'auditoire a ri. Le martèlement de la béquille sur le plancher avait cessé. Je me suis retourné, j'ai marché vers elle. Je voulais la prendre dans mes bras.

— NE ME TOUCHE PAS !

Elle avait crié, crispée sur sa béquille. Son bras en écharpe complétait la garde. Je suis resté comme un con, devant elle, les bras ouverts, légèrement en déséquilibre. Le gars d'en bas disait qu'on avait fait des découvertes qui renvoyaient nos particules élémentaires au moyen âge. Que des quarks composaient les protons et les neutrons. Que leurs dimensions infimes faisaient du proton un vide à lui tout seul. Elle s'est dirigée vers le placard et elle a tiré de là un sac de voyage. Je ne pouvais pas voir ça.

— Je descends au bar, j'ai dit.

— C'est ça... Va boire...

Voilà, on y est. Le reproche et le mépris. Les traits tombent, le visage s'éteint. Et ce masque te conchie pour l'éternité. Sur le seuil, j'ai cherché ses yeux sans succès.

J'ai claqué la porte. J'ai descendu lentement les escaliers en découvrant ces nouvelles marches et ces nouveaux murs que je ne partageais déjà plus avec elle. Le propos du physicien m'a rejoint jusque-là.

— ... ces fameux quarks... trois par proton et par neutron... eh bien, je vous le donne en mille... Ils n'ont pas de masse ! Zéro plus zéro plus zéro font un virgule soixante-six dix puissance moins vingt-sept kilo ! La physique actuelle découvre que la masse est un mystère ! Alors... ils ont bien une idée, évidemment...

Je me suis dit qu'amochée comme elle était, ça allait mettre un temps fou de boucler un sac. Et qu'elle allait souffrir. J'étais à mi-palier, je pouvais remonter. Et puis non. De toute façon, elle m'aurait envoyé chier.

— ... le graviton, ou boson de Higgs, une particule du genre photon, ténue et sans masse, une sorte de lumière invisible qui irriguerait ces fameux quarks pour qu'ils deviennent soudainement doués de masse, et happés, en quelque sorte, dans une certaine direction... car ce dernier né des modèles refuse désormais qu'il y ait interaction à distance sans support... et tout le monde de chercher maintenant cette fameuse et hypothétique particule. Vous voyez, messieurs... Le phénomène garde son mystère, ce qui nous renvoie au niveau d'Aristote, très exactement, qui ne faisait que constater que la matière a une affinité avec la matière. Mais je voudrais élargir le débat. Et il me faut pour cela...

J'ai traversé la rue et je suis entré dans le bar. C'était bien l'homme aux pieds nus qui parlait ainsi. Ce n'était pas un manteau qu'il portait, mais une bure. Un vrai moine, avec des habits traditionnels à peine remaniés. Il avait une polaire sous sa bure et des tongues épaisses d'un genre africain. Dans le fond de la salle, les tables étaient disposées en U. Une dizaine de personnes l'écoutaient. Il y en avait même un qui l'enregistrait. Le barman m'a servi d'office un demi.

— ... un peu de matière, a dit le moine en cherchant autour de lui.

— Prenons ce verre, a suggéré un auditeur en levant le sien.

— Non... il me faut... quelque chose... monsieur ?

Il me parlait.

— Oui ? j'ai dit.

— Vous êtes des nôtres ?

— Ah... euh... non merci. J'attends quelqu'un. Je préfère rester ici.

J'ai tapé le comptoir du plat de la main.

— Ah... Et permettez-vous, monsieur, que je prenne votre pied ?
Mentalement, bien sûr... Car j'ai besoin, voyez-vous, d'un peu de matière vivante...

— Ah mais oui, faites, j'ai dit.

— Donc, messieurs, je prends ce pied, un bon kilo dirons-nous, coupé au ras de la cheville, sans chaussure ni chaussette, et je le pose, là, sur la table. Je veux vous convaincre que ce pied est un pur mystère. Et je vais commencer par vous poser la question de ses frontières.

— Ses frontières ? a demandé quelqu'un.

— Oui. Où le pied s'arrête.

Je ne voulais pas la voir, mais je la voyais. Il suffisait que je lève un peu la tête et sa silhouette claudiquait devant la fenêtre. Le feu projetait son ombre jusqu'au plafond.

— ... bouillonne ! déborde ! Et le flot de particules qui s'échappe... car l'odeur est un gaz... une molécule qui contient la signature de son propriétaire... eh bien, ce flot s'écrase sur le sol et laisse sa trace. Dira-t-on que la trace n'est plus le pied ? À quel moment le dirons-nous ? À quelle distance de la peau ? À quelle échelle ? Vous voyez... jamais vous n'atteindrez ce pied qui se transforme sans cesse... qui génère sueur, peaux mortes, ongles... qui absorbe l'eau quand il se baigne. Et dois-je vous rappeler, messieurs, que la lumière qui frappe ce pied est *prise*, capturée, et qu'il en renvoie *une autre* ? ... que le secret de l'apparence n'est pas du tout un rebond mécanique, mais un échange ? Cette complexité, messieurs, est proprement sidérante. La mégapole de New York ramenée aux flux de personnes, de marchandises et d'objets en tous genres ne rendrait pas compte du trafic atomique de ce pied. En vérité, ce pied n'a pas plus de frontières que les côtes bretonnes perpétuellement mangées par la mer, quand on les regarde au grain de sable près. Et je veux en venir au point suivant : ce pied ne tient qu'à votre idée.

Le moine, l'index levé, a laissé un long silence pour que l'idée fasse son chemin. J'en ai profité pour regarder dans mon verre une bulle de gaz grossir contre la paroi, se détacher et tomber à l'envers. Le moine a repris :

— On oublie qu'on n'y voit pas ! Le doigt et l'œil s'arrêtent là ! C'est de l'opaque qui fait obstacle ! Quelqu'un a dit : toc-toc pardi ! Et vous aurez beau arracher la peau, racler la chair, broyer les os, tout cela restera désespérément opaque. Ce pied restera un bloc de pénombre. Après le témoignage des sens, il ne vous reste... que votre idée !

Quelqu'un est intervenu :

— Vous oubliez qu'à notre époque nous faisons l'homme, ou presque... En tout cas, le vivant n'a plus beaucoup de secrets. Ce pied, on peut le refaire.

— À ceci près que nous avons besoin pour cela d'une cellule du corps de monsieur. Il nous faut du vivant pour fabriquer du vivant. Nous sommes

encore très loin du golem. Nous greffons notre effort sur le mystère, nous sommes des artisans doués, mais nous avons tendance à en oublier le mystère.

Il y a eu un brouhaha. Le moine a soupiré, agacé, et il m'a désigné.

— Comprenez-moi bien... Le pied que monsieur nous a confié, il vit, n'est-ce pas ? Il vit parce qu'il est relié à la jambe et au reste du corps de monsieur et que monsieur se nourrit. Il va à Franprix, il achète ses céréales et son fromage et le pied se porte bien. Et il peut vivre comme ça des dizaines d'années en remplaçant plusieurs fois l'ensemble de ses atomes. Alors, je lance un défi à nos amis médecins, physiciens, chimistes et savants de la Terre entière et au-delà s'il en est...

Elle était à la fenêtre. Elle appelait quelqu'un. Quelqu'un ? Mon portable a sonné. Le temps que je décroche, j'ai eu la folle pensée que... peut-être...

— Viens m'aider, elle a dit, je n'arrive pas à fermer le sac.

Elle voulait vraiment que je touche à sa merderie de sac. J'ai fait un signe au barman comme quoi je revenais. Quand j'ai quitté le bar, le moine m'a jeté un œil inquiet. J'ai traversé la rue et je me suis enfoncé dans le vestibule. Le défi aux hommes pensants de la Terre entière m'a accompagné.

— ... qu'ils prennent ce pied fraîchement coupé et qu'ils le fassent vivre... dans des conditions normales de température et de pression... en se substituant au reste du corps, mais sans avoir recours à rien de vivant. Ni sang, ni cellule, ni moelle, ni tissus humains ou animaux conservés en vie. Ils ont droit à tout le métal, le plastique et l'énergie qu'ils veulent et... à tout ce qu'on peut trouver à Franprix ! Eh oui ! Voilà les appros de la petite usine ! Et en aval, il y a la vie dans le pied, et le pied vit sa vie de pied pendant une trentaine d'années. On lui coupe les ongles, il bouge les orteils, il bronze au soleil. Eh bien, si nos savants font ça...

La porte était ouverte. Elle m'attendait à la fenêtre. Le sac débordait d'affaires au milieu de la pièce. Elle en avait trop mis. Tant pis. Je n'avais pas le courage de dire quoi que ce soit. J'ai comprimé le sac du genou.

— Attention, elle a dit...

Il y a eu un craquement.

— ... ma poupée des Balkans...

Elle a claudiqué en urgence jusqu'au sac pour tirer la poupée du fouillis d'affaires. Le cou en bois était rompu, la tête en carton pâte enfoncée. Elle a pâli de rage.

— Il est trop plein, ton sac, j'ai dit... T'aurais pu la laisser là ! De toute façon, t'as d'autres affaires... Il faudra bien que tu reviennes.

Elle a soufflé entre ses dents :

— Ferme le sac.

J'ai comprimé une nouvelle fois le sac sans ménagement. Le bois a craqué continûment pendant que je faisais glisser la fermeture éclair. Penchée là-dessus, elle surveillait le destroyage de la poupée avec des yeux immenses qui ne cillaient pas. Jamais je ne l'avais vue comme ça. Et j'ai accepté ça, comme on accepte son sort. Voilà. Le sac était bouclé.

Dans l'escalier, elle a négocié péniblement chaque marche en mettant le moins de poids possible sur sa jambe abîmée. Toutes les trois marches, elle poussait un cri ou un juron. Je l'ai attendue en bas. Le moine avait très sérieusement élargi le débat.

— Quand l'enfant fait des pâtés...

— Des pâtés ?

— Oui... des pâtés de sable sur la plage... il est émerveillé par deux choses. Le sable humide qui scintille et qui tient debout ou qui s'écroule, et sa puissance qui soumet le sable à son caprice. Et il marche, là, sur un fil tendu entre ces deux mystères. Là, est le merveilleux.

Il nous emmenait à la plage, le gars, mais il n'y avait que Paris. Le taxi est arrivé. Le chauffeur a mis le sac dans le coffre. J'ai ouvert la portière. Elle s'est encastrée dans la voiture en grimaçant à chaque mouvement. Ses lèvres tremblaient. Il a fallu que je me penche pour l'entendre.

— J'espère bien que...

— Arrête, j'ai dit, on va se maudire.

— ... que tu vas manger ta merde !

— Arrête...

— J'espère !

Bizarrement, elle secouait la tête négativement. Les sanglots perçaient. Elle était dégoûtée. Mais de quoi ? de sa jambe ? de moi ? du temps passé ensemble ? de retourner chez ses parents ? de la perte... mais de quoi ? J'ai refermé la porte sur elle. La Mercedes blanche a glissé silencieusement. Je l'ai suivie du regard jusqu'à ce que les deux petits points rouges disparaissent au fond de la rue.

— ... l'homme oublie le mystère. La matière est à soumettre et c'est tout. Je ne dis pas qu'il ne faut pas la soumettre... et je vous renvoie à la Genèse sur le sujet... oui, le monde est à notre disposition... nous en sommes les usufruitiers en quelque sorte. Je dis simplement que l'homme ne rend plus hommage au mystère. Il s'enivre de sa puissance, il se délecte, il éteint tout. Il goudronne à mort, il est sur l'autoroute de sa puissance. Il s'endort. Il n'y a plus rien à comprendre, il n'y a plus qu'à faire. Et ce faisant, il démissionne de sa propre raison. De son intuition qui a toujours été la bonne. Il préfère laisser ça à des spécialistes. Et il patauge dans une sorte... de pensée minimale... tout juste bonne à... son... fonctionnement...

Le moine s'est tu, les yeux dans le vide. Il était comme étonné et affligé par ses propres mots. Il cherchait, mais il cherchait quoi ? Les gens attendaient. À la surprise de tous, il a conclu :

— Alors... alors, messieurs, il se fait tard... si je continue, ça nous emmènerait trop loin. Je vous propose d'en rester là pour ce soir.

Il y a eu des blagues, des applaudissements, des soupirs et des commandes au bar. Et moi, au milieu de la rue, je me vidais. Ma tristesse s'échappait de mon corps pour recouvrir Paris plus sûrement que le goudron. J'ai soudain pensé à un immense marteau d'argent pour fracasser tout ça. Deux mains gigantesques plongeraient dans les craquelures pour retourner la croûte noire comme un gant. On aurait enfin la terre chaude, lumineuse, colorée, pleine des détails. Et j'ai cru que tout allait s'arrêter là.

— Alors... ça vous a intéressé ?

Mais ça ne s'arrêtait pas. Le moine me parlait.

— Ah... euh... Les quarks de masse nulle, je ne savais pas... Je veux bien croire que c'est grave.

— Elle vous a quitté ?

— Ah ? Vous avez suivi ?

— Ce n'était pas bien dur à deviner... Vous faisiez une de ces têtes !

Évidemment... La souffrance, c'était son métier. Comme si ça pouvait être intéressant, ce genre de souffrance. Je n'ai pas répondu. Il a réfléchi, puis il a dit tout bas :

— Il faut les deux.

— Pardon ?

— Il faut une conscience élargie, impersonnelle, et un lot particulier. Une tristesse irréductible et personnelle qu'on ne puisse pas partager.

— Et pourquoi faudrait-il ces deux choses ?

— Pour être à l'image de Dieu.

— Rien que ça !

— Oui. La conscience est un va-et-vient entre une tristesse irréductible et une jubilation impersonnelle. Et vous y êtes presque, je vois ça. Croyez-moi, je me trompe rarement.

Et moi, je voyais que j'avais suffisamment patienté. Je lui avais même permis de me donner une leçon particulière. C'est quand même pas croyable tous ces gens qui exercent leur puissance à votre détriment. Il a dû voir que j'en avais marre, car il s'est empressé d'ajouter :

— Je m'appelle Frère Claudius. J'anime un cycle de discussions. Le programme est au bar.

Voilà, il avait vendu sa sauce. Je lui ai adressé un sourire poli et je lui ai dit son bonsoir. Puis je me suis dirigé vers les portes de Paris avec la ferme intention d'aller aux putes.

Sur le boulevard Ney, j'étais tranquille. La nuit était avancée. Il faisait froid, le goudron était presque désert. Mais le mauvais cul était rare, il allait falloir marcher un bon bout. Tant pis. Tout était préférable à ce faux réveillon à la con tout seul chez moi. Et un gars est tombé sur moi.

— Hé ! qu'il a fait.

Il avait sa main sur mon épaule.

— J'ai besoin de dix euros ! Je te jure ! Juste dix euros !

Il avait des yeux brillants, il était speed, il me dépassait de deux têtes et d'un ventre. C'était une grosse merde qui m'arrivait. Il m'a postillonné de nouveau dans la gueule :

— Dix euros ! merde, quoi... C'est pas la mort !

Je n'avais que deux billets de vingt.

— Attends, j'ai dit, je vais voir.

— Mais bon Dieu ! dix euros !

— Oui ! une seconde ! merde !

Il avait son autre bras tendu dans son dos. Avec peut-être... un couteau ? un poing américain ? Il fallait à tout prix...

Voilà ! Je lui tendais un beau billet bleu... Vingt euros... J'avais réussi à le sortir à temps. Il a souri, il était radieux. La main dans son dos était vide. Elle était juste là pour prendre le billet.

— Merci, qu'il a dit, c'est cool.

Ce n'était pas si cool que ça, mais je n'allais pas me faire frapper pour vingt euros. J'ai repris ma quête d'une hypothétique silhouette accrocheuse et

appétissante aux portes de Paris. Mais il n'y avait rien, pas un chat, pas une voiture. Ils avaient dû faire une déviation. Ça arrive, parfois. Ils bloquent tout un pan du boulevard Ney, et puis voilà, il n'y a plus rien. C'était sinistre. Je me suis même pris à regretter le type en manque qui m'avait délesté de vingt euros. Et un gars en rollers m'a dépassé.

Il glissait gracieusement, sa bedaine légère comme une bulle. Il avait des lunettes aérodynamiques roses, un sweat-shirt orange compliqué de galaxies rouges et vertes, et il tournait et patinait à l'envers, puis à l'endroit, agrémentant sa trajectoire de coupures et de pirouettes jamais monotones. Il avait un sourire de comédie musicale et il jouait avec sa canne dont le pommeau translucide clignotait comme un briquet chinois. Et j'ai reconnu là-dessous la bouille de Frère Claudius.

— C'est vous, Frère Claudius ?

Il a tourné autour de moi.

— Je suis Claudius, qu'il a dit... si tu veux, mon ami... tout cela ne tient qu'à toi.

Puis il m'a touché l'épaule du pommeau de sa canne qui a aussitôt lancé plein d'éclats en entamant un air joyeux et victorieux, genre chinois à la campagne.

Frère Claudius, à minuit passé sur le boulevard Ney, c'était louche. Je me suis demandé s'il n'était pas pédé. En même temps, il y avait beaucoup de joie et d'énergie dans ses figures.

— Tu vas aux putes ? qu'il a demandé.

— Oui, j'ai dit, mais il n'y a pas grand-chose. C'est désert.

Il a ri en patinant à l'envers. Il s'est éloigné à une vitesse pas croyable, sans cesser de me regarder et sans se planter. Il avait vraiment du talent, le gars. Et pouf ! Il a disparu. Les ruelles l'ont pris.

Et voilà que dans une petite impasse pavée du XIX^e siècle, je vois une silhouette féminine sanglée dans du vinyle à tout faire rebondir. De lourdes tresses blondes pendaient sur ses seins comme au moyen âge. Une sorte de premier choix tombé du ciel. Un lampadaire isolé illuminait son sourire dans ce mini couloir.

— Tu viens ?

C'était difficile de faire autrement. Il y avait un bon milliard de petits fils qui me tiraient vers elle. Je me suis approché et la triste réalité de l'unique billet bleu qu'il me restait m'est revenue.

— Je voudrais bien, j'ai dit, mais je n'ai que vingt euros.

Elle a eu un geste comme quoi on s'en foutait. Puis elle m'a demandé, avec une lueur d'inquiétude :

— Ça va ? T'es malade ? T'es tout pâle !

— Ah non, j'ai dit, pas du tout ! Tout va bien !

Mais elle n'arrêtait pas d'examiner mes yeux comme s'il y avait quelque chose de très surprenant. Elle a dit, sur un ton qui ne souffrait aucune discussion :

— Tu as pleuré.

C'était faux. Je ne pleurais plus depuis une tonne d'années.

— Non, j'ai dit.

— Si, tu as pleuré. Je m'y connais.

Depuis l'âge de douze ans exactement. Plus rien n'était sorti de mes yeux. Je faisais non-non de la tête et elle faisait si-si de la sienne.

Si ça pouvait lui faire plaisir... De toute façon, je n'ai pas pu ajouter quoi que ce soit, car elle caressait mon sexe au travers du pantalon en chuchotant à mon oreille :

— Tu sais, il n'y a pas de honte à pleurer.

Je savais bien. Ce n'était pas le problème. Le seul problème, c'était ce bas-ventre qui fabriquait du sperme à une vitesse grand V.

— Vite, j'ai dit.

Elle a mis un doigt sur sa bouche et elle m'a pris la main. Nous sommes passés sous un porche pour accéder à une cour intérieure. Elle m'a emmené derrière de grosses poubelles vertes et elle s'est mise à genoux. Elle a baissé ma braguette avec une lenteur insupportable. Je lui disais d'aller vite, mais non... Elle souriait en y allant le plus doucement possible.

Enfin, j'ai eu le sexe à l'air. Mais quelque chose ne devait pas aller, car elle a regardé ma bite comme s'il s'agissait d'autre chose.

— Ta bite...

— Quoi ma bite ?

— Elle est toute blanche !

Oui, je sais, je n'étais pas bronzé... Mais c'était pas la peine d'en faire un flan ! Elle voulait me faire débander ou quoi ?

— Elle est lumineuse !

J'ai regardé ma bite. Effectivement, elle éclairait son visage. Il devait y avoir un plaisantin caché quelque part qui nous jouait un tour avec sa torche. Pourtant, je ne distinguais aucun rayon.

Et j'ai réalisé que j'y voyais clair. Clair ! Dans ces poubelles ! À l'ombre de tout ! Mes doigts se prolongeaient en pinceaux lumineux qui peignaient les façades. Mon corps n'était ni pâle, ni blanc, il était incandescent. Mes vêtements flambaient. Mes Docs toutes neuves n'étaient plus qu'une flaque de caoutchouc en ébullition. La fille en vinyle a reculé si brusquement qu'elle est tombée à la renverse dans les poubelles. Et j'ai mis moins d'une seconde pour transformer Paris en une tête d'épingle.

EST-CE QUE TU AS UNE TORCHE ?⁴

Attention. Toutes les tronches sont brutales et puantes. Tu sors de la médiathèque, tu vas vers le fast-food et tu ne trouves pas la moindre bonne bouille. Ton œil va de gueule en gueule et il rebondit comme une balle piégée. La merde perce tous les visages. L'intoxication est générale. Tu cherches une petite rue pour t'échapper, mais de gros bus déversent devant toi des flots de têtes agacées et suantes. Et elles s'entrechoquent comme mille milliards de petites billes, des seaux de billes, des containers entiers de billes qui crèveraient et ça se remplirait autour de toi.

Et les regards fuient, fouinent ou piquent, et les bouches marmonnent ou laissent échapper des rires déments, et même un marmot, si tu regardes un marmot, eh bien il chiale et sa mère tire sur son bras, et il chiale encore plus et pince la main qui le tient. Et la maman, blanche de rage, fixe un point à l'horizon, mais il n'y a pas la moindre ouverture.

Alors, tu restes immobile, debout, les bras en croix sur la poitrine, genre momie-pharaon. Tu te concentres sur l'air respirable autour de toi. Et tu voudrais que ton regard s'arrête aux parois de ta poche de survie, mais nullement obscures, non, car les parois conduiraient la lumière du soleil, du ciel et des feuillages. Rien que ça. La respiration du soleil. Cette douceur qui t'est familière, qui te dépasse et qui te couve. Et t'es presque bien, là, tu baignes, tu crois que ça vient, cette lumière-là, mais voilà... Des mains, des bras, des épaules et des culs pénètrent ta poche de survie.

Et s'ils te touchent, je vais te dire : s'ils te touchent, tu t'en fous. Tes vers millénaires jaillissent de ton corps et sautent sur eux et trouent leurs vêtements et percent leurs chairs. Et la bestiole millénaire voyage dans leurs corps et va les ronger jusqu'au crâne avant de sauter sur leurs femmes, leurs proches et leurs enfants. Et la malédiction se répand, comme ça, de corps en corps, et tu peuples le monde d'enveloppes sèches, toutes craquelées, et aucune crème autobronzante du cul n'y peut rien.

Ils sont cons, les gens. Ils n'ont pas à te toucher quand tu adoptes la position du pharaon. Malédiction et merde à toutes les crèmes. Plus rien ne peut les sauver.

Et là, on te bouscule. Carrément. Tu tombes presque. Et tu ne vois plus le gars tellement il y en a. Tu te dis qu'il est peut-être temps de commander la destruction générale.

Générale ?

Oui. Comme ça, dans le massacre, tu auras forcément le gars qui t'a bousculé. Justice sera faite. Et donc, tu demandes à tes opérateurs d'enclencher le processus de mise à feu.

D'accord.

Et tu interromps le processus.

Ah ?

Il y a quelque chose d'insensé. Tu viens de voir sortir d'une boulangerie un bonhomme avec le cul trop bas et le nez trop long. Et c'est un miracle, un bon Dieu de miracle, car en dépit des deux difformités évidentes, le gars n'a aucune merde sur le visage. C'est un vieux bonhomme gris et rose avec des mains jaunes et il sort d'une très, très, très mauvaise boulangerie.

C'est un signe. C'est l'opportunité à saisir. Alors tu cours, tu te précipites dans la meilleure boulangerie, tu bouscules les gars, tu dis que c'est absolument fondamental que tu passes devant tout le monde et les gars maugréent, mais tu t'en fous, tu saisis le pain, tu poses ta pièce et tu te casses. Les gars t'insultent et disent que c'est inadmissible, mais tu t'en contrefous, car tu es dans l'action la plus importante de tous les temps. Tu poursuis le gars qui n'a pas de merde sur le visage.

Tu le rattrapes et tu restes à distance. Parce qu'il faut que tu reprennes ton souffle. Tu ne vas pas l'aborder alors que tu halètes. Mais surtout, et tout est là, il faut que tu trouves le moment favorable. Que ce soit opportun et naturel, que ça coule de source et qu'il n'y ait aucune méfiance. Alors, tu le suis, en attendant cette petite fenêtre du temps et de l'espace où tu pourras loger la rencontre.

Malgré ses pattes sacrément courtes, il trotte d'un bon pas. Dans son sillage, tu t'aperçois qu'il pue. C'est une odeur de vieux vêtements et de corps qui ne se douche plus. L'odeur pique et donne le tournis, mais elle n'a rien à voir avec l'intoxication générale des gueules percées de merde. Il ne se lave pas, c'est tout, et ses vêtements sont sales. Il est donc naturel qu'un gaz empuantis se répande dans son sillage. Et ça ne te contrarie nullement, parce que tu as toujours sur toi un masque de cycliste japonais. Alors, tu l'enfiles, voilà, et tu filtres un max de bactéries, et c'est cool, et t'as même un sacré plaisir à suivre le gars qui trotte à un bon rythme malgré ses pattes pas hautes du tout.

Il monte les marches d'un perron. C'est le moment. Il fait son code. Tu l'abordes.

Tu lui dis qu'il faut qu'il t'excuse, mais qu'il est... oui, de toute première importance, qu'il t'écoute.

Il dit qu'il est tout à fait disposé à t'écouter. Il te demande si tu es un jeune homme.

Tu dis que oui, tu es un jeune homme et tu as vu qu'il avait acheté du pain.

C'est exact, et le pain est là. Et il montre son pain qu'il tient sous le bras. Et là, victorieusement, tu dis :

Eh bien, ce pain est mauvais.

Ah ?

Et tu lui suggères de comparer. Il n'a qu'à goûter d'abord un peu de son pain, puis un peu de celui-ci. Et tu lui tends le pain qui est le meilleur du quartier.

Comme les petites souris qui grignotent les quignons ?

Exactement.

Pourquoi pas. Il prend un peu de son pain qu'il mâche en se concentrant et en regardant le ciel. Puis il prend un bout de ton pain et il le mâche pareillement. Et il est entièrement d'accord. Ton pain est mille fois meilleur.

Et tu lui dis que ce n'est plus ton pain, mais le sien.

Ah ?

Oui, oui, il a bien entendu, tu lui offres ce pain qui est mille fois meilleur.

Il est aux anges. Et puisque son pain à lui est mauvais, eh bien, il le jette. Et le pain roule en bas du perron, en plein milieu du trottoir, et il se salit sur le sol. Voilà !

Il s'est exclamé ! Il a dit voilà ! Un voilà victorieux lancé au ciel avec un grand sourire qui est l'antidote même de la merde qui perce tous les visages ! Tu ne sais plus quoi dire, tu es ému, tu bégayes. Il te propose de venir goûter chez lui. C'est inespéré. Il fait son code, il pousse la porte et tu entres avec lui.

La cage d'escalier est jaune et brune et fissurée de partout. La peinture est cloquée et de grosses bulles de plâtre éclatent sur les murs. Les fenêtres sont étroites comme des meurtrières. Elles découpent des tranches de lumière et la poussière enflammée danse là-dedans. Tu montes les escaliers à la suite du bonhomme. Tu poses ta main sur la rampe, mais tu la retires aussitôt parce que tu as senti du poisseux.

Ce n'est pas grave. Tu sors ta paire de gants en caoutchouc, tu les enfiles, et après ça tu peux tenir la rampe comme tu veux. Puis tu dis qu'il faut qu'il te pardonne cette façon si cavalière de l'aborder, mais que tout à l'heure, vers dix-huit heures, tu as eu une impression désastreuse. Impossible. Nouvelle. Et que c'était comme un mystère, et qu'il t'a semblé que lui seul, oui, c'est absolument incroyable mais c'est comme ça, que lui seul pouvait t'apporter une réponse.

Le vieux bonhomme hoche la tête tout en montant, et il te pose la question :

Et quelle est cette impression ?

L'impression est que les gueules caguent. L'œil rebondit de gueule en gueule et il est piégé par la merde qui perce. Et c'est si global, si systématique, qu'il est apeuré, oui, l'œil a peur et il cherche à s'échapper, mais il est piégé dans ce ping-pong à la con. Est-ce qu'il voit ?

Le vieux bonhomme s'arrête et se retourne. Son nez est si long et si mou qu'il se tord dans le mouvement. Bien sûr, qu'il voit. Il connaît même très bien cette impression. Et tu ne pouvais pas mieux tomber, car il étudie ce phénomène depuis des années. Il est professeur de mémoire et de souffrance.

Tu tombes des nues. C'est tout à fait incroyable. Il n'y a donc pas de hasard. Si tu l'as abordé, c'est qu'il était capable de t'apporter des réponses.

Et il te confirme qu'il est effectivement la personne la plus indiquée au monde...

Au monde ?

Oui, au monde, pour t'apporter des réponses. Il profite du palier pour reprendre son souffle. Des présences malveillantes se hissent derrière les œilletons. Ça fait du bruit et leurs ombres se découpent sur les liserés de lumière. Et il te dit que oui, la merde perce tous les visages, effectivement.

Tu protestes ! La merde est un poison ! Elle n'a pas à...

Alors là, il t'arrête tout de suite. La merde n'est pas un poison. Aucune substance en tant que telle n'est un poison. Le poison, c'est la dose. Il faut arrêter d'incriminer les substances, quand tout, absolument tout...

Absolument tout ?

Tout, tout, tout, oui, quand tout n'est qu'une question de dosage. Et il s'arrête, là, un peu avant un palier, parce que, vraiment, l'ascension est longue, et qu'un jour, ces escaliers le tueront. Les portes du palier s'entrouvrent et tu vois des tranches de mamies qui mâchonnent des bribes de mots qui ne sortent pas vraiment, mais qu'elles ne ravalent pas non plus, et donc ça déborde et ça dégouline le long des tranches. Mais le professeur n'en a rien à foutre. Il t'explique que l'homme... est-ce que tu vois l'homme ?

Oui, tu vois l'homme.

... eh bien que l'homme est une machine chimique. Et qu'en chimie, tout n'est que seuils, et qu'effectivement, passés certains seuils, de nouveaux espaces s'ouvrent. Et se ferment, bien sûr. Comme des portes qui claquent. Et ces battements permettent de basculer... justement... dans ces nouveaux espaces... ouf ! il ne faut pas compter les étages... c'est ça, le truc... tant qu'il y a des marches, on monte... et donc, une substance... déclarée beurk ou nocive ou n'importe quoi par des cons de cons de cons qui ne comprennent rien... eh bien, une certaine dose de cette substance, très subtilement administrée, peut très bien te sauver.

Te sauver ?

Assurément. Car on ne sait jamais de quoi on est atteint. Et donc, la merde, pour en revenir à notre point de départ, la merde qui perce tous les visages, c'est tout simplement la loi de la cloche de merde.

Tu es étonné. Tu ne connais pas cette loi.

Il te dit que c'est ainsi. Il y a une loi. Tous les visages sont percés d'une certaine quantité de merde. Ce fait est dû au partage de la merde... qui est obligatoire... Quelle foutue grimpe ! Et donc la merde, qui est une substance incompressible déjà mille fois digérée, n'arrive plus à se désagréger dans la machine chimique. Enfin... passé une certaine dose... encore une fois... Et donc elle voyage dans le corps, jusqu'à percer le visage.

Tu montes derrière le bonhomme en réfléchissant à la loi et au voyage de la merde, et plus vous montez, plus les tranches de mamies entre les portes se font épaisses, impatientes, hargneuses et sans gêne. Ça couvre la voix du professeur toujours plus essoufflé, et pourtant il n'en a rien à foutre, il n'est nullement gêné, il poursuit son explication.

Et il précise donc que le zéro merde n'est pas de ce monde. Ni la merde infinie. Et que si on range... les gueules... en fonction de la quantité de merde qu'elles portent, ça fait un dessin en forme de cloche. Une loi tout à fait... basique, à vrai dire. Et c'est pour ça qu'on la qualifie... de *normale*. Ou ! Le sommet est atteint pour la moyenne et, au fur et à mesure... qu'on s'éloigne... ouf ! ça s'évase sur les bords. Une cloche, ou une robe, ou une montagne, comme on veut.

Ou un chapeau.

Oui, un vieux chapeau mou peut également faire l'affaire. C'est la loi normale de la cloche de merde.

Un dessin...

Oui.

Et sur les bords, ça part...

Ça glisse sur l'axe. Vers le zéro merde ou vers la merde infinie. Des espaces raréfiés où la probabilité... de trouver... ouf ! quelqu'un est presque nulle.

Le professeur souffre. Chaque marche n'a plus droit qu'à deux ou trois mots. Sur l'avant-dernier palier, les mamies sont carrément sorties. Elles vous regardent et chuchotent et ricanent et partent dans des rires stridents. Il n'y a plus qu'un étage, sa porte est là-haut.

Et alors que vous reprenez la grimpette, tu lui poses la question :

Mais alors... faut-il s'éloigner ? Faut-il partir ? Vers le zéro merde ? Vers la merde infinie ?

Il te regarde et il sourit. La sueur a inondé son visage et sa bouche est grande ouverte. Il suffirait, là, que sa bouche se ferme, ou soit obstruée, et il mourrait. Il n'a pas de réponse... absolue. Il dit que... simplement... d'après lui... il y a un principe de biodiversité qui fait que... houuuulaaaa... il reprend son souffle... il est bien que certains explorent, oui, mais pas tous, tout est là. Mais il faut des singularités... d'un côté ou de l'autre... alors... faut-il aller... d'un côté ou de l'autre... ? Ah !

Quoi ?

Nous y sommes... La porte est là...

Il souffle comme un bœuf ou un âne ou un cerf épuisé par mille chiens. L'air fait claquer les glaires dans ses bronches comme des petits drapeaux. Les mamies en blouse, en peignoir ou en tailleur de la dernière guerre crient dans la cage d'escalier des trucs impensables, des histoires de honte, de bruits, d'odeurs, de maladies, de vieillesse, de masques et de gants, mais le professeur, encore une fois, n'en a rien à foutre. Il se rappelle qu'il faut...

Quoi ?

Laisser.

Mais quoi ?

Il ne sait plus. Il rigole, c'est con, c'est vrai, si tu ne sais pas ce qu'il faut laisser, jamais tu ne pourras le laisser ! C'est une chose qu'en principe on ne laisse pas, justement. Et on doit la laisser là, sur le palier, avant d'entrer. Il a fait ça il y a très longtemps, c'est pour ça qu'il ne se souvient plus. Il est un peu embêté. Est-ce que tu es d'accord, malgré tout, pour qu'il ouvre ? Sachant donc qu'il faut que tu laisses quelque chose sans savoir ce qu'il faut laisser ?

Ses doigts jaunes tirent de sa poche noire de crasse une grosse clé graisseuse. Il attend ta réponse. Un moucheron marche tout seul sur la clé qui est comme un désert pour lui et tu dis que tu es d'accord.

Très bien. Il enfonce la clé dans le trou de la serrure et il ouvre la porte. La serrure claque et le grincement de la porte fait taire le chœur de mamies qui dégouline d'insultes et de moqueries.

Voilà. Tu es dedans. L'air est saturé d'humidité et d'odeurs de pisse et de plâtre pourri. Tu regrettes de ne pas avoir emmené tes lunettes de piscine. Les populations microbiennes qui se trimbalent dans les airs peuvent très bien créer des foyers infectieux dans tes yeux, mais il faut que tu les gardes ouverts pour t'habituer à la pénombre qui noie la pièce.

Du papier kraft et des journaux sont scotchés aux fenêtres. Un jour brun filtre faiblement. Tu perçois un peu partout des tas et des empilements dont tu ne saisis pas la nature. Le professeur pose le pain sur la table et te dit de t'asseoir là.

C'est un tabouret. Il est sale. Mais ton jean est épais. En principe, il n'y a aucun danger. Et entre ton jean et ta peau, il y a encore ton caleçon. Tu t'assieds. Le professeur met du lait à bouillir. Ton œil s'habitue à la pénombre.

Et tu comprends qu'il n'y a rien à comprendre dans tous ces tas bizarres qui parsèment l'unique pièce. Sur une pile de vêtements, tu vois une assiette fraîchement saucée. Un cartable est posé sur une vaisselle non faite et des morceaux de daube enrobés de moisissure bleue ont l'aspect de la guimauve. Sur une pile de gravats et de plaques de plâtre, il y a une masse et des livres ouverts. Le mur de la salle de bain a été abattu dans sa plus grande partie, mais il en reste des bouts accrochés un peu partout. La pièce est un grand rectangle avec les chiottes et le coin-cuisine sur un côté. Le bassin de la douche est encombré de valises moisies. Et tu te rappelles la question importante à laquelle il n'a pas répondu.

Alors, tu la reposes :

À son avis, faut-il aller vers le zéro merde ou vers la merde infinie ?

Il ramène des bols, du Nescafé, du sucre et du beurre qu'il pose où il peut sur la table encombrée de mille choses. Puis il s'assied et dit que ce n'est pas important.

Quoi ?

D'aller d'un côté ou de l'autre. Si on imagine... alors, voilà, il faut imaginer... mais si on imagine quelqu'un qui va vers le zéro merde... et une autre personne qui va vers la merde infinie... donc dans deux directions diamétralement opposées... eh bien, le professeur a l'intime conviction qu'ils vont un beau jour se retrouver dans le même désert. Et il y aura alors un drôle de dialogue entre eux, car aucun ne verra plus ni merde, ni absence de merde, tellement ils seront loin de tout. La pire des grimaces se confondra avec un sourire et, bizarrement, ils communiqueront d'une façon purement angélique. Ça fusera, ça ira très vite, ce sera magnifique. Et d'ailleurs... est-ce que tu te rappelles le dessin en forme de cloche ?

Évidemment que tu te rappelles la cloche aux bords évasés.

Eh bien... si on prend les extrémités de la robe... ou du chapeau ou de la cloche... qui étaient à plat, sur une feuille...

Et le professeur saisit entre ses pouces et ses index les deux extrémités imaginaires de la cloche ou d'autre chose, puis il les décolle doucement du dessin imaginaire et les rapproche lentement l'une de l'autre, jusqu'à ce qu'elles se touchent. Et il dit que ça fait comme une sorte de couronne. Incroyable, non ? Une couronne. Pour quelqu'un.

Pour qui ?

Il ne sait pas. Ce serait une singularité si incroyable... La singularité des singularités. Elle ferait coïncider le zéro merde avec la merde infinie. Il ne sait pas qui pourrait porter une telle couronne. Ah ! Le lait bout.

Il se précipite pour retirer la casserole du feu et il revient verser le lait dans les bols. Puis il prend une longue tige et il souffle dedans. Il est content, la tige fonctionne comme une paille. Il pose les bols de lait par terre, se déculotte,

enfonce la tige dans son cul et plonge l'autre extrémité dans un bol. Et il pète. Des bulles remontent à la surface.

Mais qu'est-ce qu'il fait ?

Il ne te répond pas. Il fait la même chose avec l'autre bol.

Tu es interloqué. Le lait avait bouilli, il était donc propre et vierge et pur et magnifiquement blanc et...

Il t'interrompt et te pose la question : si tu es dans l'une des bulles qui remontent à la surface...

Oui ?

Qu'est-ce que tu vois ?

Tu allais dire que tout est blanc, mais tu réalises que si tu es dans une bulle qui remonte et que tu n'as pas de torche, alors tout est noir. Car le lait est opaque.

Et tu réponds donc que tout est noir, sauf si tu as une torche, et dans ce cas, tu peux éclairer le blanc délicieux des parois de la bulle.

Il pose les deux bols où il a pété sur la table, en prend un, rajoute du Nescafé, du sucre, et il mélange. Et il admet que oui, effectivement, si tu as une torche, les parois seront blanches. Mais est-ce que tu as une torche ?

Et il te regarde avec des yeux dont tu ne distingues ni le blanc, ni la pupille, tellement la pénombre brune et grise se fait épaisse. Tu ne réponds pas. Tu es triste. Jamais tu ne reverras le blanc délicieux des parois de lait. Tu pleures.

Et il te dit que non, il ne faut pas pleurer, qu'il y a là du bon café au lait et un pain... délicieux, n'est-ce pas ? D'ailleurs, il en découpe, oui, pour toi, une tranche, et il la beurre, et toi tu pleures, et il la plonge dans son bol, parce que dans le tien, il n'y a pas encore de Nescafé et de sucre, et il te la présente, là, et tu es bien obligé... oui... d'enlever ton masque... allez... on enlève le masque... pour manger la tartine.

Alors, tu enlèves ton masque mouillé de pleurs, et la tartine pleine de café au lait pénètre ta bouche. Et comme il faut que tu tiennes la tartine, tu enlèves aussi les gants sales de toute la rampe de l'immeuble et tu saisis la tartine. Et tu manges et la tartine est bonne, bonne, bonne. Et tu trembles. Tu es tout chose. Le professeur te demande ce qui ne va pas.

Tu bandes. C'est à cause de la tartine. Et c'est problématique, ton jean est serré, ça fait mal, il faut absolument arrêter ça.

Il te dit que ce n'est pas un problème. Il se lève, actionne une manette et un lit-armoire tombe. Et il y a un cul.

Un cul ?

Oui. Un cul-programme. Comme ça, il n'y a plus de problème de bite. Et effectivement, dans le fouillis de draps jaunes, tu vois deux boules avec une fente remplie de graisse. Les deux boules sont reliées à une sorte de boîte qui est comme un dos avec des poignées pour qu'on s'accroche.

Ça tombe bien. Tu vas pouvoir te débarrasser de ta bite. Tu te lèves, tu défais ta braguette, tu t'agrippes aux poignées et tu pénètres le cul. Tu t'aperçois que le dos est relié à une sorte de tête qui émerge des draps et qui est recouverte de cheveux. Tu supposes que c'est l'arrière de la tête, mais rien n'est moins sûr. Des petits bras biomécaniques sortent des côtés de la tête, écartent les cheveux comme des rideaux, et une petite télé incrustée dans la chair ou la cervelle

s'allume. Voilà. Tu es dans le cul-programme. Le cul du bas s'active dans un bruit de tondeuse.

Aïe ! Ça pique ! Ça te pique entre l'anus et les couilles !

C'est normal. Le professeur t'explique que c'est prévu dans le programme. Un minuscule dard est en train de stimuler ton point à un million de dollars.

Tu ne savais pas que tu avais un point à un million de dollars.

Si. Tout le monde a un point à un million de dollars. C'est le point qui commande l'ascenseur de plaisir. Il permet de faire monter le plaisir le long de la colonne vertébrale, comme ça le plaisir ne reste pas dans le cul. Il remonte jusqu'à la tête et c'est bien mieux comme ça.

Et, effectivement, tu sens le plaisir qui remonte tes vertèbres une à une, et c'est si incroyablement bon que tu es complètement paralysé. Tu te tétanises, ton cœur s'accélère, tu halètes et tu as peur, parce que tout ça...

... pourrait flancher. Le professeur est d'accord, tu as vu juste. Le plaisir est si intense qu'il est impossible de le vivre sans mourir. Il faut donc lui faire correspondre une douleur, mais une douleur immense qui puisse éteindre ce plaisir. Et donc... est-ce que tu sens quelque chose ?

Oui, tu sens comme mille aiguilles... et ton sexe est comme...

... aspiré. C'est exactement ça. L'ablation de l'ensemble des organes génitaux à l'instant même de la jouissance va permettre à la souffrance de remonter par le ventre, jusque dans ta tête, pour rattraper le plaisir. Les deux trains d'énergie vont se percuter à grande vitesse au sommet de ton crâne, et tu seras inondé d'une lumière blanche et il y aura...

Ah. Il a oublié le nom. C'est embêtant. C'est la vieillesse. Il bute, là, sur le nom. Pendant ce temps, tu endures les deux trains affolés du plaisir et de la souffrance qui se frôlent dans ta gorge.

Atomic landscape ! Voilà ! Le professeur se rappelle ! C'est un atomic landscape qu'il y aura dans ta tête. Le dégagement d'énergie succédant à la collision sera tel que tout sera vitrifié. Toutes les merdes qui avant t'encombraient la tête auront fondu. Et il ajoute que c'est mieux ainsi, car les idées circuleront beaucoup plus vite.

Le train de plaisir traverse maintenant ton cortex et tu es comme un champ de blé qu'on fauche d'un coup. Dans le même temps, la mèche d'un outil mécanique perce ton palais, puis les os du crâne, puis la tendre cervelle.

Voilà. Tu éjacules et ta bite et tes couilles se séparent de toi. Un point extraordinairement brûlant explose au sommet de ton crâne et un front de flammes brûle toutes les merdes craquantes. Tout s'évanouit, tout est blanc, tu ne ressens plus rien.

Tu te retires des deux grosses boules et tu constates que tu n'es presque pas blessé. Le professeur t'explique que le cul-programme a enduit la plaie d'une crème protéinée à effet ultrarapide. La peau se retisse sous tes yeux et tout est lisse et propre et t'as plus ces trucs qui pendent.

Et ce bruit, là ?

C'est une petite broyeuse qui détruit les restes de ton sexe dans la boîte qui est le dos. Les images de la destruction sont retransmises à l'écran incrusté à l'avant ou à l'arrière de la tête. Voilà. C'est la fin de la destruction. Les cheveux retombent devant l'écran.

Et je suis devenu une petite lumière

Et je suis devenu une petite lumière. C'était comme une formidable accélération, je pataugeais, tout fuyait autour de moi, et j'ai mis moins d'une seconde pour transformer la Terre en une tête d'épingle. J'en avais terminé avec les jus, j'étais devenu rapide et sans un poil d'identité, autant dire la perfection même. Alors je tombais, et je me foutais de là où je tombais, car la lumière se fout de là où elle tombe.

Je ne faisais pas de chichi pour éclairer une fleur plutôt qu'une merde. Quand je tombais sur une merde, eh bien, je me cognais les atomes de merde. Je bombardais de photons les électrons à la surface de la merde, et ils grimpaient dans leur état quantique, jusqu'à ce que, gavés d'énergie, ils n'aient d'autres ressources que de cracher à leur tour un photon dans l'espace. Et tous les électrons font ça de concert à la surface de la merde, et ça crée l'image de la merde qui se propage dans le cosmos.

Attention. Il faut bien comprendre que dans cette histoire, je laisse mes photons dans la couche électronique de l'atome. Je m'incorpore à la merde ou la fleur que je bombarde et, en retour, la merde ou la fleur fabrique sa lumière. C'est sa tambouille à elle. En particulier, le photon qu'elle émet ne vibre pas comme le mien. Et cette vibration qui lui est propre n'est rien d'autre que la couleur de la merde ou de la fleur en question. Sa tonalité, son secret et son signal tout à la fois.

Conséquence de ce phénomène d'incorporation à la petite cuillère : à force d'éclairer tout ce qui se trouve accidentellement sur son chemin, on s'use, on s'amenuise, on se désagrège. On se consomme au fur et à mesure des impacts, mais on n'en a rien à foutre, car on obéit aux lois immuables de la physique. C'est la logique de la rencontre contre le hasard des choses.

Vous remarquerez également que la lumière de la merde et celle de la fleur s'entendent très bien et qu'elles peuvent jouer à saute-mouton un temps considérable. Jusqu'à épuisement à vrai dire. Ces images qui voguent dans l'espace n'en ont plus rien à foutre des petites créatures proutts et misérables qui dissocient le caca du glaïeul.

Voilà. Et j'ai circulé comme ça, dans le monde des idées, en laissant mes photons jouer aux billes avec les particules cosmiques un temps que je n'ai pas mesuré. Certainement de quoi voir la naissance et la mort de plusieurs mondes. En tous cas, assez pour devenir un gros morceau de sagesse intersidérale.

Et un beau jour, mais de ce genre de jour qu'il faut repérer sur le plan astral, je me suis retrouvé parfaitement aligné avec une planète sans nuage. La collision inévitable allait enfin avoir raison de mon reste de lumière. Je me suis fondu entièrement dans son sable et le beau tombeau sphérique continue de graviter dans la banlieue lointaine de la galaxie.

LETTRE À UN ÉDITEUR

En mathématiques, la sensation d'être stupide arrive rapidement. On a des définitions, des théorèmes, le cas clinique à opérer, les formules se laissent désosser comme un rien et on peut partir dans toutes les directions. On noircit des tonnes de brouillons avec de jolies arabesques qui s'enroulent autour du néant. Rien n'approche mieux la stupidité que ce mécanisme sans fin. Une intériorité qui se déploie elle-même et qui ne parle de rien. Autant être un insecte qui se promène sur un bout de je ne sais quoi et qui n'en voit pas le bord.

Mais quand on trouve, quelle joie ! Le brouillon s'élimine ! Formidable !

En littérature, c'est aggravé. On n'a pas de critère pour s'arrêter. Qu'est-ce qu'on a, du coup ? Une explosion. Quand je rentre dans une librairie, j'ai le vertige. Il y en a tellement, et je lis lentement... Et pourtant, je m'apprête à rajouter un livre. Pas évident. En plus, c'est mon quatrième. Je récidive et je signe. Plutôt gonflé !

Quelqu'un m'a dit : « Ben oui, c'est comme ça... Il y a mille styles et mille univers... ». Il n'était pas vraiment moqueur, juste un peu amer. Il a rajouté : « Plein de gens écrivent bien... »

Bon... Livrons-nous. Les mille styles et les mille univers ne motivent pas, pour moi, tous ces bouquins. Une expression qui ne fait juste que se déplier, c'est un gars qui marche en sifflant les mains dans les poches. Il a une sensibilité, on peut en être sûr, et son intériorité intéresse ça et là, d'accord. Ses phrases coulent de source, OK, allons-y. C'est joli et chantant jusqu'au bout. Puis on repose le bouquin avec la sale sensation d'avoir été trompé.

Et les mille univers ? Eh bien là, je vous arrête. L'univers, il n'y en a qu'un, point à la ligne. On peut tout imaginer, tout transgresser, les lois physiques, les lois du récit, rebattre les cartes, redistribuer, déconstruire ou se plonger dans les outremondes, mais on n'a qu'un seul univers et on ne parle que de ça.

Et j'invaliderais avec ces quelques mots toutes les littératures de l'imaginaire ? Absolument pas. Je dis juste que l'imaginaire n'est pas une fin en soi. Il nous offre de nouvelles façons d'écrire, c'est formidable, mais il n'aspire qu'à une chose : creuser un inconnu bien réel. Extraire un sentiment, une pensée ou une vision valable, entièrement valable, *vrai*, tangible et manipulable comme un résultat scientifique, même si ça peut être métaphorique, détourné ou indirect.

L'imaginaire ne constitue pas une littérature à part. Il est même tout à fait *général*, comme la littérature taxée de l'étonnant adjectif. Je vous en parle, parce

que j'y suis, dans l'imaginaire. Feuilletez et vous verrez. La réalité dérape presque tout le temps. Que ce soit pas à pas, brutalement, dans l'onirisme, le psyché, la science-fiction ou le fantastique convenu. Je fabrique aussi un fantastique maison, de toutes pièces, rien qu'à moi.

Simplement, je raccroche les wagons avec des angoisses ordinaires et des frayeurs bien concrètes. Universelles, osons le mot. C'est quoi l'universel ? Prenez un juriste new-yorkais et un paysan burkinabé et faites l'intersection. Il est là, l'universel. Les tristesses, l'inadéquat, la finitude sous toutes ses formes et la foire actuelle. Les tristesses et les peurs s'emboîtent en poupées gigognes depuis le mal aux pieds jusqu'à l'idée de Dieu, en passant par le ressentiment social, économique, historique, les tares de l'époque, les amitiés déçues et la gueule criblée d'acné.

Ça fait mal, ça blesse. Pour moi, pas de véritable expression sans une sensibilité heurtée. Valable en musique, en dessin. Valable dans beaucoup de choses, je crois.

Pas folichon ? Eh bien si, justement. Et même, folichon en diable. Parce que quand la réalité n'est pas au rendez-vous des aspirations, qu'est-ce qu'on fait ? On se venge. Et l'imaginaire est une voie. On bâtit un terrain rien qu'à soi. Une fuite ? Non. Encore moins un refuge. On réinstalle le ring et on réfute. J'adore les combats et la vitesse aussi. La machine s'emballe, se dérègle, et je n'ai peur d'aucun jus et d'aucune transgression. Je manie la farce, le frénétique. C'est la célérité de l'imaginaire qui crée la jubilation.

Et j'ai une arme, le bizarre. C'est une main coupée et elle a cinq doigts : la peur, le rire, les larmes, le dégoût et l'envie sexuelle. Elle se promène sur votre corps et elle plonge dans votre ventre. La tête est limogée, la vision se forme plus bas. Elle attaque le système nerveux et les choses prennent l'apparence du rêve. Cette distorsion permet d'explorer les zones d'ombre, le malsain, l'inadéquat...

Alors, oui, parfois, c'est incorrect. Si on parle d'angoisses et de frayeurs ordinaires, les tabous sont juste à côté. On sera peut-être choqué, ça dépendra de la sensibilité de chacun. Mais ce n'est pas le but. Le privilège de l'imaginaire, c'est de bien mener des expériences par la pensée. On ne nuit pas, quand on imagine. Il ne faut pas l'oublier. Et quand on a conscience du mal, ça me paraît même être un devoir que d'imaginer les formes qu'il peut prendre. Au bout de l'imaginaire, il y a une moralité induite. Est-ce ça qui motivait les somptueuses descriptions de l'enfer des temps passés ? Je ne sais pas. À vous de voir.

Un mot sur le porno. Il y a du cul, et même du sale cul. Mais il est tout sauf libidineux. Ça peut être le fait social : oui, il y a de la pornographie. Ça peut être un cul rose, mais rarement. Juste deux ou trois fois, et dans ces cas-là, il est teinté d'humour. Sinon, c'est un cul noir, une insulte. Un cul-juron, antisocial. Et quand les choses s'aggravent, ça devient un cul de guerre et il a une portée symbolique. Mais là, je vous laisse découvrir.

Une autre arme : un *je* tout craché. Il permet l'oralité et la spontanéité du rêve. Il aime les phrases courtes et il ignore le passé simple. C'est la forme qui instrumente le moins l'écrit. Mais qu'on ne confonde pas : il n'est ni autobiographique, ni autofictif. On trouvera quelques morceaux de réalité qui me concernent intimement, mais c'est un *je* polymorphe. Il endosse mille rôles

et il nage dans un fantastique social. Il peut être un chien, un central domotique, un employé de banque, un savant fou, un légionnaire romain, un combattant de l'islam, un enfant, une vieille femme, un pochetron ou moi-même.

Il peut être victime ou bourreau. Et un monstre, bien sûr... Il peut devenir un monstre. La fabrication du monstre, ça pourrait être le thème de mes livres.

Il ne faudra pas y voir de démonstration. C'est l'avantage de la fiction. On opère une descente dans l'obscur, on éclaire une sale ombre qui traîne et vite, on remonte. On a visé juste. En tout cas, les photons de la torche⁵ ont impacté la sale bête. On souffle, on récupère. Puis on rentre chez soi et on mange à nouveau. La fiction est close. On est savant d'une peur, c'est déjà pas si mal.

On n'est pas dans le tribunal de la tête. Rêver n'est pas penser. Si on veut du clair, on n'a qu'à lire des essais ou de la philo. Ou le Code pénal, c'est encore mieux.

Donc, voilà : je fabrique des vies imaginaires, mais je vous paye en réalité sonnante et trébuchante. Mes avatars ont tous une question un peu pénible ou drolatique à vous poser. L'idéal, pour moi, c'est que A rie, que B grince des dents et que C ne sache plus trop bien, qu'il se sente perdu, qu'il repose le bouquin et qu'il s'aperçoive qu'il y a une porte mal fermée dans un des couloirs de sa tête.

Je mène mes expériences avec du court. La nouvelle, je suis à l'aise là-dedans. Elle permet des ruptures de registres, de mondes, de formes. Elle permet d'accorder une tonalité rien qu'à elle. On passe de la farce au cauchemar et un gros morceau de réalité débarque. On l'invite. On s'amuse à éclairer une même inquiétude depuis des mondes différents.

La nouvelle permet aussi l'impatience : quand elle ne me convainc pas, je peux lâcher, éliminer. Le court, c'est aussi une affaire de tempérament. On ne s'embarrasse pas, on ne remplit pas. Pas de plan. Tout tourne autour d'une ou deux visions. Et c'est mes premières amours, le court : les maths, la philo et la poésie.

Pour ce recueil, j'ai mêlé du court avec de l'encore plus court. Des *shots*, j'appelle ça. Des écrits rapides qui se mémorisent d'un trait et qui fabriquent une vision avec peu de moyens. Ils peuvent fonctionner seuls ou en séries. Ça donne un recueil composite, protéiforme, plus psyché et plus libre que mes autres livres. Mais ça reste la même œuvre.

Quelques emprunts et influences :

- « Trois légionnaires » est inspiré d'une nouvelle d'Hemingway : « C'est aujourd'hui vendredi », dans *Nouvelles complètes*, Quarto-Gallimard.

- « Eraserhead remix » m'a permis de revivre librement le film de David Lynch.

- Le question-réponse sans question d'un « Entretien avec le premier artisan de France » est une idée de David Foster Wallace, dans *Brefs Entretiens avec des hommes hideux*. Un recueil de nouvelles d'une grande variété formelle.

- « Le concert des meubles » est une évocation de *Yapou, bétail humain* de Shozo Numa.

- Le mélange court/encore-plus-court qui m'a durablement marqué est *Le Ragoût du septuagénaire* de Charles Bukowski.

- Dans *Interzone*, William Burroughs mélange des nouvelles, de l'autobiographie et de l'écriture hallucinée. Ce livre a beaucoup compté. Une créature de Burroughs se trouve parmi mes anges.

Je vous souhaite une bonne lecture.

Marseille, le 17 mai 2010.

Notes

¹ La nouvelle « Ici, l'herbe poussera librement » a été publiée dans le journal en ligne *Article XI* (<http://www.article11.info/>).

² La nouvelle « Le punisseur » a été publiée dans la revue en ligne *Angle Mort* (<http://www.angle-mort.fr/>).

³ La nouvelle « Soirée destruction » a été publiée dans la revue en ligne *La Spirale* (<http://www.laspirale.org/>).

⁴ La nouvelle « Est-ce que tu as une torche ? » a été publiée dans la revue *carbone n°2 - printemps 2007* - éditions LE MORT-QUI-TROMPE.

⁵ Note de l'éditeur : Dans sa première composition, le recueil *L'Apocalypse des homards* avait pour titre *Est-ce que tu as une torche ?*

OceanofPDF.com

Du même auteur

[Le Chien a des choses à dire](#)
éditions Hermaphrodite, 2004

[Un éléphant fou furieux](#)
éditions La Dragonne, 2005

[Ils m'ont mis une nouvelle bouche](#)
éditions Hermaphrodite, 2006

[*OceanofPDF.com*](#)

Du même éditeur

[Bara Yogoï](#)

Léo Henry / Jacques Mucchielli / Stéphane Perger

[Ainsi naissent les fantômes](#)

Lisa Tuttle, dirigé et traduit par Mélanie Fazi

[OceanofPDF.com](#)



Dystopia Workshop

Retrouvez tous nos livres numériques sur
www.dystopia.fr

Cet ouvrage est le premier livre numérique des Éditions Dystopia et a été réalisé en décembre 2011 par Clément Bourgoïn d'après l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-9535951-1-6).

OceanofPDF.com



